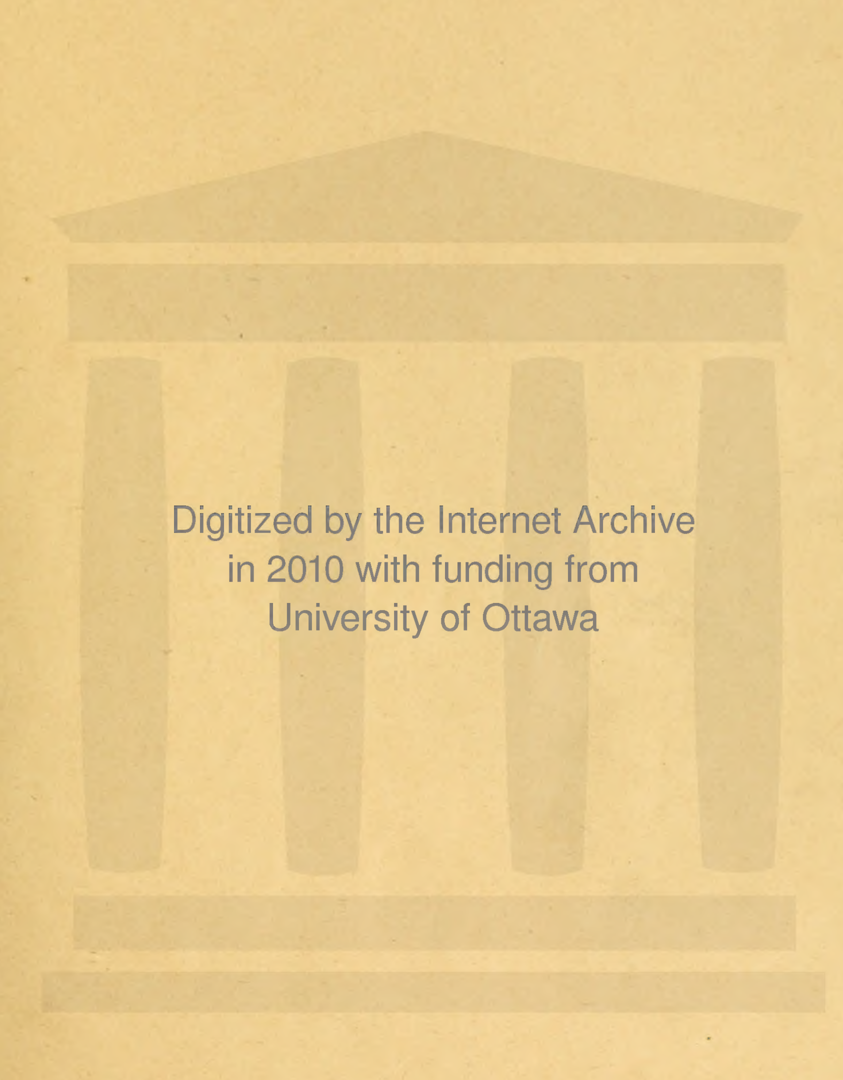


LIBRAIRIE NATIONALE D'EDUCATION
ET DE RÉCRÉATION

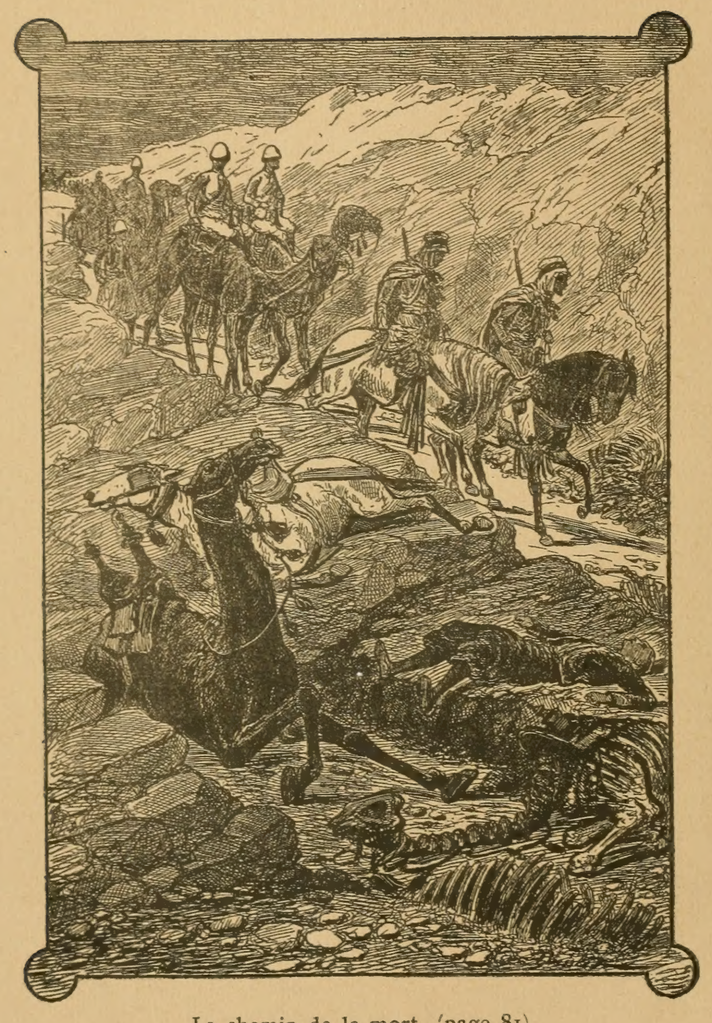


VINGT MOIS

AU

PAYS DE LA SOIF

PREMIÈRE SÉRIE IN-QUARTO



Le chemin de la mort (page 81)

VINGT MOIS
AU
Pays de la Soif

La Mission saharienne FOUREAU-LAMY
(Octobre 1898 — Mai 1900)

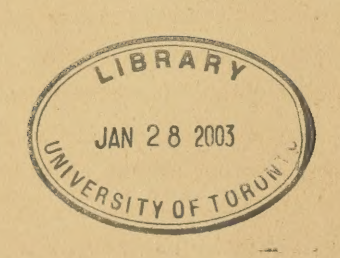
PAR
Gabriel GALLAND
Agrégé de l'Université — Professeur au Lycée de Bordeaux.

VINGT-NEUF GRAVURES



LIBRAIRIE NATIONALE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION





PRÉFACE

Une belle page de notre histoire coloniale

Deux hommes — qui ne se connaissaient pas — avaient conçu le grand dessein de faire de nos possessions de l'Algérie, du Soudan et du Congo un tout homogène, en réunissant tous ces morceaux séparés de la France africaine. Ces deux hommes, dont les noms se sont éternellement liés, sont M. Foureau et le commandant Lamy, qui ont organisé et mené à bien la *Mission saharienne*, plus connue sous leur nom *Mission Foureau-Lamy* : tous deux étaient de vieux *Africains*. Le premier voyage de M. Foureau dans le continent noir date de 1876, et en douze ans, de 1884 à 1896, chargé de neuf missions successives, il y avait parcouru plus de 21,000 kilomètres dont 9,000 en pays inconnus ! « Avec sa connaissance du caractère et de la langue des Sahariens, lisons-nous dans un rapport officiel, avec l'expérience qu'il a puisée dans ses voyages et cette sorte de seconde vue qui s'acquiert à la longue, en vivant au milieu des habitants du désert il est certainement l'homme qui remplissait avec succès le programme qu'il a

tracé : la découverte et la traversée rapide du Sahara... » Et cependant ses rares qualités, son immense bagage scientifique, sa patience, son sang-froid, son endurance, son énergie, son abnégation, seraient restés inutiles s'il n'eût eu comme collaborateur un homme tel que le commandant Lamy.

« De ses missions, M. Foureau avait rapporté cette conviction que, pour aboutir, il fallait une force militaire capable d'inspirer terreur aux Touareg et au besoin de les tailler en pièces... Revenu à Paris vers 1897, il se mit en quête de concours... Justement il y avait, en ce moment, dans la maison militaire du président de la République un admirable officier de l'armée d'Afrique, le commandant Lamy, qui, lui aussi, dans sa solitude d'El-Goléa, dans divers voyages au Congo, au Transvaal et au Cap, avait rêvé de relier la France africaine du Nord à la France africaine du Centre. Lui aussi, avait le corps de fer et l'âme inébranlable nécessaires dans ces sortes d'entreprises, et, joints à ces énergies, une bravoure souriante, une science militaire déjà profonde, une habileté d'administrateur déjà éprouvée, un enthousiasme contenu par le sens toujours présent des responsabilités du commandant, un héroïsme naturel et simple, un patriotisme ardent et discret, un souci constant du devoir, un dévouement toujours prêt au sacrifice. C'était le capitaine idéal pour l'expédition qui se préparait.

« Foureau et le commandant Lamy ne se connaissaient pas. Un ami commun, au courant de leurs vues les rapprocha. La conjonction des deux hommes indispensables à l'entreprise était faite... » *(Louis Liard).*

Au mois d'octobre 1898, la Mission saharienne définitivement constituée se mettait en marche et commençait l'explora-

tion scientifique du Sahara si bien dénommé par les indigènes : *Le Pays de la Soif (Blad el ateueh).*

Il avait été convenu avant le départ que la Mission Foureau-Lamy ferait sa jonction vers Zender avec une autre mission venant du Soudan, la Mission Voulet-Chanoine, poursuivrait avec elle sa route vers le Tchad, où s'opérerait la jonction définitive avec M. Gentil, commissaire du gouvernement au Chari, chef d'une mission partant du Congo. Tel était le thème adopté : de trois points différents de l'horizon, du nord, de l'ouest, du sud, trois missions allaient marcher vers le cœur du continent noir et y souder ensemble l'Algérie, le Soudan, le Congo.

Ce thème s'est de point en point réalisé, mais après combien de tragiques péripéties! La Mission Voulet-Chanoine fit de ses armes un horrible usage ; il fallut lui donner de nouveaux chefs. La Mission Gentil eut d'abord son avant-garde écrasée par Rabah et dut attendre des renforts avant de reprendre sa marche en avant. Enfin la Mission Foureau-Lamy après des mois et des mois de périls, d'angoisses, de misères indicibles, réussit à traverser le *Pays de la Soif* et à joindre ses forces à celles des deux autres missions (avril 1900).

L'ouvrage que nous offrons à nos jeunes lecteurs contient le récit dramatique des souffrances si stoïquement supportées par tous ceux qui composaient la mission : civils, officiers et soldats. Leur énergie, leur patience, leur discipline, leur patriotique abnégation sont au-dessus de tout éloge. « Officiers, sous-officiers et soldats, militaires et civils, Français et indigènes ont fait plus que leur devoir et ont porté avec une enviable vaillance et un admirable entrain le pavillon de la France

à travers le continent africain... Mes collaborateurs militaires (c'est M. Foureau lui-même qui parle) ont ainsi ajouté une belle page de plus à la liste déjà si longue de leurs exploits et augmenté d'une façon considérable le territoire de la France, sans avoir jamais laissé derrière eux le souvenir d'une brutalité, l'apparence d'une cruauté ou le regret d'une injustice. Honneur à eux!... »

(M. Foureau : D'Alger au Congo par le Tchad). (1)

On ne trouvera dans ce volume que la première partie de l'histoire de la Mission Foureau-Lamy : l'exploration du *Pays de la Soif*. La seconde partie, à savoir : l'œuvre de conquête, la lutte contre Rabah, la destruction de son empire, fera l'objet d'un second volume qui paraîtra prochainement. Mais il est à noter que chacun de ces ouvrages forme néanmoins un tout complet par lui-même et peut être lu indépendamment de l'autre.

Nous avons adopté pour le récit des incidents de la route de la Mission Foureau-Lamy la forme de lettres écrites par un des sous-officiers de l'escorte à un de ses amis resté en France. Ce procédé est la seule part accordée à la fiction dans cet ouvrage, car il n'est pas un détail qui ne soit rigoureusement conforme à la plus scrupuleuse vérité historique.

(1) Nous ne donnerons pas la nomenclature — elle serait trop longue — des nombreux *ouvrages géographiques*, *Revues*, *Annales*, *articles spéciaux*, etc., que nous avons consultés pour la documentation rigoureusement scientifique de notre livre *Vingt mois au Pays de la Soif*, mais nous ne pouvons omettre de citer, sans ingratitude :

1° Le captivant et spirituel *Journal de route d'un caporal de tirailleurs de la Mission saharienne.* — Charles Guilleux (Belfort-Schmitt, éditeur).

2° Le magistral ouvrage de M. Foureau *d'Alger au Congo par le Tchad*, si riche en documents de tout premier ordre. — (Masson, éditeur).

G. G.

Notre joie serait grande si, comme nous l'écrivions en tête de notre précédent ouvrage, dont la publication a obtenu un si éclatant succès (1), en mettant sous les yeux des enfants et des jeunes gens les exemples sublimes de l'esprit de sacrifice qu'à chaque page nous offre l'histoire de notre pays, nous pouvions contribuer, pour notre modeste part, à fortifier en leurs jeunes âmes le sentiment du Devoir et le sentiment de l'Honneur qui se résument en ce beau mot : Patriotisme !

Bordeaux, mai 1906.

G. Galland.

(1) « Une poignée de Héros : La Mission Marchand à travers l'Afrique. »
Ouvrage adopté par la Commission des bibliothèques scolaires de l'Instruction publique
A la même librairie.



Reviendrai-je de cette chevauchée ! (page 14)

VINGT MOIS AU PAYS DE LA SOIF

I. — En route... vers l'inconnu. — Pour la France ! pour l'Humanité ! — Une ville sur les bords de la mer sans eau. — De Biskra à Touggourt par le train... II. — Les oasis : arbres providentiels. — La prière du muezin.

De l'oasis de Sedrata, 22 octobre 1898.

Mon cher ami,

C'est demain, 23 octobre, que, dès la première heure, nous quittons l'oasis de Sedrata, point de concentration définitive de la *Mission saharienne*, pour nous lancer là-bas, bien loin, vers le sud, vers l'inconnu. Le sort en est jeté : *alea jacta est !*

Combien de nous jalonneront, de leurs ossements blanchis, la route que nos chefs civils ou militaires, dévoués jusqu'à la mort à la Science et à la Patrie, tentent hardiment d'ouvrir à la

civilisation, au cœur même de ce mystérieux continent noir, de cette Afrique, dévoreuse d'hommes?

Reviendrai-je moi-même de cette chevauchée (ô ironie des mots et des choses : une chevauchée à chameau!) sous un ciel meurtrier, au milieu de populations belliqueuses, hostiles et fanatiques.

Quoi qu'il en soit, j'ai fait délibérément et sans forfanterie le sacrifice de ma vie. Certes, si le sort me réserve de fouler encore le sol de notre chère et douce France, j'éprouverai, tu peux m'en croire, une grande joie. Mais si, à l'appel des survivants de la Mission saharienne, on répond, après mon nom prononcé : « Mort au champ d'honneur! » (L'Afrique n'est-elle pas un champ de bataille où la civilisation lutte corps à corps avec la barbarie?) Ma foi, tant pis! Il restera du moins de moi le souvenir d'un homme qui mit sa fierté à accomplir son devoir, tout simplement, et qui, obscur ouvrier, collabora à une œuvre dont s'honoreront la France et l'Humanité.

Mais, je t'en prie, mon cher ami, de ce que je t'entretiens de cette éventualité... funèbre et que j'espère malgré tout... lointaine, n'en conclus pas que mon âme soit triste jusqu'à la mort. Loin de là, j'ai foi en l'avenir et je partirai demain matin, joyeux et plein d'espoir. Je t'écris donc « seul sous ma tente », comme dans la chanson, mais sans avoir pour cela « des larmes dans les yeux », car c'est avec toi que je veux passer les quelques heures de liberté dont je puis disposer ce soir, (ô nos longs bavardages d'antan!) en te narrant l'agitation de ma vie en ces dernières semaines.

Tu n'ignores pas que le commandant Lamy, un chef que nous adorons et pour lequel chacun de nous serait heureux de se faire hacher menu comme chair à pâté, avait réclamé pour les tirailleurs algériens, pour ses tirailleurs, l'honneur de fournir les principaux éléments de l'escorte destinée à protéger, contre une agression toujours possible en ce gueux de pays, la mission essentiellement pacifique et scientifique, organisée par un vieil *Africain*, M. Foureau. Il fut écouté, et

le général commandant le XIXᵉ corps mit à sa disposition cinq officiers, pris sur l'ensemble du corps, et 213 soldats, qui furent choisis parmi les meilleurs tireurs et les hommes les mieux trempés au moral et au physique dans les 3ᵉ et 4ᵉ bataillons.

J'étais de ceux-là, et j'en suis fier. Voilà qui t'apprendra, mon cher ami, à ne plus blaguer mon ample costume de tirailleur algérien, toi, vulgaire lignard, ni mes galons de sergent, ni le cor de chasse brodé en or sur la manche de ma veste! Attrape!

Et voilà pourquoi, pendant que tu faisais, aux environs de Bordeaux, de méchantes petites manœuvres de garnison, ô soldat d'un sou, nous, de notre côté à Blida, du 11 au 20 septembre, nous nous organisions et nous nous exercions à des tirs fréquents avec le mousqueton d'artillerie, modèle 1892-94, que nous devions emporter, au lieu et place du Lebel. Pas de Lebel! cela t'étonne? Mais, ce qu'il nous faut à nous, ami, c'est une arme plus légère et plus maniable à cheval ou à méhari que le flingot des lignards! Le sabre-baïonnette, le bon vieux coupe-choux de jadis, nous rendra, au dire de nos officiers, infiniment plus de services en campagne que le stylet du Lebel, ne serait-ce que pour couper l'herbe... sous le pied des Touareg s'il leur prend envie de se mesurer avec nous, ce que je leur souhaite... pour nous!

On nous dota aussi, à la place du havresac, d'une ceinture-cartouchière en cuir et en forte toile à voile, d'un sac contenant des effets de réserve, d'une serpe et d'un outil portatif. Tous ces détails, cher ami, pour te permettre, avec l'imagination représentative dont tu tires vanité, de te figurer notre accoutrement, avec tout ce fourbi hétéroclite!

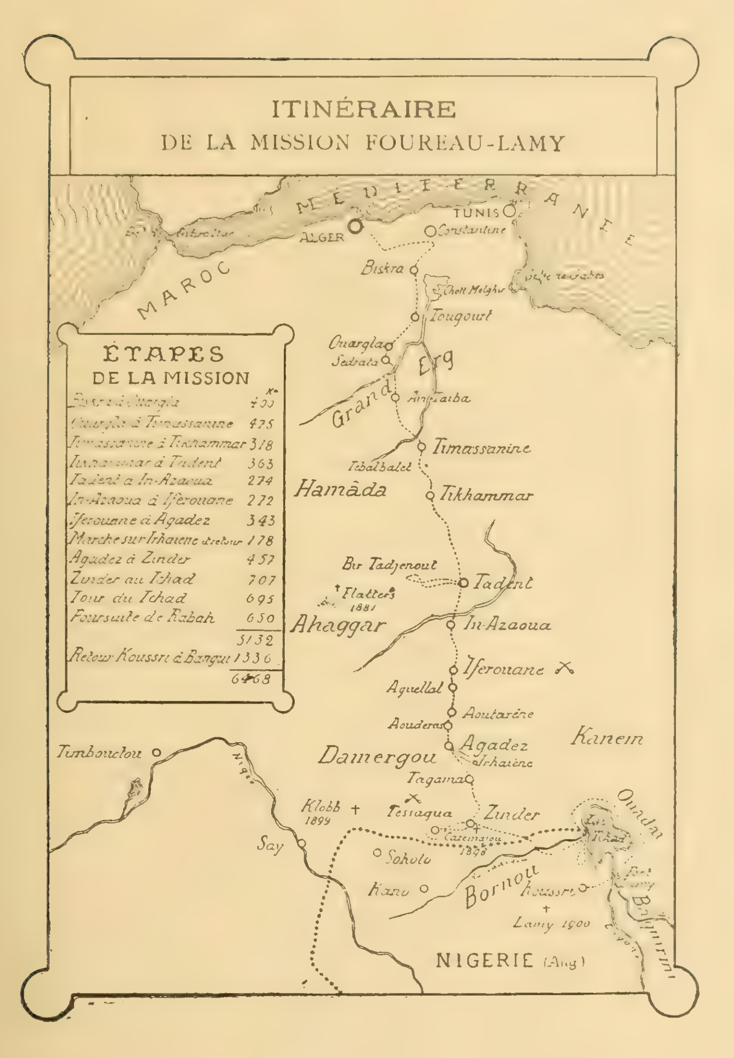
Les voyageurs pour Biskra, en voiture!... Nous voilà en chemin de fer, roulant vers le désert et nous débarquons, éreintés par ce dur voyage, en gare de Biskra. Ah! mon ami, le féerique décor! Enfoncés les vignobles bordelais! Ce ne sont ici que grenadiers, orangers, figuiers, citronniers, amandiers, lauriers, roses et myrtes non flétris! Un paradis terrestre, à deux pas de l'enfer, le désert, dont on voit à l'infini s'étaler la

mer tranquille et grise, la mer sans eau, *bahar bla el ma*, comme disent les Sahariens en une langue harmonieuse que je m'apprends... à apprendre.

La ville, toute blanche, et qui n'a rien d'arabe, avec ses hautes maisons bien alignées au cordeau le long de larges avenues, se tapit sous la végétation luxuriante des palmiers aux panaches verts et des bananiers aux larges feuilles. Partout des arbres, même de funèbres cyprès, parmi lesquels se détachent, tels des troncs décharnés, réverbères et poteaux de télégraphe. Un parc splendide, où en une cohue pittoresque, aux heures de la promenade, chaude le plus souvent, tiède rarement, fraîche jamais, se coudoient spahis aux manteaux rutilants, Arabes en burnous blancs ou sales, colons, Berbères, Touareg (les mêmes peut-être qui dans quelques semaines voudront nous barrer la route), cheiks à la démarche majestueuse, drapés dans leurs soyeux haïks, inévitables Anglais et rigides Anglaises aux voiles verts, marmaille bruyante et grouillante de Biskris, naïlettes, filles des nomades de l'Ouled-Naïl, dont le visage aux tons de bronze est hardiment découvert, femmes voilées, touristes, etc. C'est une fête pour les yeux, un vrai kaléidoscope, mais non pour les oreilles, que les sons gutturaux de cette confusion de langues écorchent abominablement.

A Biskra, nous reçûmes des renforts : treize spahis algériens avec leurs treize chevaux. Il nous fallut aussi prendre livraison de la plus grande partie du matériel de la mission, que des chameaux de prestation ont amené jusqu'ici, à Sedrata. Entre temps, quelques-uns d'entre nous, au moyen d'une instruction spéciale, rapide mais substantielle, furent en quelques séances transformés en artilleurs, car notre mission a une section d'artillerie, aux ordres d'un sous-lieutenant, constituée avec deux pièces Hotchkiss de 42 millimètres, approvisionnées à deux cents coups chacune...

Nous quittons Biskra, non plus en chemin de fer (c'est le terminus) mais, qui à cheval, qui à chameau, qui avec le


ITINÉRAIRE
DE LA MISSION FOUREAU-LAMY
MÉDITERRANÉE
TUNIS
ALGER
Constantine
MAROC
Biskra
Chott Melghir
Tougourt
Ouargla
Sedrata
Grand Erg
Timassanine
Tebalbalet
Hamâda
Tikhammar
Bir Tadjenout
Tadent
Flatters 1881
Ahaggar
In-Azaoua
Iferouane
Aguellal
Aoutarène
Aouderas
Agadez
Irhaiène
Kanem
Damergou
Timbouctou
Tagama
Klobb 1899
Tessaoua
Zinder
Say
Sokoto
Kano
Bornou
Koussri
Lamy 1900
NIGERIE (Ang)
ÉTAPES
DE LA MISSION
Tadent à In-Azaoua 274
In-Azaoua à Iferouane 272
Iferouane à Agadez 343
Marche sur Irhaiene & retour 178
Agadez à Zinder 457
Zinder au Tchad 707
Tour du Tchad 695
Poursuite de Rabah 650
5132
Retour Koussri à Bangui 1336
6468

fameux train 11, celui des deux jambes, universellement connu de tous les pauvres pousse-cailloux. Adieu, Biskra !

D'un bouge indigène, pendant que notre section défile à travers les rues de la ville, sortent les notes sourdes des tambourins scandées par le tintement argentin des sequins qui ornent les cheveux et les robes des danseuses; par une fenêtre entr'ouverte s'échappent les notes cruellement fausses d'un piano désaccordé. Deux civilisations sont là en présence : la boutique de l'épicier européen voisine avec le caravansérail maure et les grands hôtels internationaux avec les cafés arabes.

Les sections ont quitté isolément Biskra, à un ou deux jours d'intervalle, et voici pourquoi : il a fallu en cours de route nous initier à un nouveau métier. Sois fier, ô mon ami, ton ami est chamelier. Le grand Mohammed ou Mahomet, ne le fut-il pas lui aussi? Ne t'étonne pas si, un jour, on vient t'apprendre que je suis devenu prophète... loin de mon pays. En attendant, j'ai suivi docilement les leçons des sokhrars et des bachamars indigènes, professeurs émérites ès-arts chaméliques, et je suis devenu, grâce à eux et à Allah (que son saint nom soit béni !) un chamelier très présentable. A quand le diplôme? Un titre de plus à ajouter sur mes cartes de visite : sergent au 1er régiment de Tirailleurs algériens, bachelier ès-lettres, bachamar breveté !

Après quelques jours de marche, deux par deux, se réunirent les sections, si bien qu'à Touggourt nous nous trouvâmes tous rassemblés et prêts à gagner, sans trop d'à-coups, Ouargla et Sedrata. Consulte ta carte d'Afrique, mon ami, tu y trouveras tous ces noms en descendant droit au sud de Biskra, et tu feras, plus facilement que moi, les mêmes étapes, avec les chameaux en moins.

Plus de deux cents kilomètres séparent Biskra de Touggourt, ce qui représente quelque chose comme huit ou neuf étapes, mais du moins à chaque étape nous trouvions un puits (je commence à apprécier la valeur de l'eau) et un gîte, soit dans les bordj, sortes de bâtiments fortifiés mais inhabités qui s'éche-

lonnent le long de la route, soit dans les oasis de l'Oued-Rhir qui, comme la plupart des ouadi africains, (apprends, ô profane, que oued signifie fleuve et fait au pluriel ouadi) *coule à sec* suivant l'expression si souvent prêtée par nous, au lycée, à un grand historien-géographe.

Bref, tant bien que mal, et plutôt mal que bien, nous finîmes donc par apercevoir les quatre cent mille palmiers de l'oasis de Touggourt, se détachant en vert sombre sur le fond doré des sables, alignés comme des soldats au port d'armes sur un front de 15 à 20 kilomètres. C'est cela qu'on peut appeler une oasis ! Que de palmiers ! que de palmiers !

Il faut te dire, mon cher ami, qu'ici, à Touggourt, le palmier se trouve à la fête. Le proverbe arabe dit qu'un palmier doit avoir « les pieds dans l'eau, et la tête dans le feu. » L'eau ne manque pas : mais quelle eau ! une eau marécageuse, pestilentielle, aux miasmes léthifères, chargée de tous les débris et détritus fécondants dont s'accommodent fort bien les palmiers... et, fort mal, les Européens, dont je suis. Fécondité exceptionnelle, fièvres mortelles. Les Arabes eux-mêmes ne peuvent vivre d'une façon permanente à Touggourt : seuls les aborigènes, des espèces de nègres, semblent à l'épreuve de ces miasmes. Voilà pour l'eau. Quant aux rayons du soleil, ils sont si chauds, si chauds, que pénétrant à travers la voûte que forment les panaches des palmiers, ils peuvent encore faire mûrir les fruits européens, et que, traversant cette nouvelle barrière que leur opposent les arbres fruitiers, ils permettent encore aux pastèques, choux, carottes et autres gros ou petits légumes de s'épanouir à l'aise. Si bien qu'une oasis est comme une maison à plusieurs étages ; au rez-de-chaussée, légumes variés ; au premier étage, fruits non moins variés ; au second étage, les régimes de dattes. Qui est-ce qui disait donc que le Sahara ne produisait que du sable?

Il faut ajouter que ces palmiers sont des arbres providentiels : outre les dattes (en moyenne douze à quinze kilos par an et par arbre), dont les hommes mangent la chair si savoureuse,

et les animaux les noyaux habilement écrasés, pilés, triturés, ils fournissent des cordes grâce à leurs fibres, des paniers et des nattes grâce à leurs palmes, du vin, le vin de palmier : le *lagmi*, des poutres, des étais, que sais-je encore? c'est un véritable bazar! Un de nos tirailleurs indigènes me racontait gravement que cet arbre si bienfaisant était un être animé et que, quand on le coupe, il pousse des cris comme un enfant, cris dont le cœur même des bourreaux qui le frappent se sent ému. Et je n'ai pas trouvé cela si ridicule.

Le plus souvent, c'est le cas pour Touggourt, les agglomérations de maisons, dans les oasis, sont entourées d'une enceinte plus ou moins délabrée, élevée de quelques mètres, percée de deux ou trois portes seulement et précédées d'un large fossé, qui sert de défense autant contre les sables que contre les pillards du désert. Je ne te raconterai pas la promenade que je fis dans la « rue voûtée » où l'on va chercher quelque fraîcheur, quand le thermomètre s'amuse à marquer 50° centigrades à l'ombre, non plus que mes déambulations diurnes ou nocturnes à travers les rues de la ville, bordées de maisons construites pour la plupart en argile durcie, ni les visites que je fis au *marché du matin* (extra muros) et au *marché du soir* (intra muros) : j'aurais peur de t'ennuyer. Tu te souviens que notre professeur de rhétorique ne cessait de nous répéter, sans que nous profitassions de son conseil : « Le secret d'ennuyer est celui de tout dire. »

Il y a cependant un souvenir impérissable que je garde de Touggourt. C'était le soir, le ciel était d'or vert, et j'admirais la silhouette élancée du minaret qui s'élève près de la grande mosquée « Djéma Kebira », et qui se détachait nettement sur ce fond merveilleux : un décor de rêve. Dans l'oasis qui s'endort nulle vie et nul bruit et voilà que soudain du minaret, comme au déclin du jour en nos campagnes apaisées tinte l'Angelus, tombe la voix du muezin appelant les fidèles à la prière. Et dans ce grand apaisement du soir, cette voix aiguë me fit frissonner et réveilla en moi mille souvenirs assoupis

et je sentis mes yeux se mouiller d'une larme vite essuyée. Pourquoi? Je ne saurais le dire. Cela ce sent : c'est comme ce délicieux frisson à fleur de peau que l'on éprouve au concert quand une belle phrase musicale est pleurée par le violoncelle ou la harpe ; l'explique qui voudra.

Oh! cette prière du soir, là-bas, à Touggourt! Je me rappelle que Loti, dans une de ces pages de magique évocation, parle magnifiquement (excuse-moi, je cite de mémoire) de cette prière qui d'un bout à l'autre du monde musulman se dit à cette heure du soir, prière qui part de La Mecque et dans une prosternation générale se propage en traînée lente à travers toute l'Afrique, à mesure que décline le soleil, pour ne s'arrêter qu'en face de l'Océan dans ces extrêmes dunes sahariennes où l'Afrique elle-même finit : « Allah Akbar! » Un immense cri de foi aveugle retentit sur la terre. « Allah Akbar! » A genoux, tous les croyants! à genoux dans les mosquées, à genoux dans les rues, à genoux au seuil des portes, à genoux dans les champs : c'est l'heure sainte. « Allah Akbar! » Du haut de tous les minarets, les muezins mettant leurs mains contre leur bouche répètent le long gémissement religieux aux quatre points cardinaux, en traînant leur voix de fausset tristement, comme des loups qui hurlent.

Mais je m'égare, je m'étends, où vais-je? où en étais-je? Halte-là! je m'aperçois que la nuit est déjà bien avancée; dans quelques heures, sonnera le boute-selle. Je m'arrête.

De Biskra à Ouargla, nous avons fait la route en quatorze étapes. Ouargla étant à cette époque de l'année, à cause de l'arrosage des palmiers, infestée par la malavia, on jugea prudent de nous soustraire à ce danger, et c'est à Sedrata, à trois kilomètres au sud-ouest d'Ouargla, que nous fûmes dirigés, il y a de cela une dizaine de jours, pour y faire nos derniers préparatifs.

Je te raconterai plus tard, s'il m'est possible de t'écrire, ce que nous fîmes pendant notre séjour dans l'oasis de Sedrata. La suite au prochain numéro!

Adieu, mon cher ami; réponds-moi longuement; ta lettre — et je souhaite qu'elle ait les dimensions de la mienne, qui tient plus du journal que de la lettre — me parviendra sans doute, car, pendant un temps, nos communications vont être assurées avec le sud algérien. N'abrite donc pas ta paresse épistolaire, dont j'ai eu maintes fois à me plaindre, derrière cette excuse : à quoi bon lui écrire, si mes missives ne lui doivent point parvenir? Tu sais, mon bon ami, que rien de ce qui te touche ne peut m'être indifférent ; sois donc long, non pas : à écrire, mais : en écrivant, très long, prolixe, bavard ; un détail que tu jugeras puéril et que tu regretteras d'avoir noté, me récréera ou me touchera, moi l'exilé volontaire, qui serai à ce moment si loin de toi dans l'espace et si près par le cœur.

Je mets ma main dans la tienne cordialement.

Ton ami,

X***



Les spahis s'égrènent autour de la colonne. (page 30)

II. — Composition de l'escorte : bêtes et gens. — Un infatigable arpenteur du désert : M. Foureau. — Le commandant Lamy. — Le chaos des *impedimenta*. — Le convoi en marche. — Chameaux... de chameaux ! — La poste au désert.

Aïn Taïba, 3 novembre 1898.

Mon cher ami,

Bien reposé des rudes fatigues de huit étapes laborieuses qui nous ont menés tous, bêtes et gens, de l'oasis de Sedrata à Aïn Taïba, *La Source,* je mets bas les armes pour reprendre la plume du narrateur qui t'a promis de te raconter longuement sa vie mouvementée, pour t'en faire partager les joies et les peines, en ami, en frère.

C'est à Sedrata que vint nous rallier un petit détachement de tirailleurs sahariens, qui forma une 5ᵉ section. Chaque section comprend 50 hommes de troupe sous le commandement d'un lieutenant. En somme, l'escorte de la mission compte exactement : 10 officiers, 213 tirailleurs algériens, 51 tirailleurs saha-

riens, 13 spahis algériens, 1 sous-officier d'artillerie. Au total : 278 hommes de troupe, dont 250 indigènes et 28 Européens. Ajoute à ce chiffre un millier de chameaux, 13 chevaux de spahis et 12 d'officiers ou de membres civils de la mission, et tu auras l'effectif de notre troupe. En route, mauvaise troupe!... Du diable si la plupart des braves gens et des bonnes bêtes qui la composent savent où l'on nous mène, mais tous nous avons en nos chefs une telle confiance, que nous les suivrions jusqu'au bout du monde.

M. Fernand Foureau, le chef civil de la mission est, je crois te l'avoir écrit, un vieil *Africain*. Songe, mon ami, qu'en douze années de 1884 à 1896, il a, infatigable arpenteur du désert, parcouru 21,117 kilomètres en Afrique dont 9,369 en pays nouveaux, entièrement ignorés des Européens. Et ce ne sont pas là, crois-le bien, chiffres en l'air, mais de la plus scrupuleuse authenticité : je les ai lus et copiés dans un rapport au ministère de l'Instruction publique, que m'a communiqué mon lieutenant. C'est de lui aussi que je tiens ce mot que M. Foureau écrivait au Ministre : « Si vous me faites l'honneur de me confier le pavillon de la France, je le porterai aussi loin que vous le désirerez. » Quelle audace tranquille dans cette phrase qui, j'en ai la conviction, présage la victoire finale!

Comment ne réussirions-nous pas, guidés par un tel homme pour qui les choses non plus que les hommes du Sahara n'ont de secrets? La charge qu'il assume n'est pas mince cependant : il s'agit d'établir le prestige de la France dans ces régions du Sahara, françaises de nom sur les cartes, mais que jusqu'à ce jour n'a pu traverser aucun Français ; il s'agit donc de réunir, en un tout homogène, en un empire unique l'Algérie, le Sénégal, le Soudan, le Congo, ces morceaux séparés de la *France Africaine*.

Encore n'est-il pas question de traverser le Sahara à toute vapeur (mais sans locomotive cependant), de mener à toute vitesse une sorte de *raid* magnifique de l'Algérie au lac Tchad ; n'oublie pas que notre mission est avant tout scientifique. Je

dis *notre* mission, comprends : la mission que nous escortons; car, malgré mon diplôme de bachelier, je t'assure que je n'apporterai qu'une bien faible contribution aux recherches magnétiques, météorologiques, topographiques, orographiques, astronomiques, botaniques, zoologiques, entomologiques, géologiques, archéologiques et autres que M. Foureau se propose de mener à bien.

Quatre civils se sont joints à M. Foureau ; ce sont : MM. C. Dorian, membre du Parlement, V. Villatte, L. Leroy et J. du Passage.

Quant à l'escorte militaire, elle marche comme un seul homme sous la conduite de son état-major comprenant le chef de bataillon Lamy, le capitaine Reibell, les lieutenants Roudenay, de Thézillat (qui nous rejoindra un peu plus au sud), Métois, Verlet-Hanus, Oudjari, indigène, les sous-lieutenants Britsch et de Chambrun; n'oublions pas, peut-être aurai-je besoin de leur science, les médecins aides-majors de 1re classe, Fournial et Haller.

Le commandant Lamy n'est pas moins qualifié que son collaborateur civil, M. Foureau, pour accomplir avec succès le programme que tous deux se sont tracé : encore un Africain, celui-là! Longtemps il a séjourné dans le Sud-Algérien, de longue date il fréquente les indigènes, dont il parle admirablement la langue; il sait les manier et leur inspirer le respect et la confiance. Nous autres Français, nous éprouvons pour lui les mêmes sentiments et en plus une sorte d'admiration adorative, si je puis ainsi dire, qui fait que nous lui obéissons aveuglément; et, tant est grand l'ascendant qu'il exerce sur nous, qu'il nous ferait faire même ce que nous ne voudrions pas faire : il nous subjugue, il nous fascine! Allons, mon ami, le pavillon de la France est en bonnes mains!

J'en reviens à l'organisation définitive du convoi. Représente-toi, mon ami, la quantité, l'amoncellement chaotique des charges que nous devions emporter sur le dos... de nos chameaux. Ici, les bâts, les licols, les *ogal*, entraves en cordes de

chanvre ou en fibres de palmiers, les colliers multicolores; là, les vivres frais : dattes, couscous, farine et les vivres de conserves; là, les caisses contenant les instruments scientifiques; ailleurs, les munitions (rien que quelque 200,000 cartouches!), les pièces d'artifice, les pétards à la mélinite! (La tour, prends garde, le mur, prends garde de te laisser abattre!); plus loin les tonnelets et les *guerbas*, outres en peaux de bouc, destinés à contenir la réserve d'eau; les *graras* ou grands sacs renfermant la pacotille, etc... Quel fouillis! une poule n'y eût pas retrouvé ses poussins...

Et quel chantier que l'adaptation des bâts de portage à la taille de ces animaux... de chameaux! On avait acheté tout cela en masse, si bien qu'il advint à nos pauvres chameaux ce qui arrive aux bons réservistes rejoignant leurs régiments : celui qui a un gros ventre reçoit une capote en fourreau de parapluie, et l'autre, qui est maigre comme plusieurs centaines de clous, danse à l'aise dans une capote-sac. Nos chameaux étaient grands et forts, et la plupart des pièces de leur harnachement avaient été confectionnées en vue du portage par des chameaux moyens ou petits! Tableau!

De là, mon pauvre ami, un travail d'Hercule pour adapter, ajuster à chaque animal un bât ou un collier qui n'étaient point à sa taille; d'où, des coups de bâton d'un côté, de pied d'un autre, et des cris... Ah! mon cher, tu n'as pas idée des protestations gutturales d'un millier de chameaux rebelles au chargement : c'est une cacophonie sauvage, effrayante presque, à laquelle mes oreilles ont grand peine à s'habituer!

Puis, que de détails qui paraissent insignifiants, auxquels on ne songerait même pas et qui cependant, en marche sont d'une importance capitale! Telle la répartition des charges de diverses natures entre les cinq sections dont je t'ai parlé, de manière à faire de chacune d'elles une unité, presque indépendante, pouvant se suffire à elle-même, ayant son eau, ses vivres, ses munitions et chacune ses désagréables, mais indispensables chameaux, au nombre de 200, répartis par groupes

de 50 entre les quatre escouades de la section. De ces cinquante chameaux, une quinzaine sert au transport des tirailleurs et de leurs guerbas; les autres ont, arrimées sur leur dos, les charges de la mission, les *graras* jumelés par couples symétriques de colis pesant de 120 à 150 kilogrammes, enfin quelques-uns restent haut-le-pied . chevaux... je veux dire chameaux de rechange ou de renfort.

Je n'ai pas la prétention de t'apprendre, ami, que rien ne ressemble à une goutte d'eau comme une autre goutte d'eau, tu le sais; eh bien! sache aussi que rien ne ressemble à un chameau comme un autre chameau : d'où la nécessité des colliers de couleurs variées pour distinguer les animaux de chaque escouade. Sache encore que c'est un art que de charger un chameau, un art qui exige beaucoup de tact; il y a en effet *un tact chamélique*, qui ne s'acquiert que par une longue expérience. Or, pour beaucoup d'entre nous, improvisés bachamars, ce n'était pas une mince besogne, dans les premiers temps!

Songe que huit ou dix hommes, douze au plus, ont à soigner, conduire et charger cinquante chameaux. Il y avait surtout les tonnelets d'eau, d'une cinquantaine de litres, que nous avions à arrimer avec des chaînes et qui, au début, nous ont donné un mal terrible. Il faut d'abord, avec quelle patience! faire agenouiller le chameau, le faire *barraquer* (quelques bons coups de pied), puis adapter la charge, enfin faire relever *le vaisseau du désert*. Mais cette bonne bête ne l'entend pas de cette oreille ; tout le temps qu'on le charge, il grogne comme... un chameau; puis, la charge installée et les ogal enlevés, allons debout! debout! va te faire lau laire, ton animal bossu tourne vers toi un œil plus ou moins malicieux, plutôt moins que plus, vire sa tête hideuse de droite et de gauche, et continue à ruminer et à baver son herbe, tranquille comme Baptiste sans plus se soucier de tes coups, de tes menaces ou de tes prières que si tu n'existais pas! Oh! les sales bêtes! Si encore elles n'avaient que du poil aux pattes, mais elles sont têtues, têtues à rendre des points à un Breton! Sans elles, cependant!...

Et avec ça, ombrageuses, ce n'est rien de le dire, il faut le voir. Le bruit des chaînes les effraie, et si l'une se sauve et sème sa charge en route, voilà nos guerbas éventrées et le sable qui boit notre eau, ou nos cartouches qui s'éparpillent, et tous les camarades du fuyard, de vrais chameaux de Panurge, l'imitant; allons! pas gymnastique! à la recherche des bandits. Et voilà nos élèves ; juge du plaisir qu'ils nous procurent.

Heureusement, nous sommes aidés dans notre tâche par des chameliers de profession, une quarantaine de sokhrars chambba répartis à raison de deux par escouade et qui nous perfectionnent dans notre nouveau métier. Je t'écrivais dans ma précédente lettre que j'étais devenu un bachamar distingué, j'ai dû en rabattre depuis notre départ de l'oasis de Sedrata. La jeunesse est présomptueuse.

De braves gens et très complaisants ces chambba... Une vingtaine de leurs congénères, montés à méhari, c'est-à-dire sur des chameaux de course, nous précèdent comme éclaireurs, guides et chasseurs. Leur chef très dévoué, très fidèle à la France, répond au nom harmonieux de El-Hadj-Abdul-Hâkem-Ben-Cheik. Mais, malgré la barbarie de son nom, nous sommes fort heureux de le posséder.

Veux-tu apprendre maintenant, mon cher ami, quelle est notre tactique de marche ? Ecoute-moi bien :

En tête, assurant notre *sûreté éloignée*, les guides chambba et leurs méhara (c'est le pluriel de méhari). La *sûreté rapprochée* est garantie par nos braves spahis : six en tête, sept en queue de colonne. Venons-nous à faire halte, voilà nos spahis qui sur leurs petits et robustes chevaux s'éparpillent, leur manteau rouge flottant au vent de leur course rapide, et s'égrènent tout autour de la colonne, sur tous les points dominants pour s'arrêter, sentinelles immobiles, et veiller sur nous. Sentinelles, veillez!

Enfin, c'est nous qui assurons *la défense immédiate du convoi;* chacune de nos sections est fractionnée en deux groupes : seize hommes et un caporal, groupe des chameliers, a

pour mission, ingrate d'ailleurs, de pelotonner et de faire baraquer les animaux en cas d'attaque ; le second groupe, comprenant le reste de la section, marche soit en tête, soit en queue, soit sur les flancs de la colonne qui s'avance formant un long rectangle, largement encadré. Voilà qui ne ressemble en rien à vos défilés de lignards sur la grand route de Bordeaux à Libourne ! Pauvres pioupious d'un sou, que je vous plains ! Ne va pas croire cependant que nos étapes soient démesurément longues : de Sedrata à Aïn-Taïba, il y a environ 170 kilomètres ; la plus longue des étapes a été de 38 kilomètres, la plus courte de 15. Il faut compter avec les difficultés du terrain, avec la marche dans les dunes, avec notre maladresse de bachamars conduisant mal des chameaux mal chargés.

Les pauvres bêtes! nous en avons déjà semé pas mal derrière nous. Les unes éreintées, n'ont pu suivre le convoi, d'autres ont été égarées derrière les dunes ou aux pâturages. Beaucoup déjà sont blessées par leurs bâts et leurs charges, et leurs blessures mal soignées s'enveniment et, je le crains, vont nous rendre indisponibles de désagréables, mais indispensables serviteurs.

Il faut te dire, mon ami (tu excuseras le décousu de ma lettre) que ce n'est pas un mince souci que de s'occuper de faire paître notre millier de bêtes de somme. Les pâturages assez maigres où poussent les herbes variées, drinn, had, etc., qui composent le menu d'un chameau, sont souvent éloignés du camp, parfois de plusieurs kilomètres. Ces terrains de pacage rapidement tondus, de la largeur de beaucoup de langues, il faut en chercher d'autres : les chambba excellent dans ces recherches ; ils ont pour découvrir les herbes et les points d'eau, pour déchiffrer merveilleusement les pistes et les traces, un flair vraiment unique. Et pendant que les chameaux se gobergent, les tirailleurs montent la garde sur tous les points dominants, formant le cercle autour du troupeau qui paît, pendant qu'eux, les pauvres diables, se rôtissent au soleil. A la tombée de la nuit, retour au camp, au milieu des cris, des in-

jures et des coups échangés, car chacun s'arrange pour se procurer le nombre voulu de bêtes, sans trop s'occuper de leurs légitimes propriétaires. A la guerre comme à la guerre!

Notre séjour à Aïn Taïba ne durera que quatre jours sur lesquels nous comptons déjà trois jours de *chihili*. Tu ne comprends pas? C'est tout naturel; aussi je traduis : *chihili* signifie *siroco*, mais *siroco* est un mot vulgaire, bien bon pour vous autres, d'au-delà la Méditerranée, tandis que nous, nous disons *chihili!* Toujours est-il que sous ce mot, qui me plaît, je te l'avoue, plus que la chose qu'il représente, se cachent des tourbillons de sable et de poussière dont tu ne peux te faire idée. Il s'est bien apaisé le chihili, il souffle cependant assez fort encore pour poudrer ma lettre au fur et à mesure que je l'écris...

Aïn Taïba, La Source, est au fond d'un immense entonnoir : je t'assure que du haut de cet entonnoir d'où ils nous regardent, les chefs de la mission doivent avoir un spectacle pittoresque. Imagine-toi, dans ce chaudron profond, l'invraisemblable grouillement du troupeau de bêtes et de gens qui s'abreuvent, se lavent, puisent de l'eau, remplissent les guerbas et les tonnelets, s'agitent, se démènent; l'un crie, l'autre jure, des chameaux poussent des rugissements, qui ne nous effraient plus, d'autres font la mauvaise tête. Pouf! en voici un qui dégringole, glisse sur les parois de l'entonnoir et tombe dans la mare, dont l'eau, imbuvable presque, est moins de l'eau qu'un liquide affreusement trouble et noirâtre. Ho! hisje! ho! hisje! on attache des cordes autour du corps de la pauvre bête, qui ne risque guère de se noyer, mais de s'enlizer, et : ho! hisje! ho! hisje! une longue file de tirailleurs s'attelant à ce comique, mais pénible sauvetage, réussit non sans peine à hisser l'animal, sauvé des eaux, sur la pente ardue de la dune.

Enfin les voilà abreuvés, mais médiocrement nourris, nos amis les chameaux, car il n'a plu de longtemps et les herbes sont plutôt rares ici, tels les quelques cheveux qui parsèment un crâne d'ivoire. Bien leur en prend à ces arpenteurs de sable d'être sobres... comme des chameaux, ce qui ne les empêche

pas d'ailleurs de faire un métier... de cheval. Ces bonnes bêtes, dont je te dis beaucoup de mal, mais dont je pense beaucoup de bien, sont admirablement organisées pour jouer leur rôle de vaisseaux du désert. Si leur marche est lente, bien lente (4 à 5 kilomètres par heure et moins encore parfois), elle est sûre (excepté sur les parois des entonnoirs! voir plus haut!); ils s'accommodent de tout, et qui mieux est, de rien. Ils mangent peu, boivent rarement et ne se lassent jamais. Il n'est pas rare qu'un chameau reste sans boire pendant trois ou quatre jours, huit jours, dix jours par exception. Un des chambba me disait qu'au pâturage les bêtes pourraient se passer d'eau durant un mois. C'est peut-être exagéré. Sais-tu à quoi tient cette sobriété dans le boire? Eh bien ! mon ami, écoute-moi et convaincs-toi par mon exemple que les voyages instruisent la jeunesse; cela tient à ce que le chameau a une singulière structure qui abaisse à son minimum l'évaporation cutanée et pulmonaire. Il n'est pas bête, tu le vois : il garde pour lui toute son humidité au lieu de la suer à grosses gouttes, comme nous faisons, nous, les hommes...

Je t'ai déjà plusieurs fois parlé du méhari et ignore si tu sais que c'est un chameau coureur, moins commun que l'autre et que caractérisent la finesse et l'élégance des jambes et du cou, la hauteur de la taille et l'extrême vitesse : un bon méhari, comme ceux de nos guides, peut facilement faire cent kilomètres par jour. On cite même un *raid* extraordinaire accompli par un cheik du Touat, qui sur son méhari franchit 300 kilomètres en quarante-huit heures!

Plusieurs fois j'ai aperçu en tête de la colonne au milieu des chambba, précédant la pointe d'avant-garde, M. Foureau monté sur son méhari. Les membres civils de la mission l'accompagnent ainsi que le commandant Lamy. A plusieurs reprises, ils se sont arrêtés pour se rendre compte de l'ordre du convoi, et du haut d'une éminence ils nous ont regardé défiler, comme aux revues du 14 Juillet, et je t'assure qu'en passant

devant eux nous nous redressions plus fièrement et que nous ne songions plus à la fatigue!

Mais puisque je viens d'écrire ce mot, je m'aperçois que les pages s'accumulent et que le temps passe, entre amis, avec une incroyable rapidité. Il faut songer à faire nos préparatifs de départ.

A bientôt! crois-moi toujours ton ami sincèrement dévoué.

X***

P.-S. — Inutile de te dire, avant de clore ma lettre, qu'il n'y a ici ni maisons, ni habitants et partant nul bureau de poste... ni de tabac : et cependant ma missive te parviendra presque aussi sûrement que si je la confiais à une boîte aux lettres de la métropole. Le capitaine Pein avec un *goum* de 120 indigènes et de 50 spahis sahariens, a reçu du gouverneur général de l'Algérie la mission délicate d'assurer notre contact aussi loin que faire se pourra, avec l'Algérie, cette France d'outre-mer. Il prendra nos courriers, nous fera parvenir ceux qui nous viendront de France ou d'ailleurs, et j'espère bien, mon cher ami, qu'un de ces jours je pourrai lire de toi une longue lettre impatiemment attendue, puisque, hélas! je suis seul au monde et n'ai plus de parents ou d'amis que toi... Ce souvenir me mouille les yeux... adieu!

4 *novembre*. Ce matin à neuf heures, le capitaine Pein, son *goum* et le courrier de France sont arrivés. Avec quelle joie ils ont été accueillis, tu peux te l'imaginer sans peine... Une longue, longue, longue lettre de toi m'est remise... Merci, je me sauve vite pour la lire. A bientôt.



La distribution des lettres. (page 36)

III. — Des lettres! — La mer sans eau. — Un petit cours de géologie. — Chiens bottés. — Sables mouvants. — Mirage! — Les premières victimes. — Plantes intelligentes. — Un menu peu varié. — Moines guerriers.

Tismassânine, 25 novembre 1898.

Mon cher ami,

Sous toutes les tentes on n'entend cette nuit, au lieu des habituels ronflements savamment modulés et passant, comme dit le bon Nicolas Despréaux, de sinistre mémoire, « du grave au doux, du plaisant au sévère » on n'entend, dis-je, que grincements de plumes sur le papier! Un énorme ballot de lettres nous est parvenu d'Ouargla et chacun s'empresse de répondre. O la douce et en même temps poignante émotion : tenir entre ses doigts et porter à ses lèvres un petit carré de papier qui vient de France, qui apporte à ceux qui s'en vont vers l'inconnu et qui sont perdus, grains de sable parmi les grains de sable des dunes sahariennes, quelque chose de l'âme de ceux qui sont

restés là-bas vers le nord.. Ah! mon pauvre cher ami, si tu avais assisté à ce tableau, la distribution des lettres, tu eusses été, comme moi touché jusqu'aux larmes. Là, plus de chefs, plus de militaires, plus de civils, plus d'indigènes, plus de français, plus de gradés, plus d'inférieurs, rien que des hommes, des frères communiant par la même pensée...

Que d'idées il évoque ce chiffon de papier sali, froissé, (il a tant voyagé et si incommodément!) qu'on peut lire à peine, à travers le voile que l'émotion et la joie mettent sur les yeux humides! Cette lettre, elle fut écrite, dans l'intérieur familial, et tous les membres de la famille ont collaboré à sa rédaction... La vieille mère est là, qui rêve toujours à l'absent, en contemplant sa photographie qui ne la quitte jamais et qu'elle embrasse sans cesse; le père, penché sur la table, où il écrit de ses gros doigts plus habiles à manier le marteau ou les manchons de la charrue qu'une plume légère, est bien ému lui aussi, mais il ne veut point le laisser voir... Tous deux sont en bonne santé! O bonheur! mais la date de la lettre est déjà bien ancienne : un mois, deux mois se sont écoulés depuis qu'elle a pris son vol vers l'enfant bien-aimé que les parents ont laissé partir, puisque la Patrie le leur demandait, mais que l'on pleure quand même en secret...

Une réponse immédiate va partir : mais qui sait quand elle viendra apporter aux vieux parents, s'ils vivent encore, les baisers mouillés de larmes de l'absent? Arrivera-t-elle même à destination?

Et voilà, mon cher ami, tout ce que je lisais dans l'âme de mes compagnons de route dont beaucoup, plus heureux que moi, ont l'ineffable joie d'avoir encore un père ou une mère à chérir. Et c'était aux chers disparus et à toi qu'allaient toutes mes pensées... Je m'aperçois que je me laisse aller, que je bavarde, que je bavarde pour ne rien dire... C'est fini, je reprends le fil de ma narration...

Après avoir quitté Aïn Taïba, le 5 de ce mois, à quatre heures et demie du matin, par un clair de lune féerique, nous nous

sommes engagés dans le « Grand Erg » saharien, semblable à une mer de sable dont les vagues furieuses se seraient subitement solidifiées, formant un inextricable enchevêtrement de rides, de creux, où bien habile est le guide qui peut démêler une direction.

Nous cheminons dans d'étroits défilés ou *teniet*, de véritables cols au milieu de ces montagnes de sable : quelques-uns de ces couloirs sont à sol dur, ce qui rend la marche assez facile, ce sont les *gassis;* d'autres ont un sol sablonneux, où s'enfoncent les pattes de nos bons chameaux qui ralentissent encore leur marche déjà bien lente, ce sont les *feidjs;* mais que le passage soit facile ou pénible, la mission n'en est pas moins obligée de s'allonger considérablement et l'écoulement du convoi demande à chaque défilé des heures et des heures.

A droite et à gauche, se dressent les pentes raides ou douces des dunes que dore le soleil et dont la crête *fume* (c'est le mot que l'on emploie) d'une fumée blonde et nous nous prenons, nous les fumeurs, dont la provision de tabac est épuisée à envier leur sort! Il est vrai que cette fumée n'est faite que du sable blond qu'emporte la violence de l'ouragan qui souffle au-dessus de nos têtes, mais dont nous sommes abrités par les hautes parois des dunes dont les crêtes atteignent 150 et même 200 mètres. Que de sable! que de sable!

Si j'avais une robe professorale, je m'empresserais de l'endosser, mon cher ami, car je vais monter en chaire et te faire un petit cours de géographie géologique, ou de géologie géographique (tu peux choisir la sauce à laquelle tu vas être mangé), je suis bon prince, tu le vois. Sois tout oreilles... je commence... (hum! hum!) la voix est un peu étranglée : l'émotion inséparable d'un premier début... (hum! hum!)

Mesdames, messieurs, le Sahara... le Sahara... n'est pas ce qu'un vain peuple pense. Jusqu'à ce jour vous avez cru, dans votre candeur naïve, que le Sahara était un fond de mer desséché... un fond sablonneux... La vérité est venue, que l'erreur se dissipe! Il faudrait être un infâme — le mot n'est pas trop

fort — un infâme réactionnaire scientifique pour oser soutenir une pareille hérésie. Le Sahara a ses plaines, ses collines, ses plateaux, ses montagnes comme tout pays qui se respecte et sa hauteur moyenne est de beaucoup supérieure à celle de l'Europe. Mais alors, me direz-vous, et je vois luire cette question dans vos yeux brillants d'impatience, d'où proviennent ces sables du désert, car enfin sable il y a?... Oui, mesdames et messieurs, je veux apaiser votre soif de curiosité. Buvez donc mes paroles. Dans le Sahara il y a des cailloux et du sable. Ceci a fait cela, cela tuera peut-être ceci... Suivez bien mon raisonnement : tous les corps se dilatent par la chaleur et se contractent par le refroidissement. Je n'irai pas jusqu'à dire que c'est pour cette cause que les jours sont plus longs en été et plus courts en hiver, mais enfin, ces phénomènes jouent dans les régions désertiques un rôle prépondérant. Le sol dur du Sahara, par suite de la sécheresse de l'air et de l'absence de végétation, manque totalement de cohésion — oh! il en manque totalement! — par suite sous l'action des excessives oscillations de la température, les roches les plus dures surchauffées par un soleil torride et brusquement refroidies par un abaissement qui atteint ou dépasse le point de glace, se fendillent, éclatent (pas de rire!) et se délitent en petits fragments. Ceci, c'est le travail de la désagrégation; commence alors le travail du triage et du transport, dont se charge le vent. Le vent, en habile homme, laisse sur place les débris les plus lourds et s'amuse à emporter les autres... au diable ou ailleurs. De là la présence dans le Sahara, des cailloux formant les plateaux pierreux, appelés *hamâda* ou *sérir*, et du sable provenant de roches pulvérisées et formant les déserts de sable baptisés (suivant le rite arabe) *erg* ou *areg*, *sif*, *ghourd*, *zéméla*. Voilà, mesdames et messieurs, pourquoi... votre fille est muette!... (Applaudissements prolongés.)

Ai-je assez bien parlé, mon ami, et ne me crois-tu pas capable de faire un cours magistral à la Faculté des lettres de Bordeaux ou... de Tombouctou? Il est réellement merveilleux,



Je voyais se dresser les tourelles d'un château. (page 42)

quoique fatigant, le pays du *Grand Erg*, de cette mer sans eau, *bahar bla el ma*, aux vagues immobiles et silencieuses tantôt ruisselantes de coulées d'or fauve, tantôt enveloppées douillettement de tons très doux soit roses, soit violets, soit orangés!

Mais quel étouffoir, mon pauvre ami, dans ces corridors surchauffés et où malheureusement ne circule aucun courant d'air. Comme il n'y a entre nous et le soleil aucun écran protecteur, à savoir ni nuages, ni vapeur d'eau, dès neuf heures du matin la chaleur est très forte et va montant sans cesse jusqu'à 3 et 4 heures du soir : puis la chaleur se retire lentement d'abord, puis brusquement; et le soleil qui s'était levé, sans crépuscule, dans le ciel clair, se couche, encore sans crépuscule, dans un ciel bleu foncé resté sans ombre où scintillent un nombre infini d'étoiles qui font la nuit bleue transparente. Quel régal pour les yeux!

Il n'en est pas de même aux chaudes heures de la journée avec la réverbération cruelle du sable d'or, qui s'échauffe jusqu'à 60 et 70 degrés au-dessus de zéro. Bien en prend aux chameaux d'avoir des pieds cuirassés; je comprends maintenant la précaution qu'ont prise les explorateurs du Sahara, Rohlfs et Nachtigal, de chausser leurs chiens avec des sortes de sandales ou de les faire voyager à dos de chameau! Ils l'ont raconté et je les en crois volontiers sur parole. Mais nous vois-tu, si nous avions été, nous aussi, dans la nécessité de fabriquer des sandales pour nos chameaux? Nous avons déjà bien assez de mal à faire marcher nos montures dans ce sol instable et fuyant où souvent elles glissent et s'enlizent sans avancer! Bottes de sept lieues pour chameaux!

J'avais un peu peur, d'abord, des grandes tempêtes du désert, de ces nuages de sable qui obscurcissent le soleil, de ces dunes qui fument et semblent se résoudre en poussière. Je me souvenais de mes lectures d'enfance qui me représentaient les caravanes et les armées entières englouties sous les dunes en marche, comme l'équipage d'un navire sous les flots de la mer.

Encore une légende à démolir et à envoyer rejoindre les vieilles lunes : la tourmente apaisée, le paysage est à fort peu de chose près le même qu'auparavant et le relief n'est pas sensiblement altéré. Rassure-toi, mon cher ami, si tu dois apprendre un jour ma mort, sache dès à présent que je ne serai point mort enseveli sous le linceul mouvant des sables du *Grand Erg*.

Si j'avais su autrefois ce que je sais aujourd'hui (ah! si jeunesse savait!) j'aurais refusé d'apprendre les mauvais vers (c'est peut-être parce qu'ils sont mauvais que je les ai retenus) du « Napoléon en Egypte » de Barthélémy et Méry, que notre farouche professeur de sixième (te souviens-tu?) nous faisait jadis réciter :

Soudain le chamelier, enfant de ce désert,
A montré le midi de tourbillons couvert :
« Voyez-vous, a-t-il dit, cette arène mouvante ?
Le simoun ! le simoun !... » Ce long cri d'épouvante
Glace les bataillons dans la plaine arrêtés,
Et l'Arabe s'enfuit à pas précipités.
Il n'est plus temps : déjà le vent de flammes arrive,
Il pousse en mugissant son haleine massive,
Etend sur les soldats son immense rideau
Et creuse sous leurs pieds un mobile tombeau !...

Ouf! respirons...

C'est pour la première fois dans un de ces terribles couloirs étouffants, que j'ai été moi-même témoin et victime du mirage décevant dont les images trompeuses sont produites par la vibration de l'air échauffé comme dans un four : je voyais tour à tour, comme dans les contes de fées chers à ma jeunesse, par un coup de baguette magique, se dresser vers le ciel les tourelles d'un château enchanté qui bientôt après s'écroulait d'une chute immense et silencieuse. Des blocs chaotiques roulaient, en une furieuse avalanche et venaient s'abîmer dans un lac limpide en faisant jaillir des gerbes d'eau pareilles à des feux d'artifice... Puis les eaux du lac s'apaisaient et, en un frais paysage, il me semblait voir se refléter dans les ondes bleues les verts panaches des palmiers... Mirage! mirage! je tends la main, je

cours, l'image fuit, recule, s'efface... et je ne vois plus devant moi que la dune et son sable aveuglant... Mirage! mirage!

Après le sable, les cailloux; les *hamâda* après l'*erg*. En quittant El Biooth, nous gravissons le plateau rocailleux de Tinghert : des pierres! des pierres ! des pierres! çà et là, trop rarement pour nos pauvres chameaux qui dépérissent, quelques rares taches vertes, un maigre pâturage d'un drinn sec, court, piquant, dont, par force, doivent se contenter les bonnes bêtes, qui ont résisté à tant de fatigues et de jeûnes. Déjà nous nous sommes vus obligés d'en abandonner pas mal le long de notre route... les premières victimes!

Nous avons traversé le fleuve ou oued Igharghar, mais sans danger de nous noyer, car c'est un cours d'eau fossile : jadis, aux temps bien lointains, il coula superbe, tel l'Amazone ou le Congo, entre deux berges verdoyantes. Aujourd'hui, il ne reste plus de ce fleuve sauvage et torrentueux qu'un lit de sable, de galets et de rocailles : un paysage de désolation où quelques rares tamarins jettent une note plus claire et plus gaie. Pas une goutte d'eau!

Je me serais demandé, si je ne l'avais pas su, comment ces maigres plantes ou arbustes peuvent s'accommoder d'une pareille sécheresse. Mais j'ai maintes fois vérifié, depuis le début de mon voyage, que les bêtes, les végétaux et les hommes s'adaptent au milieu dans lequel ils doivent vivre. Je t'ai parlé des chameaux qui ne permettaient pas à leur humidité interne de s'évaporer : voilà des bêtes heureuses, rien ne peut les faire suer! De même les plantes sahariennes, et, je le suppose, toutes les plantes désertiques, limitent elles aussi leur transpiration, et, âprement, jalousement, avarement, conservent le peu d'humidité que leurs racines énormes et profondes s'en vont puiser dans le sol. C'est pour cela qu'elles se défendent contre la chaleur, les unes par leurs feuilles poilues, ou roides, dures et luisantes comme le métal (n'as-tu pas vu ces aloès en zinc peint qui ornent, si l'on peut ainsi parler, les grilles de certains châteaux? eh bien ! les aloès ou les cactus du

désert leur sont si ressemblants qu'on les dirait en métal !), les autres en secrétant un vernis mauvais conducteur de la chaleur, ou encore une huile volatile, éthérée, qui leur est un écran protecteur contre la brûlure du soleil ; celles-ci ont des organes coriaces, des épines, des tiges ligneuses; celles-là se dispensent même d'avoir des feuilles. N'est-ce pas remarquable? Et tout cela pour s'épargner les souffrances de la soif : il y a des moments où l'on souhaiterait, comme Philémon ou Baucis, de devenir arbre!... car il ne nous est pas toujours donné, mon pauvre ami, de boire à notre soif, non plus que de manger à notre faim. Certes, le menu de ta cantine n'est pas extrêmement varié, mais ne t'en plains pas : il y en a qui le sont moins encore...

Nos menus? les voici. Viande : du chameau!... oh! cela ne vaut pas le bœuf, ni la vache, ni même le cheval. Cette chair est fade, insipide; n'empêche que nous la dévorons à belles dents (en fait de dents, celles des tirailleurs indigènes sont merveilleuses : des dents de hyènes!) et tu rirais de nous voir râcler, jusqu'à les trouer, le fond de nos marmites et voracement arracher la dernière bribe de viande chamélique attachée à un os, trop dur pour que nous le croquions, malgré l'envie que nous en avons. Et maintenant que je t'entende, à mon retour, dire du mal du chameau! Je me sens, comme Tartarin, une tendresse, en dépit que j'en aie, pour ce laid animal : je le lui prouve bien... en le mangeant, bien que lui ne soit pas tendre pour moi!

Parfois, pour varier, un repas maigre : des dattes! On serre d'un cran son ceinturon et tout est dit. Notre pain, nous le fabriquons nous-mêmes. Nous touchons chacun 200 grammes de farine par jour, et le soir, à l'étape, nous nous mettons à l'œuvre (c'est à proprement parler *mettre la main à la pâte),* point de levure, ni de pétrin. A quoi bon? nous mélangeons notre ration de farine avec de l'eau, quelquefois propre, mais le plus souvent jaune et saumâtre, et après avoir bien malaxé

le tout, nous formons une sorte de galette que, suivant nos goûts individuels et surtout selon la violence de nos appétits gloutons, nous laissons cuire sous la cendre d'un brasier ardent, plus ou moins longtemps : je t'assure que c'est plus souvent *moins* que *plus* et nous enfournons... dans notre estomac un pain comme tu n'en as jamais mangé de pareil. C'est l'éternelle histoire du brouet noir des Spartiates : l'appétit est le meilleur des condiments!

Ici du moins, à Timassânine, qui est habité par quelques touareg, nous ne manquons de rien... ou à peu près : tout est relatif en ce monde...

Timassânine possède une *zaouïa :* entends par là, ô profane, un monastère-forteresse, que je comparerais aux anciens monastères que les chevaliers chrétiens fondèrent en Terre Sainte ou sur les terres païennes. Des associations religieuses très puissantes, comme celle des Tidjani, qui se montrent des alliés fidèles pour la France (quelques mokkadem de la zaouïa des Tidjani se sont même joints à notre Mission saharienne), entretiennent ainsi sur toute l'étendue du Sahara un nombre infini de ces monastères, avec l'influence desquels il faut compter. Les frères ou *khouans* qui en font partie organisent les fêtes religieuses, prêchent, enseignent la bonne parole de l'évangile... selon Mahomet et distribuent des amulettes. M. Foureau a bien compris qu'il valait mieux avoir ces gens-là comme amis que comme ennemis, et il a bien agi en ce faisant : pour les Tidjani, M. Foureau et le commandant Lamy sont des *khouans*, des frères, et, loin de se montrer hostiles à leurs projets de pénétration dans le Sahara, ils les seconderont dans cette entreprise périlleuse qu'auraient pu rendre impossible le fanatisme, la défiance et l'exclusivisme religieux des mahométans.

La présence de cette zaouïa nous vaut soir et matin l'appel à la prière du muezin et je me souviens de Touggourt... et de toi, mon pauvre cher ami, que je ne saurais oublier.

Nous partons demain matin, ce matin plutôt, car dans quel-

ques heures retentira la voix grave et aiguë à la fois du gardien de la zaouïa. A Dieu vat! comme disent les marins!

Je te serre cordialement dans mes bras.

X***

P.-S. — M. du Passage, que M. Foureau s'était adjoint comme collaborateur pour faire toutes les études d'histoire naturelle que lui permettrait la mission, est obligé, en raison de son état de santé, de se faire rapatrier. Le capitaine Pein, notre courrier, le ramènera en Algérie pendant que nous continuons notre route vers le sud, où nous attendent, notre commandant ne nous l'a pas caché, de grandes et de longues fatigues. Tant mieux! C'est la vie, cela... A bientôt.

X***



Un chameau roule avec sa charge dans un précipice. (page 55)

IV. — Noël ! Noël ! — Mort d'un caporal. — Le campement : sentinelles, veillez ! — Sculptures rupestres. — De l'utilité des démons. — On lave son linge sale. — Touareg... très pressés ! — Un tour de force : la traversée du Tindesset. — Mages modernes.

De Tighammar, dans la nuit du 24 au 25 décembre 1898.

Mon cher ami,

Noël! Noël! cloches de France, carillonnez gaiement! Sonnez, sonnez à toute volée pour la fête de la famille, la fête de l'enfance, la fête des petits, la fête des humbles! Noël! Noël!

Quand le vent gémit dans la cheminée et fait dans la forêt prochaine craquer les grands arbres sans feuilles, qu'il est bon, qu'il est doux de se sentir unis, dans la tiède atmosphère de la maison paternelle, autour de l'âtre familial où flambe joyeusement la bûche de Noël! Noël! Noël!

Et voici que j'entends sonner à mes oreilles les cloches de France et que leur voix grave et douce éveille en moi les souvenirs d'autrefois. Je me souviens du temps, où, tout enfant,

là-bas, au village natal, je marchais dans la nuit, tremblant, ému, apeuré par les silhouettes fantastiques que mon imagination prêtait aux grands squelettes d'arbres ouatés de neige, vaguement éclairés par les lueurs falotes de nos lanternes, pour aller à l'église lointaine, ouïr la messe de minuit... Noël! Noël!

Le ciel est noir, la terre est blanche,
Cloches, carillonnez gaiement !

Oh! l'éblouissement de la chapelle égayée de chants et de lumières! Oh! la joie du retour dans l'intimité de la famille, devant la vaste cheminée, où pétille le feu clair de sarments qui dore l'oie grasse dont la peau se boursoufle et pleure sa graisse, ou la dinde bourrée d'une farce succulente, pendant que la crêpe traditionnelle grésille dans la poêle! Noël! Noël!

Et l'eau m'en vient à la bouche quand j'évoque ces pantagruéliques souvenirs de réveillons plantureux! Nous aussi, les nomades du désert, nous avons réveillonné gaiement, avec plus d'appétit que tu ne le fais toi-même, en bruyante compagnie, à l'heure où je t'écris cette lettre... J'ai même sur toi cette supériorité, que je suis en règle avec les rigides principes de l'hygiène, qui recommande de sortir de table avec un peu d'appétit, tandis que toi, dans quelque salle d'un restaurant bordelais, inondée de lumières, ta permission de la nuit en poche, tu te prépares de laborieuses digestions et des sommeils pleins de cauchemars!

Notre menu? du chameau... un peu de chameau... très peu de chameau... viande légère, quoique filandreuse, recommandée aux dyspeptiques. Comme dessert : quelques dattes, très peu de dattes... Le tout arrosé par un de ces champagnes comme tu n'en bus de ta vie : un nectar, un breuvage digne des dieux de tous les Olympes : de l'eau potable! Ah! tu ne connais pas ces plaisirs primitifs! Tu ne peux comprendre la joie que nos âmes... et nos estomacs éprouvent quand il nous est donné, comme ici, à Tighammar, depuis quelques jours, de renoncer aux eaux saumâtres, empuantées par un long, très long com-

merce avec les peaux de bouc de nos outres, pour savourer à longs traits une eau claire et presque fraîche. Boire à sa soif, si du moins il ne nous est pas permis de manger à notre faim, ce qui est notre régime habituel, mais c'est tout uniment un avant-goût des joies paradisiaques! Je sais bien que je soutiens là une thèse qui révoltera ton âme de Bordelais féru de ses vins du Médoc, mais cela m'est égal. Pour moi :

> Quoi qu'en dise Aristote et sa docte cabale,
> Une eau claire est divine et n'a rien qui l'égale !

Que les mânes de Thomas Corneille me pardonnent cette innocente parodie!

Elle te prouvera du moins que je ne perds pas ma gaieté; non plus que mes compagnons d'ailleurs, car, bien que nous buvions de l'eau, nous n'en avons pas, pour cela et en dépit du proverbe, mauvais caractère. Loin de là. Et cependant tout n'est pas rose, dans le métier que nous faisons...

Nous avons eu la douleur, peu de jours après notre départ de Timassânine, de perdre le caporal receveur du 1er régiment de tirailleurs algériens. Malade déjà depuis Ouargla, souffrant de la dyssenterie, il n'a pas voulu rester en arrière, malgré les conseils de ses chefs, malgré les instances de ses amis. Il dort son dernier sommeil, non loin du puits de Talbalbalet où nous l'avons enterré. Rien de plus simple que cette triste cérémonie, et cependant plus d'un d'entre nous sentit sa gorge se serrer et les larmes lui monter aux yeux, quand notre chef bien aimé, le commandant Lamy vint, sur sa tombe, dire le dernier adieu au premier Français que nous laissions en route... Pauvre camarade !

Le 3 décembre, nous arrivions au puits d'Aïn El-Hadjadj, auprès duquel nous avons campé pendant cinq jours.

Je ne t'ai rien dit encore, du moins qu'il m'en souvienne, du travail supplémentaire qui nous est imposé par l'établissement du camp. Dans un pays où rien n'est plus facile que de se faire surprendre... bêtement et massacrer... plus bêtement encore par

des gens sans aveu et passés maîtres dans l'art de tendre des embûches aux honnêtes gens... que nous sommes, il est de toute nécessité de se mettre sur ses gardes. Et de même qu'une légion romaine, aux temps héroïques du patriotisme républicain, ne laissait jamais passer un jour, sans établir son camp, si longue et si rude qu'eût été l'étape, de même, mon cher ami, notre mission ne néglige jamais cette précaution élémentaire, mais non exempte de fatigues de genres très divers. Qu'importe, si nous les supportons gaiement?

Le commandant Lamy lui-même, pareil au Pharaon qui jalonne le carré où doit s'élever la pyramide, sa *bonne demeure*, marque lui-même les quatre coins du carré, de cent mètres de côté, à l'intérieur duquel nous devons nous reposer... ou veiller. Les charges sont déposées sur les lignes ainsi indiquées : à l'intérieur de cette première enceinte, s'en trouve une seconde, carrée également, défendue elle aussi par les charges ou par des arbustes épineux s'il s'en trouve dans les environs, comme par un mur. Un espace d'environ quinze pas sépare les deux enceintes concentriques : c'est là que nous, les tirailleurs des sections, nous bivouaquons en ligne déployée.

La nuit, huit postes de quatre hommes chacun sont disposés sur les diagonales et en avant du milieu des faces, et à tour de rôle les chefs et les gradés (voilà ce que c'est que d'être dans les honneurs... comme moi !) sont tenus à des rondes, (je devrais dire, vu la forme du camp, à des carrés!) pour veiller au bon ordre et surtout pour tenir les sentinelles en éveil. Sentinelles, veillez !

Les chameaux, pendant la nuit, sont sous notre haute surveillance et notre efficace protection dans le carré intérieur.

Pendant le jour, la garde du bivouac est réduite à une sentinelle sur chaque face : plus de chameaux à garder dans le camp; les bonnes bêtes vont au pâturage... au diable Vauvert; l'activité du service de surveillance ne se ralentit pas pour cela, au contraire, mais elle se déplace. S'il est vrai que l'ennui naquit un jour de l'uniformité, ce jour n'est pas près de luire pour

nous. Nous avons tant à faire et tant à voir, et nos journées, parfois nos nuits, sont si bien remplies qu'il n'y a point de fissure par où se puisse glisser l'ennui. Pour moi cette vie de mouvement, de fatigues, de privations, me ravit et m'enchante : c'est la vie intense, cela, la vie d'action dont la poésie ni l'art ne sont bannis.

Je voudrais avoir la plume et la palette d'un Fromentin pour fixer sur le papier ou la toile la magie des spectacles que nous prodigue cet étrange pays, le plus désolé qu'il soit au monde cependant! Quelle orgie, quelle débauche de couleurs tantôt puissantes ou brutales et heurtées, tantôt délicatement fondues et presque insaisissables. Je me sens l'âme d'un artiste devant ces spectacles presque invariablement les mêmes et cependant sans cesse différents, et je trouve en cette nature ingrate, sans douceurs, sans grâce, un charme sévère qui m'impressionne : l'immobilité, l'impassibilité radieuse d'un ciel baigné d'une éternelle lumière, ardente le jour, phosphorescente la nuit, cette impression de vide, de dénûment, que donne un espace sans limites, tout cela n'est ni varié, ni nouveau, ni accidenté et quoiqu'on fasse, cela vous ravit, vous émeut, vous empoigne aussi fortement que les spectacles les plus pittoresques et les plus mouvementés.

Puisque je parle d'art et d'artistes, cela me rappelle que, à peu de distance, d'Aïn El-Hadjadj, j'ai vu, gravée sur un rocher de grès, l'image naïve qu'un sculpteur inconnu (de quelle époque? je serais fort embarrassé pour le dire; des temps préhistoriques ou historiques, que sais-je?) fit, non sans un certain talent, non sans une certaine probité artistique, d'une antilope aux longues cornes.

Donc, des hommes ont passé par ces lieux désolés; ils y ont séjourné, aux temps lointains et plus heureux où le climat n'était pas aussi inclément que celui dont *jouit* actuellement le Sahara. Ils y ont vécu et ils y sont morts. Les tombes abondent dans la région que nous venons de traverser. C'est pour nous une consolation : ne pouvant voir de demeures habitées par des

vivants, nous voyons du moins les habitations des morts.

Nous en rencontrâmes, il y a huit jours environ de cela, avant d'atteindre Tighammar; ces tombes ne sont point comme tu pourrais te le figurer, mon cher ami, des monuments plus ou moins artistiques et prétentieux comme les mausolées de nos cimetières de France, non. Ce sont simplement des amoncellements de pierres de moyenne grosseur formant une ellipse assez régulière, souvent même plusieurs ellipses concentriques dont le grand axe orienté d'est en ouest a parfois près de vingt mètres de longueur. On pénètre dans ces enceintes par une entrée (une sorte de corridor dont les murs seraient des amoncellements de grès) située du côté est.

Les indigènes prétendent que ces tombes renferment des trésors et ils viennent souvent les visiter, paraît-il. Non qu'ils veuillent exhumer les richesses hypothétiques que gardent jalousement les squelettes des morts, mais la femme Touareg s'y rend comme chez la somnambule la Française crédule, tant il est vrai que la superstition est de tous les pays, pour avoir des nouvelles de leurs amis, de leurs maris, de leurs parents ou de leurs fiancés éloignés d'elles pour une cause quelconque. C'est la chose la plus simple du monde, et je m'en veux mal de mort de n'avoir point tenté l'expérience pour mon propre compte afin de te voir par ce *téléphote* primitif : il suffit de se coucher en plein jour dans une de ces enceintes de pierres et de fermer les yeux. Immédiatement, l'amie ou l'ami à qui l'on pense vous apparaît, vous entretient, vous donne de ses nouvelles. Et la fée qui crée ce miracle, n'est point comme chez vous, les barbares d'outre-Méditerranée, *la fée Electricité;* ce sont de petits génies, de charmants lutins, tels les gnomes et les farfadets qui dansent en Bretagne, à l'ombre des menhirs ou des dolmens blanchis par la lune, leurs folles sarabandes. Ces démons sont les *chouatine;* les mêmes, paraît-il, qui donnent à boire aux gazelles et aux antilopes en leur apportant de dessous terre, où ils logent, l'eau qui manque totalement en ce pays de la soif !

Quel dommage que je n'aie pu attraper quelqu'un de ces *chouatine* pour m'en faire un serviteur dévoué ! De même qu'au café tu cries au garçon : « Garçon, un bock, brune, bien tiré ! » Je n'aurais eu qu'à dire à mon diablotin : « *chitane*, (chitane est le singulier de chouatine : c'est singulier, mais c'est comme je te l'écris!) *chitane*, un quart d'eau pure, bien fraîche ! » Et lui m'eût répondu de sa petite voix qu'il aurait voulu rendre caverneuse : « Boum ! voilà. Mon sergent est servi ! » Regrets superflus ! rêves ! mirage !

Combien il me serait utile ce diable! ne serait-ce que pour assurer le service des *reprises* que mon pauvre costume exige impérieusement. Il paraît que nous sommes des braves; le commandant nous l'a dit lui-même, en nous félicitant du courage que nous avons montré dans la traversée du Tindesset, (je t'en toucherai quelques mots tout à l'heure, s'il n'est pas trop avant dans la nuit) mais, en tout cas, nous sommes des braves... en loques !

Guenilles, nos vestes! guenilles, nos culottes! guenilles, nos pantalons! Et ce qui est beaucoup plus triste à dire : sales, répugnantes, crasseuses sont nos glorieuses défroques... Que veux-tu? nous manquons de savon : or sans savon, point de salut. On a beau laver et relaver aux puits de la route ou aux *ghedin*, (c'est-à-dire dans les mares où se conservent pendant un certain temps les eaux de pluie) aux *ghedin* des rochers, ses pauvres loques : crasseuses elles entrent au bain, crasseuses elles en sortent; a-t-on le malheur de les faire sécher au soleil, voilà qu'elles se durcissent, se roidissent, comme des vêtements de tôle, et qu'un pantalon peut très bien se tenir sur ses jambes, sans avoir besoin de celles de son propriétaire.

Nécessité rend ingénieux : nous coupons, nous déchirons, nous tranchons, nous ajustons, nous marions les étoffes les plus hétéroclites, à l'aide de grosses ficelles, et nos vêtements ressemblent à de vrais costumes d'arlequins. Rouge sur bleu ! noir sur rouge ! blanc sale sur bleu ! drap sur cuir ! cuir sur toile à sacs ! Tels tu peux nous voir en imagination... Quelle im-

pression nous avons dû produire sur les indigènes qui nous ont vus!

Car nous avons enfin rencontré des êtres humains : dans ce satané désert où on ne croise âme qui vive, nous avons pu atteindre quelques Touareg, qui fuyaient sans cesse à notre approche, mais dont nos éclaireurs signalaient la présence et les pistes. C'était au pied de la chaîne du Tindesset, énorme chaos de montagnes noires comme du charbon, déchiquetées, étayées sur une infinité de plans, tristes, nues, grandioses cependant.

Déguerpissant au plus vite, nos braves Touareg avaient laissé sur place leurs boucliers, leurs lances, leurs ustensiles de cuisine, leurs ânes, que nous prîmes d'abord pour des onagres ou ânes sauvages et... leurs enfants. Heureusement pour ces pauvres petits que leurs parents rassurés par les déclarations que leur firent des messagers envoyés par M. Foureau revinrent en prendre possession. Nous vois-tu transformés en nourrices sèches? Un nouvel avator qui nous manquait!

Ce qui nous fit le plus plaisir dans le retour de ces excellents froussards, c'est qu'ils ramenèrent avec eux des chèvres et des *demmane*. Apprends, ô mon ignorant ami, que les *demmane* sont les moutons sahariens, qui ont tout du mouton... sauf la toison. Ces *demmane* ont un poil rêche et rude et font mentir le proverbe qui dit : doux comme un mouton. Les bonnes bêtes toutefois! manger du mouton! du mouton! Renoncer pour un jour au chameau! quel rêve! Nous l'avons réalisé, et je te prie de croire que nous ne laissâmes rien perdre de ces précieux quadrupèdes. Tout entiers ils passèrent dans la marmite, têtes, pattes, intestins... A la fortune du pot! à l'hasard de la fourchette! J'ai entendu dire qu'on en avait acheté trente-trois pour 213 francs : ce qui ne les met pas à 7 francs pièce. C'est donné!

Enfin, cela nous a rendu des forces pour exécuter cette traversée du Tindesset, un tour de force! a dit notre commandant. Des sentiers rocailleux, serpentant en lacets tortueux, encombrés par les éboulis de roches, des murailles abruptes, des

ravins où gisent des blocs chaotiques, bref une route effroyable de dureté et de difficultés, où bêtes et gens n'avancent que pas à pas, lentement, lentement et au prix de mille peines. Voici un chameau qui roule avec sa charge dans un précipice! Perdu... En voici un autre, deux, trois, dix qui s'agenouillent éreintés, fourbus! Et nous autres, rompus, nous leur enlevons leurs charges, nous les relevons, nous réarrimons les sacs ou les tonnelets. Cent pas plus loin, c'est à recommencer. Mais les forces ont des limites, même celles des chameaux, et beaucoup de ces braves bêtes sont tombées pour ne plus se relever. Moi-même j'ai donné le coup de grâce, avec quelque émotion, à un de ces chameaux incapable de se remettre sur pied : il le fallait. Sa chair dépecée nous assurait notre souper, et sa charge se répartissait sur nos épaules, en attendant de passer sur le bât de quelque animal plus valide.

Juge de notre misère! Toute la journée nous escaladions cette chaîne titanique : point une minute pour faire la soupe! A la halte du soir, le feu est allumé et la soupe bout doucement... La bonne odeur qui s'échappe des marmites! Or, sais-tu quel était notre combustible? Des crottes de chameaux, mon pauvre ami, des crottes de chameaux séchées au soleil!... Passons. La nuit : un froid glacial! La fatigue, la faim, le froid. Toute la lyre des plaisirs! Vaille que vaille, nous voilà sur la crête. Spectacle grandiose! C'est splendide de nudité et de rudesse rocheuse. Là-bas, bien loin, une mince bande d'or flambe au soleil, ce sont les dunes depuis longtemps quittées. Ici, c'est le chaos.

La descente fut plus pénible encore que la montée, dans un sentier plus escarpé encore et plus resserré entre des parois formées de blocs énormes, à carapace rugueuse, éboulés du sommet. Et je songeais en soutenant d'un bras ferme nos chameaux, trébuchants, dont les charges achoppaient aux rochers, aux éléphants d'Annibal descendant des Alpes vers la plaine du Pô! Ce n'est point une descente, c'est une dégringolade; un casse-cou, ou plutôt un casse-jambes. Une bonne quinzaine de chameaux se sont brisé les pattes en tombant avec leur char-

gement. Aucune de nos sections n'a mis moins de quatre heures pour effectuer cette descente à pic, et certaines même ont mis sept et huit heures. Aussi quel soupir de soulagement quand nous avons posé le pied dans la plaine! Ouf! Et nous nous disions : « Si c'était à refaire? » Eh bien!... nous le referions.., mais quel travail de Romain! On en parlera longtemps chez les Touareg!

Enfin, le 20 décembre, nous arrivons à Tighammar d'où je t'écris cette lettre, en la nuit de Noël, évocatrice des souvenirs endormis...

... Je me suis arrêté quelques instants avant de terminer mon journal. J'avais aperçu trois ombres blanches, arpentant à grands pas le chemin de ronde de notre camp... J'ai cru que c'étaient les trois rois mages Gaspard, Melchior et Balthazar qui drapés dans des burnous blancs, allaient m'apparaître... Un rayon de lune éclaira leurs visages et je reconnus le commandant Lamy, le capitaine Reibell et un autre officier qui, par cette ronde nocturne, s'assuraient de la vigilance de nos sentinelles...

La plume me tombe des mains; le sommeil appuie sur mes paupières ses doigts lourds. Bonne nuit! je vais dormir... en songeant à toi, comme toujours.

X***



Le Touareg saute à bas de sa monture... (page 65)

V. — Le premier Janvier. — Falaises fantastiques. — L'abreuvage aux puits. — Le garde-manger et la cave du chameau. — Les Touareg : leurs randonnées, leur sobriété, leur galanterie. — L'art de s'enrichir au désert.

De notre camp, près du puits de Tadent, 20 janvier 1899

Mon cher ami,

Depuis vingt jours déjà une nouvelle année est commencée : que nous apportera-t-elle ? La réussite ou l'insuccès? Pour moi, j'ai toujours foi dans le succès final et j'espère que l'avenir nous réservera des jours un peu moins sombres... La fête du premier Janvier, si riante en terre civilisée, a été pour nous une journée de marche et de fatigue à ajouter à toutes les autres : l'étape, le campement, l'abreuvage des animaux, c'est là notre lot : heureusement que l'habitude est une seconde nature !

Nous campions ce jour-là non loin de la falaise Aghaghar, qui, semblable aux puissantes murailles de quelque cité géante d'autrefois, présente un amalgame curieux de toutes les sortes

de fortifications, depuis les colossales masses des remparts babyloniens jusqu'aux redoutes les plus modernes, en passant par les défenses du Moyen-âge : tours gigantesques, donjons menaçants, beffrois grêles, clochetons, tourelles, échauguettes, barbacanes, courtines, créneaux et merlons, mâchicoulis et hourds ! Quelle est la ville énorme et morte qu'enserrent ces murs formidables aux lignes dures et énergiques, dont la masse immobile nous écrase de toute sa hauteur?

C'est là que nous avons entre nous échangé nos vœux, dans ces rochers perdus, à des milliers de kilomètres des nôtres, qui sans doute, si la télé-sympathie n'est pas un vain mot, songeaient à nous, au même instant, et formaient des souhaits pour notre retour. Notre retour? Personne de nous n'ose y songer encore : nous sommes si loin encore du but qu'il nous faut atteindre... et que nous atteindrons, car il est de toute nécessité, pour le prestige de notre chère France, que nous réussissions. « Audaces fortuna juvat... » disions-nous aux temps heureux où nous déchiffrions péniblement quelques lambeaux de versions latines. Nous forcerons la victoire...

Nous avons souffert du froid pendant cette première semaine de janvier, à un point que je n'aurais jamais pu supposer. Songe, mon ami, que le thermomètre est descendu jusqu'à dix degrés au-dessous de zéro ! Tu as bien lu, dix degrés au-dessous de zéro. Il fallait nous voir grelotter tous sous nos défroques trouées livrant à la froidure de trop larges et de trop nombreux passages. J'en claque encore des dents, rien qu'en y songeant.

Dans la journée, par exemple, les occasions de nous réchauffer, outre les bains de soleil, ne nous manquaient guère : la corvée d'eau à elle seule eût suffi. Il n'est pas possible, pour quelqu'un qui n'y a pas passé, de se faire une idée du travail que représente l'abreuvage d'un troupeau aussi considérable que le nôtre, joint au remplissage des guerbas et des tonnelets.

Un puits dans le désert ! Eh ! parbleu, à distance, on se représente une nappe d'eau intarissable, un jaillissement de puits

artésien. Buvez, chameaux! Désaltérez-vous, soldats! Emplissez-vous, outres de peau de bouc! Mais de près, il faut déchanter. Un puits au désert, c'est un trou, et un trou souvent profondément encaissé dans quelque entonnoir de sable (je t'en ai déjà dit un mot, il m'en souvient) ou dans des excavations de roches. Au fond de ce trou souvent obstrué par des broussailles, par des pierres éboulées, une petite nappe d'eau salie par les excréments de plusieurs générations de bêtes altérées qui y sont venues étancher leur soif, par des ossements, que sais-je encore? par mille détritus dont la place serait partout ailleurs mieux qu'ici. Enfin, on récure, on récure et l'abreuvage commence. Quelques chameaux boivent, tout va bien; mais les unités s'ajoutent aux unités pour faire des dizaines, et les dizaines aux dizaines, tant et si bien qu'à force d'aller à l'eau, si l'estomac de nos bonnes bêtes de somme se remplit, notre cuvette se vide.

Le chameau, t'ai-je dit, boit peu... quand il n'a pas d'eau. Mais dès qu'il en trouve, adieu sa proverbiale sobriété. Il boit, il boit... comme un tonneau, pour le présent, pour le passé, pour l'avenir. Après une assez longue disette d'eau, lorsqu'il a épuisé les réserves qu'il tient dans les multiples replis de son estomac, il lui faut de huit à dix... seaux d'eau pour satisfaire sa soif et mettre de côté ce dont il aura besoin, en prévision des disettes futures! L'étrange animal! il porte avec lui sa cave : les replis tortueux de sa poche stomacale, et son garde-manger : sa bosse. N'a-t-il rien à se mettre sous ses longues et vilaines dents, il se nourrit aux dépens de la graisse que (telle la prévoyante fourmi) il a accumulée dans sa bosse, ou dans ses bosses, quand il en a deux. Le pélican, le grand pélican blanc nourrit ses enfants avec le sang de son flanc, le chameau se nourrit lui-même avec ses réserves... adipeuses. Et sa bosse est comme un baromètre qui indique le degré d'inanition de la pauvre bête ou son maximum de... plénitude : flasque et pendante dans le premier cas, replète et pansue dans le second.

J'en reviens à notre puits : le voilà à sec. L'eau toutefois se renouvelle lentement par filtration à travers les sables et les graviers, si lentement, qu'elle semble y mettre une mauvaise volonté non équivoque. La perspective de passer dans le ventre de quelque méhari ou de quelque pauvre diable de tirailleur... tiraillé par la soif, ne paraît pas lui sourire. Alors que faire? Se fâcher serait inutile. Il ne reste plus qu'à attendre, avec plus ou moins de patience ou d'impatience, selon l'humeur de chacun. Puis l'éternel et obsédant travail, vrai supplice de Sisyphe, recommence de plus belle et ne cesse ni jour ni nuit.

Parfois il faut installer des cordes, des rouleaux, des appuis et oh hisje! il faut haler les seaux pleins jusqu'au bord des excavations : que de lenteurs et que de difficultés! Ah! ce n'est pas sans raison que le chef d'une mission comme la nôtre se montre sans cesse préoccupé par la question du ravitaillement en eau : ce sont les points d'eau, uniquement les points d'eau, qui réglent un itinéraire en ce *pays de la soif* et si l'on trouve le puits, dont un guide menteur vous affirma l'existence, mort ou... absent, c'en est fait de vous. Quelques noms de plus à ajouter à l'interminable liste des victimes de la soif!

La soif, la faim, la faim, la soif : voilà les seules préoccupations des hommes, et sans doute des bêtes, dans ces régions déshéritées. C'est pour manger de la viande à leur faim, pendant une semaine ou deux, que les Touareg font des centaines et des centaines, parfois un millier de kilomètres pour s'en aller razzier une lointaine région, piller une imprévoyante caravane, et que joyeux ils courent au-devant du danger. Heureux s'ils ramènent quelques chameaux, quelques moutons et quelques chèvres sous leurs tentes de cuir, où ils feront de copieux repas, qui leur permettront d'oublier les jours de famine où ils devaient se contenter de lézards, de sauterelles pulvérisées, de peaux d'animaux grillées et découpées en lanières, de racines d'akoul réduites en farine, de gousses d'acacias et de grains de coloquintes horriblement amères!

On m'a raconté de ces pillards nomades quelques traits qui



Les Touareg font des centaines de kilomètres. (page 60)

prouvent leur extraordinaire résistance aux privations. Tu sais, ou plutôt tu ne sais pas, mon cher, mais ignorant ami, que le mot *Touareg* signifie en arabe *abandonné;* on désigne aussi ces indigènes du Sahara sous le nom de *gens du voile* à cause du *litham* ou voile qui leur cache presque entièrement le visage. Eux-mêmes se désignent par le titre d'*Imôhagh*, ce qui signifie *hommes libres.* Les Francs du Désert! De maîtres ils n'en veulent pas, et, pour eux, l'idée de liberté est inséparable de l'idée de vol. *Imôhagh* veut encore dire *je pille.* D'ailleurs ils se font un titre de gloire de leurs rapines et de leurs brigandages. Ils ne veulent même pas s'astreindre au travail, qui est lui aussi un maître.

« Nous vivons exclusivement d'injustices et de péchés, avouent-ils sans pudeur, mais comment pourrions-nous subsister autrement. Le travail, nos pères ne l'ont jamais connu, et ce serait une ignominie de déroger à cet usage de notre race ! »

Avec de pareils principes, je te laisse à penser, si les Européens peuvent être les bienvenus dans le pays de ces éternels arpenteurs des sables. Ils sentent bien qu'avec nous c'en serait fini de ces courses vagabondes à la recherche de fructueuses razzias, auxquelles tous aspirent de prendre part, que tous ils appellent de tous leurs vœux.

Que leur importe qu'ils aient à souffrir de la faim, de la soif, du chaud ou du froid? Ils ont la griserie de l'espace infini et les violentes émotions de la bataille et du pillage. Monté sur son méhari, il n'emporte avec lui, l'homme au voile, qu'une outre d'eau et un sac de dattes. Ses provisions épuisées, il continuera quand même sa furieuse randonnée : deux jours, trois jours se passent : il n'a pas mangé, mais chaque jour il a serré un peu plus fortement sa large ceinture. Si toutefois son estomac se révolte contre ce trop long jeûne, il descend de sa monture. Il pulvérise les os blanchis des squelettes de chameaux qui jalonnent les routes des caravanes et avec de l'eau ou du sang qu'une piqûre de son poignard a fait jaillir des veines de son méhari, il

fait de cette farine animale une sorte de bouillie qu'il mange avec avidité.

On en a vu battre, découper, faire cuire et manger la courroie de cuir qui attache à leur coude leur long poignard ou la semelle de leurs sandales! Souffrent-ils de la soif? Ils ne voyagent que de nuit et soigneusement voilés; pendant le jour, ils se tapissent à l'ombre de quelque rocher, se ramassent sur eux-mêmes, en boule, et restent là sans une parole, sans un mouvement, afin de ne pas augmenter leur soif. Et cette vie d'extrême misère, ils ne la changeraient pas pour une existence moins rude et plus plantureuse, mais sans l'indépendance. La fable « le Loup et le Chien » de notre immortel fabuliste est décidément de tous les pays!

Je m'aperçois que je me suis lancé dans une longue dégression et je reviens en hâte à nos moutons, ou plutôt à nos chameaux. Sans les chameaux, nous n'arriverions à rien; sans nous, nos bonnes bêtes mourraient de soif ou de faim.

Nous avons traversé des régions si mornes, si désolées, si arides, qu'il nous avait fallu faire des provisions de fourrage vert pour alimenter nos montures pendant quatre ou cinq journées. Nous nous serions volontiers passés de ce surcroît de besogne, et j'en suis assuré, bien qu'elles ne m'aient point fait de confidences à ce sujet, nos bêtes de somme se seraient encore plus délibérément que nous, si on les eût consultées, soustraites à ce surcroît de charge. Donc nous fourrageons, nous fourrageons et nous entassons le *drinn* dans des paquetages informes que nous arrimons, tant bien que mal, par dessus la charge ordinaire. Tableau! quelle tournure! mon pauvre ami, quelle tournure grotesque ils avaient nos débonnaires chameaux sous cet amoncellement de paquetages, d'un équilibre plus qu'instable d'ailleurs! Et lorsque le soleil, déclinant à l'horizon, allongeait et déformait encore leurs ombres aux formes fantastiques, c'était un spectacle d'un comique achevé... pour nous. Car cette surcharge ne laissa pas que d'être fatale à un certain nombre de nos serviteurs qui n'arrivèrent à l'étape

que sous forme... de morceaux découpés et tout prêts, malgré leur maigreur et leur peu de tendreté, à être jetés dans la marmite du bivouac!

Avant de terminer ma lettre, laisse-moi te conter un trait de galanterie, tout à fait Touareg. C'était, je crois, le 17 janvier; oui, le 17, je m'en souviens maintenant car c'était le lendemain du jour où, dans notre camp établi dans l'oued Amanemghad, nous avons eu l'extrême joie de voir arriver, au galop allongé de leurs méhara, trois chambba porteurs d'un courrier venant de France. Jour heureux que j'aurais pu marquer d'un caillou blanc (il y en avait tant sous nos pieds!) que ce jour où chacun de nous put recevoir quelques lettres (merci du fond du cœur de la tienne si tendrement affectueuse!) de ceux qui ne nous oublient pas plus que nous ne les oublions.

Donc, le 17, nous vîmes de loin une petite caravane, oh! bien petite! trois ânes, deux femmes et un homme, montés sur les ânes bien entendu, et conduisant un troupeau de chèvres. J'étais en tête du convoi; dès que le brave Touareg nous aperçoit, il pousse un cri, d'un bond saute à bas de sa monture et sans doute plus confiant dans la rapidité de sa course que dans la vitesse de son âne, le voilà qui, les jambes à son cou, s'enfuit dans la montagne voisine, laissant là les deux femmes se tirer d'affaire comme elles l'entendraient. C'est une façon d'agir qui est, paraît-il, constante chez les Touareg, où il est de tradition de respecter les femmes et de ne leur faire aucun mal.

Un de nos guides, Sidi, rejoint les pauvrettes, qui m'ont paru fort peu effrayées; la conversation s'est engagée, et quand il fut bien assuré que nous venions en gens paisibles et respectueux du bien d'autrui, notre excellent fuyard revenant de sa montagne et... de sa terreur, rejoignit son troupeau et ses deux femmes. Pas galants, ces messieurs Touareg! Un jour ils abandonnent, comme je crois te l'avoir raconté, leurs enfants et leur batterie de cuisine, le lendemain ils sèment leurs femmes sur la route. On voit bien qu'ils ne se sont pas encore assez frottés à

des gens mettant en pratique les règles élémentaires de la *civilité puérile et honnête!* Sans doute ont-ils peur de recevoir une de ces frottées... qui font époque dans l'histoire d'un peuple. Il nous est revenu en effet que notre promenade militairement pacifique à travers leur empire, ainsi que notre *tour de force* du passage du Tindesset leur en ont imposé et leur inspirent une crainte salutaire, qui est le commencement de la sagesse.

Pour le moment (pourvu que cela dure!) ils se contentent de prendre le contact, et viennent au camp individuellement ou par tout petits groupes. Est-ce curiosité pure? J'en doute. Leurs yeux, que ne cache point le litham, me font l'effet d'être diablement fureteurs! Ils nous surveillent, se rendent compte de notre force, de nos allures, de nos façons d'être et de procéder, avec la ferme intention de profiter dans l'avenir de ces renseignements. Sentinelles, veillez!

Pour le moment, ils se contentent de nous voler ou plutôt de nous faire voler par leurs complices : tous les jours nous constatons que plusieurs chameaux ont disparu. Passés à l'ennemi, je veux dire aux Touareg!

On leur fait la chasse, j'entends aux volés et aux voleurs : on retrouve parfois les premiers, jamais les seconds; les premiers, parce qu'ils ont les *ogal* aux pieds, les autres parce que n'ayant point d'entraves, dès qu'ils aperçoivent nos silhouettes de gendarmes, les voilà qui détalent à toutes jambes sans attendre que nous leur serrions la main... trop solidement, quoique sans menottes.

Le commandant Lamy s'est vu contraint d'avertir les Touareg de la *Nezla*, réunion de tentes ou de gourbis voisine de notre cantonnement, qu'ils aient à se méfier si ces vols continuaient à se produire : le goum du capitaine Pein qui nous suit se chargerait d'infliger aux maraudeurs de chameaux une punition exemplaire. A bon entendeur salut! Je crois que la menace aura un effet salutaire, appuyée qu'elle est par l'appa-

reil très martial de notre campement fortifié, sur des gens à qui la force seule en impose.

Admire la rouerie... civilisée de ces soi-disant sauvages : ils s'entendent à nous exploiter, mieux que le plus roublard des Européens. Un paquet de ficelle : 2 francs ! Quelques cigarettes de mauvais tabac : 2 francs! Quelques *quémarïa* ou fromages secs, valant bien 7 à 8 francs nous ont été soldés, en détail, pour une quarantaine de francs! On gagnerait de l'argent si l'on établissait un comptoir dans ces régions de misère.

Malgré cette perspective alléchante, je ne me vois pas transformé en notable commerçant Touareg! Certes, ce terrible pays où règnent la faim et la soif a des charmes qui m'attirent, mais ne me retiendraient pas. C'est quand même un peu loin de la France... et de mes amis. Toutefois, si tu voulais t'associer avec moi?... Réfléchis à la question. Pour moi, je vais la méditer profondément... en dormant. Le bon Homère l'a dit : « La nuit porte conseil. » Adieu, mon cher ami. Ne m'oublie pas.

Toujours à toi, du fond du cœur.

X***



Il tombait, traîtreusement frappé... (page 75)

VI. — Camp et zériba. — La faim et la soif. — Le colonel Flatters et le Transsaharien. — Le massacre de la mission Flatters : reconstitution du crime. — Des reliques !

Du camp de Tadent, 25 janvier 1899.

Mon cher ami,

Je pense que tu ne m'accuseras ni d'indifférence ni de paresse : deux lettres et quelles lettres ! en moins de cinq jours, tu serais mal venu à te plaindre... à moins cependant que mes bavardages ne t'ennuient? Mais il n'en est pas ainsi, si j'en juge par les éloges vraiment hyperboliques dont tu m'accables dans ta dernière et si bonne lettre... Je ne me pique point de littérature ni d'érudition et n'ai pas la prétention de me poser jamais, pour mille bonnes raisons, en homme de lettres habile à manier la plume. Je t'écris tout bêtement, tout naïvement ce que je vois, ce que j'éprouve, en laissant courir sur le papier (bien m'en prend d'en avoir fait une ample provision !) ma plume ou

mon crayon « la bride sur le cou». D'ailleurs je ne me relis jamais : tant pis pour toi, puriste, si tu relèves en mes narrations des répétitions, des impropriétés de termes, des fautes de style et qui sait? quoique bachelier, peut-être des fautes d'orthographe!

Je voudrais te faire des lettres plus courtes, mais je n'en ai pas le temps... Je bavarde, je bavarde, les feuillets se noircissent et s'empilent les uns sur les autres; quand le sommeil me gagne, je m'arrête... C'est la seule règle de composition que j'observe. D'où je conclus que j'ai perdu mon temps à étudier, en rhétorique, avec toi (ô prix d'honneur du concours général!) de volumineux et doctes traités sur l'*Art d'Ecrire*... Tu « dévores », je reprends ton mot, tu dévores mes lettres : prends garde aux indigestions, mon ami!... Encore n'as-tu reçu qu'une ou deux de mes premières élucubrations. Songe à ce que te réservent celles que je t'écris, barbare en pays barbare à 1,556 kilomètres de Biskra, qui est, ainsi que chacun sait, sur la limite de la civilisation et de la barbarie! Je compte sur les imperfections du service des postes au *Pays de la Soif* pour t'épargner quelques-unes de mes descriptions vraiment trop bâclées... En tous cas, je t'en prie, je t'en supplie, mon cher ami, que mes lettres ne circulent pas... trop! C'est un ami qui écrit à un ami : mets le moins possible d'indifférents en tiers dans nos causeries.

Notre séjour à Tadent s'est prolongé beaucoup plus que je ne l'espérais : je crois que nous ne partirons que le 27 courant, et voici déjà sept jours que nous nous reposons à l'abri d'une *zériba*, dont le commandant Lamy nous a fait entourer notre camp perché sur un petit monticule : un vrai camp fortifié par la nature et par la main des hommes... c'est-à-dire la nôtre. La *zériba* est un mur appartenant non au règne minéral comme tout mur qui se respecte, mais au règne végétal, comme un mur qui tient à être respecté. C'est une haie artificielle, large, épaisse, infranchissable pour les bipèdes et les quadrupèdes, composée de branches d'arbres épineux plantées en terre. Ne

te souvient-il pas d'avoir vu ce genre de défense employé par les légionnaires de Jules César dans les travaux de circumvallation qui enserraient l'armée de Vercingétorix enfermé dans Alésia ?

Nous attendons là les convois de ravitaillement de l'arrière, ce qu'on appelle les *convois libres,* que des fournisseurs volontaires se chargent de nous amener à leurs risques et périls. Notre halte prolongée permet aussi à nos pauvres chameaux de se refaire, de se remplumer, un peu, dirais-je, en te priant d'excuser la hardiesse de la métaphore. Le fait est que leur bosse, leur fameuse bosse garde-manger, se remplit à vue d'œil: de longtemps ils n'avaient été à pareille fête. Ils boivent à discrétion au puits de Tadent, à quelque huit ou neuf kilomètres de notre campement; et, à ce propos, pour te faire toucher du doigt les difficultés que présente l'abreuvage d'un troupeau tel que le nôtre, (je parle bien entendu des bêtes à quatre pattes et non des bipèdes,) il a fallu trois jours entiers pour permettre à tous nos bons serviteurs de remplir copieusement chacun son large estomac. Et ils mangent à leur faim tondant de la largeur de plusieurs centaines de langues des pâturages assez fournis, sinon d'herbe tendre, du moins de drinn, de mrokba et d'ana, toutes plantes dont ils se délectent encore presque vertes.

Nous aussi, nous buvons l'eau délicieusement fraîche et pure de la source de Tahabert, qui sort lentement et comme à regret à un kilomètre à peine de notre camp. Malgré son faible débit, cette source nous fournit assez d'eau pour que nous puissions boire à notre soif. Ah! si l'on envoyait au désert tous ceux de nos camarades qui dans les casernes se moquent du fameux *Château-la-Pompe* ou du *Champagne de grenouilles* qu'on leur sert à discrétion et dont ils font fi, préférant boire sans soif et jusqu'à plus soif d'innommables breuvages, ils ne se montreraient plus si difficiles. Boire à sa soif! Mais il nous est arrivé de souffrir de la soif même au bord d'un puits : le puits est comblé, le puits est infecté, le puits est inaccessible. On fait l'impossible, on déblaie, on cure, on se donne plus soif encore :

quelques minutes seulement et nous atteindrons l'eau si ardemment espérée. Ah bien oui! le puits est mort ou son débit est si insignifiant qu'il eût mieux valu ne pas le rencontrer sur sa route que de se trouver le bec... j'allais écrire le bec dans l'eau, mais c'est tout le contraire.

Nous mangeons à notre faim... Ah ça, me diras-tu, ces braves soldats ne songent qu'à manger et à boire? J'aurais voulu t'y voir, mon bel ami, tu eusses fait comme les autres et après de longs jours de jeûne et d'abstinence tu te fusses, bel et bien, comme moi (mais j'en rougis) donné une indigestion. Une trentaine de chambba, venus d'Ouargla, montés à méhara, nous ont amené ces jours-ci quelques chameaux, qui combleront les vides faits dans notre... comment dire? chamellerie, et apporté des dattes et du beurre. Le capitaine Reibell a tout acheté en bloc.

Enfin! nous allions contenter notre pauvre estomac et desserrer de plusieurs crans nos ceinturons. Il fallait nous voir en cercle, autour des grands feux allumés, regarder cuire dans la marmite, une excellente pâtée aux dattes déjà dévorées des yeux avant de l'être... par des ventres affamés. Pendant deux jours et deux nuits nos tirailleurs ont fait bombance : ils en ont été quittes, comme moi, pour quelques tiraillements... d'estomac. Une fois n'est pas coutume, que diable!

Pendant que nous ne songions qu'à satisfaire nos appétits gloutons, comme le lion de la fable, nos chefs infatigables s'en sont allés faire un pieux pélerinage au puits de Tadjenont où fut, en 1881, massacré le colonel Flatters.

Dès que je connus leurs projets, je m'empressai de prier mon lieutenant de me faire accepter comme membre de l'escorte, mais il fut impossible d'accéder à mon désir. MM. Foureau, Dorian, Leroy et le commandant Lamy, sous la simple escorte de trente chambba, parmi lesquels le fameux El-Hadj-Abdul-Hâkem-Ben-Cheikh, dont je crois t'avoir entretenu dans ma première lettre de Sedrata, devaient se rendre au puits fatal. La route mal connue même des guides peu sûrs qui diri-

geaient ces messieurs, s'offrait si difficile, si dépourvue d'eau et de végétation, que c'eût été une imprudence que d'y emmener toute la mission. J'ai dit tout à l'heure *pèlerinage*, il eût mieux valu dire *raid*, car c'est un véritable raid que la vaillante petite troupe vient d'accomplir avec succès et dont je me suis empressé de me faire narrer les péripéties par un des membres de l'escorte.

Tu sais aussi bien que moi, sans avoir mis le pied sur le sol africain, que l'avenir de la colonisation au point de vue politique, matériel, économique et même moral, dépend directement de la question des voies de communication. L'Afrique notamment ne se peut transformer que si des chemins de fer nombreux véhiculant les produits et les idées, rapprochent les distances et facilitent les échanges.

C'est de ces considérations (que je n'ai garde de vouloir t'exposer doctoralement en reprenant ma robe de professeur, comme je le fis, en te faisant « ex cathedra » un cours de géologie géographique sur le Sahara) qu'est née l'idée du chemin de fer transsaharien, qui à travers le désert permettrait à nos possessions algériennes de tendre la main aux opulentes et populeuses contrées du Soudan, si l'on peut ainsi dire.

Cette idée, préconisée par l'ingénieur français M. A. Duponchel, vers 1875, fut présentée, développée et discutée au Congrès international de géographie qui se réunit aux Tuileries. Le projet Duponchel eut d'ardents partisans et de chauds détracteurs : on objectait les difficultés climatériques, l'hostilité des populations désertiques, le manque d'eau, la mobilité du sol, que sais-je encore?

Bref, en 1879, le lieutenant-colonel Flatters fut chargé par M. de Freycinet, alors ministre des travaux publics, de faire sous la protection d'une escorte indigène une expédition d'un caractère essentiellement pacifique en vue de rechercher les conditions les plus avantageuses de l'établissement d'un Transsaharien devant aboutir entre le lac Tchad et le Niger. Mais pour qu'une mission scientifique puisse faire œuvre utile et

sérieuse, il faut qu'elle se sente et soit, de fait, en sécurité; or, je te l'ai dit, on n'inspire aux Touareg... de l'un ou l'autre monde, le respect que par la force. « N'est pas pacifique qui veut : à quoi bon se faire assassiner pacifiquement? » prophétisait dans un de ses rapports le général Arnaudeau, qui insistait vivement sur la nécessité d'une escorte régulière et solide. Prophète de malheur! babillard! dit-on.

Le lieutenant-colonel Flatters, ne voulant rien entendre, partit avec une trentaine de cavaliers et une cinquantaine de chameliers pris parmi les chambba d'Ouargla. Escorte trop faible, peu docile, qui abandonna son chef à 120 kilomètres de Ghât devant la première manifestation hostile des Touareg. Flatters dut battre en retraite précipitamment et à la faveur de la nuit.

Une seconde mission fut organisée, aussi mal que la première. Flatters était brave, très brave, trop brave, et surtout trop confiant et trop imprudent. Malgré les avis répétés, malgré l'insuccès de sa première mission, il ne croyait ni à l'hostilité ni à la déloyauté des Touareg. Il modifia, il est vrai, la composition de son escorte et aux chambba adjoignit environ quarante volontaires, tirés des régiments indigènes. C'était mieux mais ce n'était pas assez encore : cette poignée d'hommes alla se faire massacrer au *Bir El-Gharama,* avec son chef victime d'un guet-apens, où moins confiant, il ne serait pas tombé. A ce Roland, il eût fallu un Olivier...

Tu vois par ces détails, mon cher ami, que MM. Foureau et Lamy ont sagement profité de la tragique expérience du colonel Flatters. Notre mission est essentiellement pacifique, mais s'il le faut, elle deviendra une véritable expédition militaire capable d'inspirer aux Touareg le respect du nom français. M. Foureau se sert, afin d'affirmer aux indigènes du Sahara l'authenticité de ses lettres, d'un cachet sur lequel est gravée, en arabe, cette devise au style imagé :

« Quiconque sème le bien récolte la sécurité; quiconque sème le mal récolte le remords. »

Ce qui veut dire en français... de caserne : « Tu sais, mon vieux, ne m'embête pas, sinon... tu n'as plus qu'à numéroter tes abatis! » Point bêtes, les Touareg! Ils ont compris et, jusqu'à présent du moins, ils se le tiennent pour dit.

Donc la petite troupe, armée bien entendu (les chambba avaient reçu des carabines Gras) s'est engagée dans un vrai désert de pierres, infertile, désolé, laissant, paraît-il, dans l'âme une impression d'infinie tristesse. C'est par des couloirs sombres et tortueux, entre de hautes murailles resserrées au point que deux hommes n'y pourraient passer de front, qu'on débouche auprès du puits du massacre, point admirablement choisi, pour l'organisation d'un guet-apens, car il est impossible d'y arriver en groupe important et par conséquent en force.

Voici donc comment les choses ont dû se passer : les Touareg ont conduit le malheureux Flatters à travers ces dédales de couloirs, mettant les hommes de son escorte dans l'obligation absolue de marcher à la file indienne. Dans un ravin, à cent mètres à peine du puits, étaient massées et masquées des bandes de Touareg attendant leurs trop confiantes victimes. La tête de la colonne s'approche du puits : le colonel avait donné sa jument à tenir à l'un de ses guides; le capitaine Masson qui accompagnait Flatters était lui aussi descendu de cheval. Brusquement les bandits sortent de leur embuscade et chassent en masses serrées nos pauvres compatriotes, qui surpris ne purent sans doute pas se défendre. Le guide avait enfourché la jument du colonel en lui disant, ironie sanglante! qu'il allait voir si les arrivants étaient des amis ou des ennemis! Blessé, le capitaine Masson avait cependant pu sauter sur son cheval, mais il avait fait à peine à 800 ou 1,000 mètres qu'il tombait traîtreusement frappé par un assassin bondissant de derrière le rocher où il guettait le passage d'une victime.

Le puits fatal était à sec quand M. Foureau et ses compagnons y sont arrivés. Une légère couche de cendres sur lesquelles se dressent encore les troncs calcinés de quelques

éthels, arbres de la famille des tamaris, s'étend comme un linceul gris autour du puits. Ces cendres marquent l'endroit où les Touareg, persuadés que les Français viendraient un jour recueillir pieusement les ossements de leurs compatriotes, brûlèrent en un immense bûcher les corps de ces braves traîtreusement assassinés, de manière à ne laisser en ce lieu fatal aucun souvenir visible de leur crime : tels des bandits incendiant la maison dont les ruines calcinées recouvriront les cadavres méconnaissables de leurs victimes. Et il me semble voir, autour des flammes qui les éclairent de leur sinistre rougeoiment, les Touareg danser leurs danses guerrières en poussant des hurlements de triomphe!

Les seules reliques qu'a rapportées M. Foureau sont quelques débris d'os calcinés, et un humérus gauche trouvé à l'endroit où succomba le capitaine Masson. Des vêtements des victimes de cette effroyable tuerie, aucune trace, sinon un fragment de talon de soulier d'origine européenne. Ces souvenirs matériels du plus lâche des guet-apens vont être, ces jours-ci, remis à un convoi de retour des chambba, qui les feront parvenir au général commandant du XIXe corps à Alger.

Le Transsaharien a subi les conséquences de ce désastre. Je suppose que la traversée que nous faisons du Sahara remettra la question sur le tapis et que l'on se décidera enfin, si toutefois il est démontré que le trafic en serait suffisamment rémunérateur, à opter entre les multiples projets de pénétration par voie ferrée au cœur du Grand Désert. Sera-ce le tracé occidental? le tracé central? le tracé oriental? L'avenir nous le dira.

Pour moi, autant que mon extrême incompétence me permet de porter un jugement sur des questions aussi importantes, je suis d'avis que la valeur économique du Sahara occidental qui se trouve dans la zône d'influence française est des plus médiocres, et, par suite, je ne crois pas que le Transsaharien donne un rendement fructueux, ni même puisse équilibrer ses dépenses et ses recettes. Je sais bien qu'aucune difficulté matérielle n'est plus capable d'effrayer ni d'arrêter la stupéfiante

nardiesse de nos ingénieurs français; mais nous avons déjà rencontré sur notre route des obstacles que je qualifierais d'insurmontables, si ce mot, comme impossible, était français, et contre lesquels viendrait se heurter et échouer cette prodigieuse conception du Transsaharien.

Je m'aperçois, peut-être trop tard, que je me suis lancé dans des discussions qui n'ont rien de particulièrement folâtre, et que je mériterai, si tu as le bonheur ou le malheur plutôt, de lire ces ennuyeuses élucubrations d'être sans pitié traité par toi de *sinistre raseur*. C'est bien prétentieux à moi de discuter gravement d'aussi graves projets. Mais que veux-tu y faire, mon pauvre ami? dès que je prends la plume je ne sais plus m'arrêter, ni me borner. Je te l'écrivais au début de cette lettre : j'ai fort peu profité des veilles que j'ai passées à pâlir sur les Traités de composition, (quand je parle de veilles, j'exagère un peu; tu m'excuseras : je suis si loin de la Gascogne! J'oublie que j'en suis originaire!) et je perds trop de vue ce précepte de Boileau, ma bête noire, au lycée et qui prouve que ton correspondant est un fort piètre écrivassier : je ne sais pas me borner! Or « qui ne sait se borner ne sut jamais écrire ».

Vlan! c'est ma condamnation. Il est vrai que c'est si loin de moi, tous ces souvenirs classiques. Mais il est un souvenir que la distance rend plus tendre encore, c'est celui de l'ami que j'ai laissé là-bas et que j'embrasse avec effusion.

X***



Il est là, arc-bouté sur ses jambes grêles. (page 83)

VII. — Le chemin de la mort. — Fatigues inouïes. — La mort sous toutes ses formes. — Suicide d'un tirailleur démoralisé. — Agonie de bons serviteurs. — A la diète ! — De bons français... noirs !

Au puits de In-Azaoua, sous les murs du *Fort-Flatters*, 6 février 1899.

Mon cher ami,

En quittant à regret notre camp voisin du puits de Tadent où il nous fut possible de jouir d'un far-niente... relatif et où nous pûmes faire provision de forces pour l'avenir grâce à une nourriture copieuse (te souviens-tu de mon indigestion?) nous pénétrâmes dans une région encore plus déserte... que le désert lui-même. L'Arabie, si mes connaissances géographiques ne me trompent, est divisée en *Arabie heureuse* et en *Arabie Pétrée :* je ne sais, ne l'ayant pas encore vérifié par l'expérience personnelle, s'il y a un Sahara *heureux* mais je t'affirme, sur l'honneur, sur mes souliers déchiquetés, sur mes pieds meurtris et mes jambes cassées qu'il y a bien un Sahara *Pétré*... tout

ce qu'il y a de plus pétré, et qui nous a fort empétrés. Que de pierres! mon ami, que de pierres! et que « pas d'eau! »

Tu ne peux te faire une idée de la désolation de cette contrée improprement appelée par quelques-uns *Tanezrouft* et plus proprement *Tiniri*. On m'a dit qu'en langue touareg *Tanezrouft* signifiait *Chemin de la mort;* Tiniri ou Tanezrouft sont en tous cas synonymes.

Représente-toi une mer de rochers : partout des pierres, à droite, à gauche, devant toi, derrière toi, aux quatre points cardinaux et à tous les points collatéraux, des blocs énormes, farouches, redoutables, rébarbatifs, étranges de formes, d'attitudes, de hérissements rugueux. Là ne règne... que le règne minéral. Pas le moindre brin d'herbe,

Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau !...

rien que la pierre, l'implacable granit, ou le sohiste funèbre égayé rarement par quelques veines de quartz rose et transparent... Çà et là, de vastes espaces où de grandes dalles de granit s'étalent, (qu'elles s'étalent ça c'est leur affaire; mais qu'elles nous fassent *étaler* c'est tout diflérent... n'empêche que plus d'une fois elles se payèrent ce plaisir de nous faire faire des glissades plutôt désastreuses) polies, luisantes comme le parquet d'un salon ou la glace d'un *skating palace!*

Or sais-tu qui les a polies, ces roches barbares? C'est le vent! Parfaitement... En ce pays d'enfer, (l'expression est plus juste que tu ne le crois : on dit que l'enfer est pavé de bonnes intentions, ce satané Tiniri, presque le Ténare, est pavé de pierres diablement âpres et hérissées) en ce pays d'enfer, donc, il souffle naturellement un vent... du diable. Ce vent, soufflant en tempête, entraîne, dans ses valses enivrantes, de petites particules de quartz qui balayent et usent les roches les plus dures, les roches homogènes; et, tout comme le polisseur se sert de poudres dures, d'égrisée pour la taille du diamant, il ne tarde pas,

sous cette énergique friction, à donner le poli du plus beau des marbres, aux pierres les plus rugueuses.

C'est sur ce dallage naturel, dont nous nous serions fort bien passés, ou sur un sol pareil à une route récemment et âprement empierrée qu'il nous fallut marcher... le plus vite possible, au prix de mille difficultés et fatigues. Et ce qu'il y avait de plus désolant, c'est que, plus on avançait et moins on semblait avancer, tant le paysage, constant avec lui-même, se ressemblait, comme une vague à une vague. C'est démoralisant : on eût dit que nous piétinions sur place, que nous marchions sans marcher en répétant les fastidieux mouvements du : *Marquez le pas !*

Et je me suis fait alors une idée de ce supplice qui consiste à mettre le condamné sur une roue dont les paliers se dérobent constamment sous les pieds et que les Anglais, si je ne m'abuse, appellent le *hard-labour*. C'était à vous donner le mal de mer... ou de pierre!

Ah c'est bien, moralement et matériellement, le chemin de la mort!

Sur quarante-huit heures de marche, je n'ai pas compté moins de cent carcasses de chameaux ayant appartenu à des caravanes qui ont suivi cette infernale route maladroitement chargée par ce cantonnier qui s'appelle *Nature*. Et les squelettes gardent encore l'attitude d'agonie de ces pauvres bêtes victimes de la faim, de la soif et de fatigues... j'allais dire surhumaines et n'ose écrire surbestiales! Et l'on se prend à frissonner involontairement en songeant à l'avenir.

Le chemin de la mort! Tout, dans ce pays d'infinie tristesse, tout évoque l'idée de la mort. Nulle vie ! nul bruit! nul mouvement! Un silence de mort qui vous pèse sur les épaules comme une chape de plomb. Toujours des pierres et toujours des squelettes et voici maintenant des tombes. L'image de la mort sous toutes ses formes !

Voici les tombes grossières auprès desquelles tous les caravaniers passant déposent, suivant la coutume des Arabes du

Nord, de petits tas de pierres amoncelées auxquels certains d'entre nous ajoutent de nouveaux cailloux. Tombes anciennes!

Voici maintenant une tombe récente, la tombe d'un des nôtres... Nous marchons à pied, depuis longtemps déjà, car nous avons semé sur notre route tant et tant de nos chères montures, que les survivantes sont à peine assez nombreuses pour porter les charges de la mission et nos pauvres tirailleurs en ont aussi plus que leur charge. Malheur à celui qui n'a pas l'âme bien trempée et que guette la démoralisation!

Une nuit donc, que nous dormions d'un sommeil... de pierre comme notre couche, un coup de fusil mit en alerte le camp tout entier. Aux armes! Nous voilà tous debout, le mousqueton en main, attendant des ordres... Une surprise? Une alerte? Il nous tarde de savoir... et nous apprenons bientôt que la détonation qui nous avait tirés de notre sommeil de bêtes harassées n'était autre que le coup de fusil qu'un de nos tirailleurs indigènes, à bout de forces, venait de se tirer en plein cœur, cherchant dans la mort la fin de ses souffrances.

Le chemin de la mort! Pas une heure ne se passe sans qu'un de nos chameaux ne succombe à la peine. Un squelette de plus qui jalonnera cette route funeste et dévorante! Un autre! un autre! un autre encore! En ces huit jours, nous avons laissé derrière nous plus de cent cinquante de ces lamentables épaves sur cette mer de rochers! Cent cinquante! vingt par jour! Qu'allons-nous devenir si les uns après les autres nos porteurs nous abandonnent? Si seuls, si loin de tous, quelle mort nous attend?

Oh! les tristes scènes, lamentablement tristes! Ces braves bêtes, dont j'ai pensé et dit tant de mal, comme je les apprécie maintenant, comme je les aime, puisqu'elles meurent pour nous! Toutes les provisions de fourrage étaient épuisées et nous étions dans la plus absolue impossibilité de les renouveler : nous dûmes donc nourrir nos chameaux avec des dattes. Mais il leur eût fallu une nourriture plus substantielle, car la

dysenterie venait augmenter leur faiblesse et leurs souffrances. Oui, elles ont subi un véritable martyre, ces excellentes bêtes, avant de se reposer elles aussi dans la mort : aucune d'elles, pour ainsi dire, n'était exempte de blessures. Leurs charges, leurs colliers, leurs bâts les avaient horriblement écorchées, et ces plaies que nous ne pouvions soigner comme elles eussent dû l'être, s'étaient envenimées et l'on y voyait grouiller des vers!... Beaucoup avaient la gale... Elles marchaient quand même. Mais soudain nous en voyons une, à bout de souffle et de force, littéralement vidée, s'arrêter, se raidir sur ses jambes... c'est la fin!... Une tentative encore, on la pousse, elle résiste avec le peu qui lui reste de forces... sa longue tête et son long cou se tendent vers la file des autres chameaux qui ne peut s'arrêter, car il faut marcher vite, et ses yeux déjà vitreux regardent encore ses compagnons de misère que le même sort attend quelques mètres plus loin.

On décharge le moribond et on le laisse, avec une émotion douloureuse, on l'abandonne... il faut de toute nécessité aller de l'avant et quitter au plus tôt cette contrée maudite, ce chemin de la mort! Il est là, comme pétrifié, en ce désert de pierre, arc-bouté sur ses jambes grêles, inerte, résigné... La caravane s'éloigne et nous nous retournons à plusieurs reprises pour voir encore ces amis que nous abandonnons, impuissants à rien faire pour eux... Nous sommes dejà loin... leurs masses sombres se dessinent de plus en plus petites, sur le bleu profond du ciel, toujours debout dans l'attente de la mort libératrice! Et je n'aurais jamais cru que la mort d'une bête pût être si poignante... Ces agonies silencieuses, ces abandons désespérés, ces attitudes tragiquement résignées, toutes ces scènes se renouvelant à toutes les heures, nous plongeaient tous dans une mélancolie infinie qui nous faisait baisser la tête, pour ne plus voir...

Toujours des pierres! toujours le même vide, le même dénûment, le même silence funèbre! Et cependant des signes matériels non équivoques nous montrent que nous approchons

d'une terre plus heureuse... la terre promise! Ce serait le Paradis pour nous, et nous l'aurons bien mérité, car on peut dire que dans cet implacable Tiniri, nous avons bien fait notre Purgatoire.

Quelle existence fut la nôtre dans cette mémorable traversée d'une région où règne l'abomination de la désolation, et que pourrait décrire seule la plume d'un Dante! C'est l'empire de la faim, de la soif, des terreurs, des cauchemars, des souffrances!

Levés dès deux heures du matin, nous partions à trois heures et, nouveaux Juifs-errants, nous arpentions lentement (oh! combien lentement!) la terre ou plutôt la roche maudite jusqu'au soir, ne nous arrêtant même pas pour croquer les quinze ou vingt dattes qui composaient le menu du déjeuner de chacun... C'était pour nous une question de vie ou de mort : à tout prix il fallait au plus vite, coûte que coûte, découvrir un pays plus fortuné, où nos braves bêtes sans lesquelles le succès de la mission serait irrémédiablement compromis, trouveraient enfin des pâturages et de l'eau.

Bien des outres se sont crevées, bien des tonnelets se sont vidés et dans la région d'Assion que la légende représente comme un lieu de délices avec ses cent puits, nous trouvons à peine dans une cuvette assez de liquide pour remplir six ou sept outres!

Dans cette mer de roches nous sommes comme des naufragés ballottés sur un radeau et qui interrogent, de leurs prunelles agrandies par l'épouvante, les horizons brumeux, espérant y découvrir la silhouette du navire qui leur apportera le salut... Nous sommes sur un chemin fréquenté par les caravanes; si un hasard providentiel voulait que nous puissions en croiser une, peut-être pourrait-elle nous ravitailler... O bonheur! en voici une, là-bas; dans la direction du nord-ouest, nous distinguons assez nettement la file des chameaux qui la composent : c'est le salut! Mais elle aussi nous a aperçus et brusquement méfiante, elle ne tarde pas à disparaître, ligne noire à peine

perceptible, dans les lointains violets, et nous baissons avec découragement la tête que l'espoir nous avait fait un instant relever... Nous ménageons avec parcimonie les quelques guerbas pleines que nous avons pu conserver...

Or voici deux spahis sahariens, au rouge manteau, qui arrivent au camp au trot allongé de leurs méhara : ils sont envoyés par le lieutenant de Thézillat que le commandant Lamy avait chargé d'escorter un convoi. Que viennent-ils demander? Tu l'as deviné : de l'eau! On n'a que ce mot à la bouche — encore redouble-t-il vos souffrances quand vous le prononcez! — dans ce *Pays de la Soif*. De l'eau! de l'eau! Trois chameaux emportant une douzaine de guerbas pleines sont détachés de notre convoi et vont porter cette eau de vie (excuse le mauvais jeu de mot) aux spahis de de Thézillat.

A quelques kilomètres à peine de notre campement cette petite troupe rencontre deux autres spahis que le lieutenant, craignant que les deux premiers ne se fussent trompés de route, envoyait en émissaires pour demander de l'eau... Tu ne devinerais pas ce qu'ont fait ces deux braves qui venaient de parcourir plus de soixante kilomètres en quarante-huit heures sans boire? Eh bien! au lieu de venir se désaltérer jusqu'au camp ils ont fait volte-face sur place, pour escorter les chameaux porteurs des outres précieuses, et les remettre aux mains de leur lieutenant. N'est-ce pas tout simplement admirable? Et ne trouves-tu pas dans ce trait de deux pauvres diables de nomades algériens, quelque chose de la simple et mâle beauté des plus fameux exemples d'héroïsme antique? Ah! les braves gens! les admirables troupes!

On ne se doute pas en France de l'endurance, du dévouement dont sont capables ces indigènes qui s'enrôlent sous les plis de notre drapeau. Notre drapeau, ils l'aiment d'un amour qui pourrait faire rougir l'indifférence de plus d'un Français au patriotisme trop tiède. Tirailleurs sahariens, au teint basané, tirailleurs soudanais à la peau noire sentent dans leurs poitrines de bronze battre un cœur bien français. Un de nos officiers,

qui a vu à l'œuvre ces humbles, mais braves soldats nègres, me disait avoir entendu d'un de ses tirailleurs sénégalais ces mots naïfs mais touchants dans leur simplicité : « Nous Français... comme toi... nous, peau noire, mais avoir, comme blancs, sang rouge!... nous verser sang pour drapeau français!... » Bravo, le noir!

En jetant les yeux sur ma montre, je m'aperçois que je n'ai plus qu'une demi-heure avant de prendre la garde au Fort-Flatters... dont je ne t'ai pas dit encore un seul mot. Ce sera pour demain, ou pour après-demain ; car un courrier, le dernier peut-être, va sous peu de jours partir pour le sud algérien et je voudrais qu'il pût te porter, avec l'assurance de mon inaltérable amitié, une volumineuse correspondance qui n'aura peut-être pas, comme tout roman (il est vrai que le mien n'est pas d'imagination : c'est un roman vécu!) de suite au prochain numéro.

A demain donc, mon cher ami.

X***



J'aperçus un gros nuage que le soleil dorait. (page 88)

VIII. — Une tourmente. — Allah ! Allah ! — Au drapeau ! — Un brave, un stoïcien. — Construction du Fort-Flatters. — Epigraphie ancienne et moderne. — Portrait peu flatté. — La nostalgie de l'esclavage. — A bas la liberté !

Du *Fort-Flatters*, 11 février 1899.

Mon cher ami,

Je me promettais bien, et je te promettais, de compléter, au plus tôt, par d'amples détails ma dernière lettre; mais le tirailleur propose et... les chefs disposent ! Bref, les corvées ont succédé aux corvées, les rondes aux rondes, les gardes aux gardes, les exercices les plus variés aux occupations les plus imprévues : si bien que je n'ai pas eu une minute à moi dans ces dernières journées; pour mettre à jour ma correspondance en t'écrivant, selon ma détestable habitude à la diable, au fil des idées et au galop de la plume...

Enfin ce soir, rien ne me retient et suivant un cliché cher au *troubade* qui écrit à sa payse, je mets la plume à la main, ou

la main à la plume pour te narrer ce qui dans notre vie de nomades *me paraît*, je souligne à dessein le mot *me paraît* devoir t'intéresser un peu.

Donc, ce soir, je suis tout à toi, le calme ayant succédé à l'agitation, au propre et au figuré ! Calme... tout relatif, mais dont j'apprécie fort les bienfaits, car, depuis notre arrivée à In-Azaoua, nous vivons dans des nuages de poussière et de sable que fait tourbillonner un vent capable de décorner... un zébu ! s'il y en avait.

Siroco ? Chihili ? Tornade ? Typhon ? Peu importe le nom. Ses effets ? dans le camp, tout est sens dessus dessous. Les tentes sont terriblement secouées et menacent à tout moment de s'abattre sur leurs locataires ou de les emporter dans les airs faire quelque *raid* aéronautique d'une vingtaine de mille lieues : une suite dramatique au fameux livre « Cinq semaines en ballon » de ce bon Jules Verne, délices de ma jeunesse.

J'étais aux premières loges pour assister à l'arrivée triomphale et inopinée de la bourasque. Je montais la garde, quand j'aperçus, vers le nord-est, un gros nuage que le soleil dorait et empourprait... Je le voyais s'épaissir, s'assombrir et rouler vers notre campement avec une rapidité vertigineuse. Je n'eus pas le temps de m'expliquer la cause de ce phénomène bizarre, que déjà j'en ressentais les effets : des grains de sable, piquants comme de petits plombs, me fouettaient le visage, en même temps que la température devenait celle d'une véritable étuve. Aveuglé, à moitié asphyxié, je baisse la tête et j'entends le roulement effrayant de la trombe qui passe avec des grincements comparables à ceux de poulies mal graissées ; les chameaux gémissent ; une rumeur confuse, et qui me semble lointaine, s'élève, faite des plaintes des bêtes apeurées et des cris des hommes invoquant Allah ! Allah !... La trombe est passée... Bêtes et gens se relèvent et les : Allah ! Allah ! reprennent de plus belle... Plus de danger ! « La ila ella Allah ou Mohammed raçoul Allah ! » Dieu seul est Dieu et Mahomet est son prophète. Il ne reste plus qu'à se secouer, ce dont on avait grand

besoin, je t'assure, et à réparer les dégâts faits par la tourmente, qui, tout en ayant diminué d'intensité, n'en est pas moins, dans la journée surtout, très violente et très gênante. On s'y fait!

Le convoi de dattes, escorté par le peloton de spahis sahariens commandé par le lieutenant de Thézillat, dont je t'ai déjà entretenu, est arrivé le 4 février, dans la matinée. Lorsqu'on eut signalé l'approche de cette petite caravane, ce fut une joie dans le camp. Voir des figures amies pour nous, qui n'apercevions, en fait d'êtres humains, que des fantômes que notre colonne mettait en fuite, quelle fête! Aussi avec quelle allégresse joyeuse les clairons des tirailleurs sonnèrent-ils : *Au Drapeau*, pour souhaiter la bienvenue aux amis qui allaient devenir nos hôtes dans cette solitude accablante!

Les pauvres gens étaient exténués, ayant souffert toutes les souffrances (comme nous d'ailleurs) : la faim, le surmenage, la soif! Nombre de leurs chameaux sont morts en route, et les convoyeurs venant du sud de l'Algérie ont abandonné des charges en divers points de leur parcours, à Timassânine, à Tighammar; qui les utilisera? Les Touareg, peut-être. Quelle aubaine pour ces effrontés pillards!...

Les montures qu'ils ramènent sont si mal en point, si vidées, si fourbues que la marmite les guette. Le commandant Lamy a pris sur lui de garder à la mission les vingt-deux hommes de de Thézillat, jugeant qu'ils ne pouvaient sans danger, remonter vers le nord. Vingt-deux braves de plus à l'escorte! Plus on est de fous, plus on rit...

Je t'ai conté, dans ma dernière lettre, un trait d'endurance peu commune de la part de deux spahis sahariens de cette petite troupe. Ecoute maintenant ce que fit l'un de leurs chefs, le brigadier Ravin, un Français, je m'empresse de le dire. Tels chefs, tels soldats!

Lors d'une inspection d'armes, ce brigadier eut le bras brisé par la balle d'un fusil qu'un soldat imprudent avait laissé chargé : l'os fut broyé. Représente-toi les souffrances de Ravin attendant, son bras mutilé en écharpe, ce qu'on appelle en style

de faits-divers dans les journaux *les premiers soins!* Tu ne penses pas qu'au *Grand désert* les médecins-chirurgiens pullulent comme à Bordeaux, où chaque rue en compte bien une dizaine... Alors que fallait-il faire? Attendre. C'est ce qu'il fit. Le convoi de de Thézillat venait sur nos traces, avec une semaine environ de retard; comme nous il traversa l'enfer de Tiniri; une pareille traversée avec un bras mutilé, mais c'est horrible! Songes-y... Déjà nous avions quitté Tadent, où nous séjournâmes huit jours, s'il t'en souvient, quand de Thézillat lança en avant deux méharistes chargés de ramener en arrière le docteur Fournial qui, avec le dévouement et la science aimable que nous lui connaissons, donna au blessé, c'est maintenant le mot qui convient, *les premiers soins!* Le brigadier Ravin, debout, sans une plainte, supporta stoïquement la douloureuse extraction des esquilles d'os qui labouraient la chair meurtrie de son bras...

Ce courage contre la douleur physique, mère de la lâcheté morale, me paraît d'autant plus admirable qu'il n'a rien de maussade, ni de revêche, comme certaines énergies prétentieuses et hautaines. Au contraire, il est assaisonné de bonne humeur, d'enjouement et de ce je ne sais quoi, si difficile à définir et que rend bien cette expression, malgré sa banalité, ce je ne sais quoi de *bien français!* Figure-toi, mon ami, qu'avant d'arriver à notre camp, ce brave a tenu à faire un brin de toilette pour pouvoir se présenter à ses compatriotes et à ses chefs avec une correction de gentleman-soldat. Le voilà donc qui, à quelques kilomètres d'In-Azaoua, descend de son méhari; et, la blessure de son bras toujours en écharpe ne lui donnant pas encore la liberté de tous ses mouvements, il se fait déshabiller et rhabiller par un de ses camarades avec un costume propre! Que penses-tu de cette coquetterie... au désert? Avec les Français il faut s'attendre à tout. J'aime mieux ce courage viril que la bravoure, lâche si l'on peut dire, du tirailleur démoralisé qui se tire une balle dans le cœur, une nuit, dans le Tiniri!

Démoralisés, nous pourrions l'être aussi, car l'avenir ne se présente pas à nous sous des couleurs bien riantes. La mortalité de nos chameaux devient véritablement effrayante : qu'allons-nous faire si nous ne pouvons plus, faute de bêtes de somme, transporter plus loin nos bagages? Les premiers jours de notre arrivée au puits d'In-Azaoua, notre camp semblait moins un camp qu'un abattoir. Plus de cinquante chameaux gisaient à terre, les narines sanglantes, agonisant, le cou tordu et la tête entre les jambes, dans une attitude grotesque et lamentable à la fois.

Le commandant Lamy, avec une centaine d'hommes, dont je ne fus pas, est parti pour conduire au pâturage les débris de notre troupeau pitoyable. Quand nous arrivâmes ici, nous trouvâmes bien un puits, mais de pâturage, point! Il fallut envoyer nos fidèles chambba battre la plaine pour découvrir, à trente kilomètres d'In-Azaoua, quelques prairies de had et de drinn. A peine abreuvés, les pauvres chameaux durent gagner, non sans encombre, car il en périt encore au moins cinquante dans ce trajet, leurs verts mais lointains pâturages. Pour peu que cela continue, cette effroyable mortalité, les Touareg riront...

Déjà, paraît-il, ils escomptent notre détresse, et, tels des oiseaux rapaces qui guettent la mort d'une proie convoitée, mais dont la robuste agonie les épouvante encore, ils nous surveillent, nous entourent... Eh bien! nous leur montrerons comment les *Koufar* comme ils nous appellent, les mécréants, les infidèles, savent mourir et nous vendrons cher notre vie.

Mais peut-être vas-tu croire, mon cher ami, que moi aussi je me laisse aller à la mélancolie, à la démoralisation parce que ce soir je broie un peu de noix... Rassure-toi, il n'en est rien. La situation où se trouve la mission est certainement grave, pas encore critique et loin d'être désespérée.

Notre commandant, d'accord avec M. Foureau, a décidé que nous laisserions ici, à In-Azaoua, une partie de nos bagages sous la garde d'une section, la 5e section de tirailleurs sahariens

sous le commandement du lieutenant Rondenay. Et voilà pourquoi, le capitaine Reibell nous a donné l'ordre de construire au plus vite une redoute en pierres sèches. Dès le 6, nous nous mettons à l'œuvre. Courage, compagnons! Et tout en chantant, en sifflant, en causant joyeusement, mais bruyamment — il fallait crier à tue-tête car la tempête emportait nos paroles — nous faisons gaiement ce travail si nouveau pour nous. En quatre jours, non sans ampoules, nous avons transporté et mis en place assez de pierres pour faire une redoute d'environ vingt-cinq mètres sur vingt, flanquée de murs larges d'un mètre et hauts de près d'un mètre et demi. Le sable que la tourmente fait tourbillonner se chargeait de boucher tous les interstices de nos assises de pierres... Bravo, les amis! Encore quelques moellons! Bien! l'unique porte de la redoute, la seule entrée, protégée par un tambour, va être terminée. Mais quel nom donner à ce fort? Et comment en perpétuer le souvenir? Pouvait-on trouver appellation meilleure que celle-ci : *Fort Flatters?* Va pour *Fort Flatters,* le nom d'un brave.

Et, immédiatement, un artiste de notre troupe se met à graver, pour la postérité, cette inscription :

FORT FLATTERS

M. S. — F. L.

Février 1899.

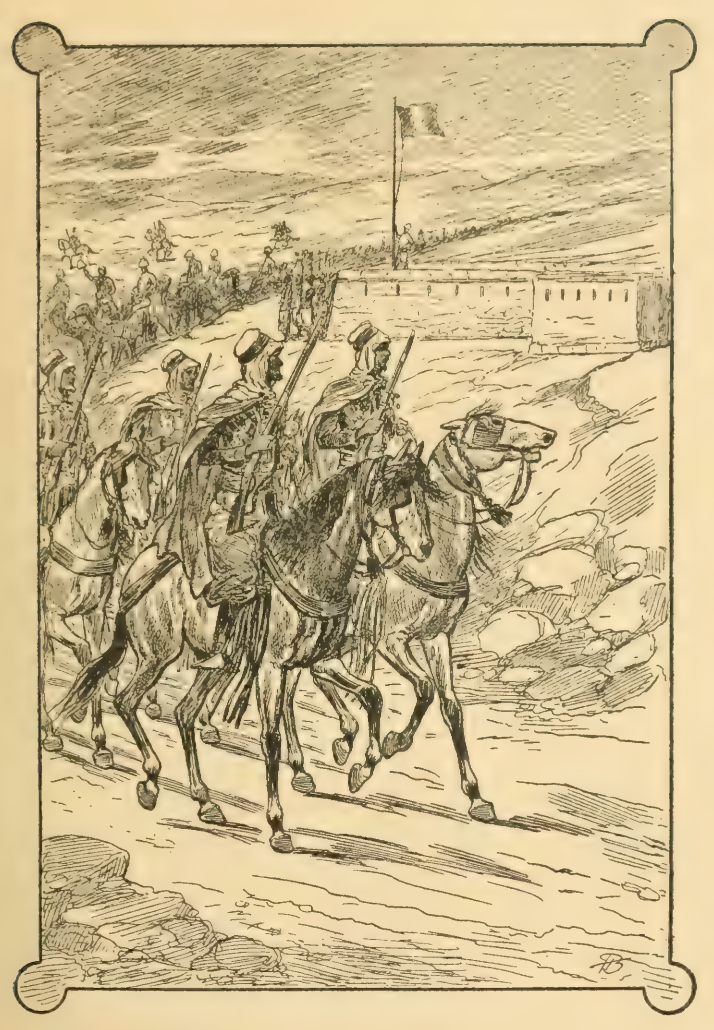
sur laquelle pâliront dans quelques milliers d'années... ou de siècles les archéologues futurs. Pour t'éviter d'attendre... si longtemps l'explication qu'en donneront des Champollions... problématiques, je traduis :

Fort Flatters (le sens est assez clair et je te sais assez de sagacité pour le comprendre, sans contre-sens).

M. S. (signifie Mission saharienne), et enfin :

F. L. (égale : Foureau-Lamy).

Ce n'est pas plus malin que cela! Mais je crois que la *Pierre de Rosette* et la *Pierre de Béhistoun* ont donné plus de mal à



Demain nous dirons adieu aux soixante camarades... (page 95)

leurs déchiffreurs (le mot est-il français?) que ne m'en a donné la plaque de grès noyée dans le reste de la maçonnerie, au-dessus de la porte de notre redoute... redoutable. Il est vrai que le sculpteur improvisé, qui a gravé les lettres de cette inscription, n'a usé ni de caractères hiéroglyphiques ni de caractères cunéiformes... sinon, il eût sans doute mis en défaut ma science épigraphique.

Demain ou après-demain, au son du clairon saluant le drapeau hissé sur le *Fort Flatters*, nous dirons adieu aux soixante camarades qui resteront là, seuls, dans le désert sans bornes, Robinsons du Sahara, avec l'ingrate mission de garder quelque deux cents charges que nous ne pouvons cependant pas abandonner bénévolement à nos excellents ennemis, les Touareg. Qui sait quand nous reviendrons relever ces vigilantes sentinelles, que guettent mille dangers et que notre départ laisse aux prises avec d'incroyables difficultés? Qui sait si nous n'aurons pas un jour à déplorer leur mort et la triste consolation de châtier leurs agresseurs? Quant à eux, ils considèrent comme un grand honneur d'avoir à défendre, en cette terre de désolation, le drapeau français, ce morceau d'étoffe où l'on voit, disent les indigènes, du ciel, du lait, du sang : car la France est grande comme le ciel, elle est douce comme le lait; mais, quand il le faut, elle sait verser le sang pour venger les injures faites à ses enfants!

Involontairement, je me prends à songer à ce qu'il adviendra dans l'avenir de ce fortin qui, merveilleusement situé sur un éperon de grès, surveille et commande le puits d'In-Azaoua, distant d'une centaine de mètres. J'admets que notre mission ait, comme l'espèrent ses chefs, le bonheur de se procurer dans l'Aïr où nous nous rendons, assez de bêtes de somme pour que nous puissions continuer notre route vers le sud, le lac Tchad où tendent nos efforts.

La vaillante 5e section de tirailleurs sahariens abandonnera le Fort Flatters... A peine aura-t-elle disparu à l'horizon que de derrière tous les rochers, des sables, des ravins, sortiront les

Touareg que notre présence et nos trois cents fusils tiennent en respect et font rentrer dans leurs repaires... Ils accourent, ils montent à l'assaut de la redoute : victoire! victoire! le Fort Flatters est tombé en leur pouvoir... sans autre effusion de sang que deux ou trois gouttelettes qui couleront des égratignures aux mains des plus intrépides escaladant les murs que nous arrosâmes... de la sueur de nos fronts... Victoire! victoire!

Ils dansent, se démènent comme des démoniaques, dans l'enceinte du fortin dont les murs répercutent les bruits de leur assourdissant tam-tam. Ces murailles, il faut les raser et qu'il n'en reste plus pierre sur pierre! voilà leur intention première. Mais ils se ravisent et réfléchissent qu'ils seraient bien naïfs de détruire l'œuvre des « Koufar »... Ne seront-ils pas là derrière cette enceinte, admirablement postés pour surveiller les caravanes qui viendront se désaltérer au puits d'In-Azaoua... et surtout pour les piller à l'aise? Ainsi nous aurons travaillé pour assurer à de hardis pillards un moyen plus efficace et plus sûr de détrousser les imprudents caravaniers... *Sic vos non vobis!*... Et nous aurons été les complices de ces détrousseurs sans scrupules, qui jouissent d'une détestable réputation... la seule chose peut-être qu'ils n'aient pas volée...

Sous les tentes des douars on parle des Touareg comme autrefois, en France, on parlait des Vandales, des Ogres ou Hongrois, ou des Normands. « Seigneur! délivrez-nous des Normands! » — « Allah! délivrez-nous des Touareg!.. *Labbeika! Allahoum labbeika!* Nous sommes à toi, Seigneur, nous sommes à toi ! »

Il n'y a qu'une voix sur leur compte. « Quels sont vos ennemis? » demandait-on à un de ces gens du voile. — « Nous n'avons pas d'amis ! » répondit-il fièrement. Ce n'est pas qu'on ne leur reconnaisse quelques qualités : ils ont, paraît-il, de rares vertus de famille, ne sont point polygames comme les Arabes et méprisent toute alliance étrangère, même avec ces derniers, dont ils se prétendent les seigneurs. Ils portent longtemps et

religieusement le deuil de leurs morts aimés ou vénérés. Mais toute médaille a son revers...

Un Tellien me disait un jour : « Je n'ai rien vu de bon chez eux, que leur beauté et leurs méhara. Leurs femmes sont très belles et très blanches : « blanches comme une chrétienne... » Personne ne met en doute leur bravoure, leur sobriété, leur endurance; ils ont, comme tous les animaux de proie, la ruse et la patience, mais ils sont de mauvaise parole. Ne vous fiez jamais à eux. Si vous recevez l'hospitalité chez l'un d'eux, vous n'avez rien à craindre de lui, dans sa *chambre de poil* (sous sa tente) ni quand vous serez parti; mais... il préviendra ses amis qui vous tueront et ils partageront vos dépouilles ! »

Et voilà les hommes avec lesquels nos chefs vont avoir à négocier l'achat de nouvelles montures, la livraison de vivres, la neutralité peut-être! Je les sais heureusement très diplomates sinon... mais pourquoi prévoir les malheurs de si loin? Qui vivra verra.

J'espère bien vivre jusque-là, car je n'ai nulle raison ni physique ni morale de déserter mon poste. Jamais je ne me suis senti si solidement trempé, si triplement cuirassé (l'æs triplex du bon Horace) contre la démoralisation ou la fatigue. Mon estomac est admirablement fait au régime que je lui impose : la chair fade, insipide, spongieuse et peu nutritive du chameau, je la mange, je ne dirai pas avec plaisir, mais du moins sans dégoût, sans nausée, plus heureux en cela que certains de nos camarades qui font bien laide grimace quand on leur passe leur part de pot-au-feu chamélique !

Si je pouvais t'envoyer ma photographie, mon cher ami, tu ne reconnaîtrais guère celui dont tu admirais, avec une pointe d'envie, les joues roses et replètes, les cheveux correctement partagés par une raie impeccable, et la moustache à la russe un peu provocante. Je suis barbu, velu, sale, maigre, hâve, dépeigné, dégoûtant en un mot, au demeurant gai, robuste et passionné de vie.

Pas l'ombre de nostalgie... ne suis-je pas en France, sous les plis du drapeau dont nous avons la garde?

Et puisque je viens d'écrire le mot *nostalgie,* laisse-moi, avant de terminer ma trop longue lettre, te conter ce que dans un esprit faible, cette maladie (c'en est une), cette maladie du retour, peut causer de ravages. Il y a moins d'un mois, en faisant l'appel des hommes, nous avons constaté l'absence d'un tirailleur noir; toutes les circonstances de cette disparition, l'inanité des recherches entreprises pour le retrouver, nous permettent d'avoir la conviction qu'il a déserté.

Ce tirailleur n'était engagé que depuis dix-huit mois à peine: originaire du Ahaggâr, où il était esclave (n'oublie pas que nous sommes ici en un pays où fleurit l'esclavage et je me propose bien de t'entretenir de cette question dès que j'aurai amassé « de visu » les documents nécessaires), ce malheureux, passant non loin de la contrée où il servait comme esclave, pris de nostalgie, a déserté notre troupe, avec armes et bagages, pour rejoindre ses anciens maîtres et reprendre le joug de servitude. L'habitude est une seconde nature, c'est vrai, mais ma foi, voilà qui révèle un singulier état d'âme! J'aurais compris qu'esclave, il reconquit sa liberté par une désertion, mais que, libre, (car la discipline militaire n'est point une chaîne d'esclave) il ait déserté pour reprendre ses fers, cela me dépasse.

Et je me prends à penser à l'histoire, qui me fut contée dans ma prime jeunesse, de cet âne efflanqué et la peau déchirée par les coups de bâton, que des écoliers joyeux et charitables rencontrèrent sur le bord d'une route. Ses reins ployaient sous le poids de deux lourds paniers et l'un de ses pieds de devant attaché à l'un de ses pieds de derrière l'empêchait de se coucher ou de faire un pas. Les enfants par pitié le déchargèrent, le débarrassèrent de ses entraves et voulurent l'entraîner à la liberté. Mais l'âne, bête comme... un âne, se mit à trembler de tous ses membres : « Je vous en supplie, mes bons messieurs, leur dit-il humblement, ressanglez-moi ma charge sur le dos et bien dur! Mon père et ma mère ont porté le bât, mon grand-père et ma

grand'mère aussi; tous ont été sanglés, éreintés et battus; je ne veux pas faire autrement que toute ma famille. Esclave je suis, esclave je resterai. A bas la liberté et vive la servitude! »

Et c'est tout justement l'histoire de notre serviteur. Après tout, pourquoi le plaindre? Nègre il était, il a voulu continuer... et travailler comme un nègre. Chacun de nous conçoit le bonheur à sa manière; quelle manie avons-nous tous de vouloir que les hommes soient heureux à notre façon et non pas à la leur?

Bon! me voilà maintenant sur le terrain de la philosophie. Comme je risquerais fort d'y barboter péniblement, j'aime mieux m'arrêter d'autant que ma feuille de papier touche à sa fin, la seizième je crois, car tout le cahier y a passé ce soir et j'aurais honte, bien que ma main me démange encore pour t'écrire, d'en entamer un autre.

Accuse-moi donc de bavardage, mon cher ami, je te le permets, mais ce que je ne saurais tolérer, c'est que tu m'accuses d'indifférence.

Je clos donc ma lettre, la dernière, je te l'ai dit, je crois, qui pourra t'arriver par un service de courrier quasi-régulier. Les chambba qui nous ont accompagnés jusqu'à In-Azaoua avec leurs convois libres, vont, dès demain, nous quitter pour ne plus revenir, emportant avec eux nos correspondances plus ou moins volumineuses, la mienne surtout! Ce n'est pas sans une certaine émotion, crois-le bien, que nous les verrons s'éloigner dans la direction du nord, car eux partis, plus rien ne nous rattachera à notre chère patrie. Si durs, si pénibles qu'aient été jusqu'à présent notre solitude et notre éloignement, nous n'étions cependant pas complètement isolés du monde civilisé : mais à partir de demain, la dernière arche du pont qui assurait nos communications avec la France, va s'écrouler et pas un visage ami, pas une nouvelle, pas une lettre ne nous viendra égayer, soutenir et rassurer dans notre marche à l'Inconnu!

Si donc, mon pauvre cher ami, tu as reçu à peu près régulièrement mes lettres, attends-toi maintenant à un long, un très

long silence. Mais ne t'inquiète pas trop tôt : les explorateurs polaires qui s'en vont sur les banquises pour arracher ses secrets à l'inconnu, restent des mois et des années sans donner à l'humanité qui s'inquiète, le moindre signe de vie ; pour nous, qui continuons notre marche, non pas dans les déserts de glace, mais dans les déserts de feu, il en sera de même. Pas de nouvelles, te diras-tu, bonnes nouvelles ! Et puis ce serait bien le diable si je ne trouvais pas sur notre route quelque boîte aux lettres complaisante, je veux dire quelque moyen de te faire parvenir des nouvelles de ton ami. Nous rompons avec le Nord, mais ne nous reste-t-il pas d'autres points cardinaux par où nous pourrons communiquer encore avec le monde civilisé? Quoi qu'il en soit, je continuerai à te narrer les épisodes les plus intéressants — ou que je jugerai tels — de notre chevauchée à travers le *Pays de la Soif :* si mes lettres ne peuvent pas partir, tant pis, je les empilerai dans mon sac, les unes sur les autres, en attendant le jour heureux où je pourrai enfin te les adresser... Les meilleurs adieux sont les plus courts, dit-on, et je l'oublie, car j'ai entamé mon second cahier de papier : il est grand temps que je m'arrête.

Adieu, mon cher ami... La nuit est si tranquille qu'elle m'effraye presque et le calme des alentours, semblable à un sommeil étrange, un sommeil de mort m'impressionne péniblement....

Adieu !

X***



Bien vivants étaient les deux bœufs à bosse. (page 105)

IX. — Enfin, du vert ! — Des nids. — Des squelettes, bornes kilométriques. — Le paradis de Mahomet. — Encore des sculptures pointillistes. — Les chameaux meurent beaucoup. — Dans les chambres de poil.

D'Iférouane, dans l'Aïr, 26 février 1899.

Mon cher ami,

Suivant ma promesse, je continue à t'écrire comme devant, au petit bonheur, en attendant l'heureux hasard qui me permettra de t'adresser ma correspondance... accumulée.

Nous avons mis treize jours pour atteindre Iférouane : je ne te conterai pas par le menu, ce serait trop monotone, les incidents de cette marche à travers une région tout aussi rugueuse, tout aussi désolée, tout aussi inhospitalière que le *Tiniri* de sinistre mémoire : ce ne sont que rocs escarpés, éboulis de blocs, ravins encaissés, sentiers tortueux à vertigineuses dégringolades, tous plus inaccessibles et impraticables les uns que les autres, et tous fort propices aux embuscades ; bref, un

amas chaotique de montagnes aussi rébarbatives que les noms dont on les décore! A-t-on idée qu'un massif montagneux qui se respecte, puisse s'appeler *Igharghatène* (rien qu'à le prononcer, ce mot me donne des borborygmes!) *Agouatène* ou *Kadamellet?*

Heureusement que tout a une fin, même les... plus laides choses. Te dire la joie qu'ont éprouvée nos yeux et nos cœurs le jour où nous pûmes, non loin du puits d'Igharghatène, contempler et toucher et pour un peu... goûter de l'herbe verte! Une touffe d'herbe! Mais, mon pauvre ami, tu ne sais pas ce qu'il y a de poésie dans ces quelques menus brins, fins, déliés, délicats. Tu ne peux te figurer l'intense plaisir qu'un œil, déshabitué de la verdure, peut trouver à la vue d'un brin d'herbe! Et certes, Noé, dans son arche, ne dut pas éprouver jouissance plus vive en voyant revenir la colombe, tenant en son bec un rameau verdoyant, que nous-mêmes en face de la première touffe d'herbe verte. Ce n'était ni du drinn, ni du had, ni de l'alfa, ni du mrokba, ni du djedari, ni du seder, ni du sffar, ni du tazia, ni du diss, ni du falez-lez, (je m'arrête, et pour cause; mes connaissances en botanique ne me permettant pas de pousser plus avant cette énumération des variétés de la flore désertique) mais de l'herbe, tout bêtement, tout poétiquement!

De l'herbe et des arbres... n'exagérons pas (ô Gascogne, ô ma patrie!) ce ne sont pas encore les arbres géants de la zone équatoriale, c'est cependant mieux que le baobab de Tartarin, arbos gigantea, dans son pot à fleurs. Mettons des arbrisseaux, pour respecter la vérité; mais petit arbre deviendra grand si... et nous sommes dans une région de transition. C'est donc une promesse pour l'avenir...

Le Sahara et le Soudan, tu le sais, ne désignent pas des régions politiques, mais des zones de climat et de végétation. Le Sahara est la région chaude et sèche, par suite désertique, de l'Afrique septentrionale; le Soudan en est la région chaude et humide, partant luxuriante. Point de mur de séparation entre ces deux zones, point de poteau indicateur avec ses deux bras

indiquant l'un : Soudan, et l'autre : Sahara. Non, on passe de l'une à l'autre, graduellement, par transitions insensibles. Le Sahara méridional, c'est déjà le Soudan septentrional, comme le Soudan du nord n'est autre que le Sahara du sud avec ses dunes de sable et ses rochers arides. Mais bientôt, dans le ciel et sur le sol, un à un, de petits changements apparaissent.

Le ciel n'est plus le ciel d'indigo du Sahara, mais il se crible d'une infinité de petits cirrus très élevés qui entrecroisent leurs filaments déliés et d'une transparence laineuse sur un bleu atténué; et cependant il nous déverse généreusement, trop généreusement, des torrents de lumière et de chaleur, malgré cet écran fallacieusement protecteur. Ce n'est plus le vent continu du nord-est qui se fait sentir, mais parfois une brise du sud presque tiède et presque humide. Une plante nouvelle, puis une autre se montrent; les arbustes jusque là rampants, rabougris, rares ou... absents, apparaissent, s'élèvent, se multiplient, deviennent arbres, bosquets même, enchantement pour les yeux.

Même métamorphose, lente mais sûre, pour la faune : dans la spacieuse vallée de l'Igharghatène pullulaient déjà les traces de gibier : gazelles, antilopes, hyènes, chacals; des nuées de grands corbeaux noirs tourbillonnaient au-dessus de nos têtes. Un peu plus loin, voltigent autour de nous des bandes de pigeons de petite taille, pendant que là-haut, très haut, planent, les ailes immobiles, les grands vautours chauves.

Voici maintenant des nids, innombrables, se balançant paresseusement à la plus fine extrémité des branches des gommiers. suspendus par des fils d'herbe, tels des hamacs pour une sieste voluptueuse. Et si bizarres ces maisons d'oiseaux! Grosses comme des têtes d'enfants, elles sont construites par d'admirables architectes qui en même temps doivent être d'excellents pères et mères de nombreuses familles. Une seule entrée dans ces nids sphériques, soit sur le côté, soit même tout à fait en dessous, évidemment placée là en vue de parer à un danger; lequel? Ils en savent plus que nous sur ce point.

« Hélas! que savons-nous? qui donc connaît le fond des choses? »

Décidément nous approchons de la terre promise, d'une région plus fortunée que celle où nous nous écorchons les pieds, nous et nos bêtes de somme, depuis des semaines. Le zébu fait son apparition ; le zébu, le fameux bœuf à bosse du Soudan; mais c'est le Soudan lui-même qui vient au-devant de nous!

Vois le progrès de notre marche vers un inconnu... meilleur. Le premier zébu que nous rencontrâmes, c'était dans la traversée du Tiniri Pétré, sur cette route, ou plutôt cette absence de route, que seuls jalonnent des squelettes. Absence de route, ai-je dit. Ah! mon ami, que le service des Ponts et chaussées aurait de beaux ouvrages d'art à construire au grand désert! Mais il n'existe pas, ou du moins il est si rudimentaire que c'est tout comme s'il n'était pas. Je ne me souviens pas de t'avoir noté ce détail, qu'une coutume quasi-immuable et générale dans tout le *Pays de la Soif,* veut que les puits et parfois les routes... à construire soient signalés de loin par des *djedar*, c'est-à-dire de petits cylindres d'environ deux mètres de hauteur composés de pierres plates posées les unes sur les autres avec une certaine régularité.

Sur le chemin de la mort il y avait, hélas! plus de squelettes que de *djedar!* Oh! les bornes kilométriques de nos belles routes de France! Bref, c'est en cette infernale contrée que nous nous heurtâmes au premier zébu que j'aie vu de ma vie : il était mort, mort lui aussi à la peine, comme les chameaux aux squelettes blanchis. Il allait, comme eux, sur cette route longue, longue et dure, les reins cuits par le soleil, le ventre battant et fumant, la bouche baveuse, en rêvant, dans sa marche silencieuse et lente à travers ces solitudes illimitées, à l'eau limpide et fraîche des fleuves du pays natal aux rives ombragées par les grands arbres feuillus. Et maintenant, triste épave, il gît sur le sol rocailleux de ce pays de misère, intact, desséché, momifié avec sa peau ridée et parcheminée, victime de la soif!

Par contre, bien vivants étaient les deux bœufs à bosse que conduisaient deux indigènes nomades de la tribu des *In-Fadé*. C'est un progrès; mais il y a mieux à espérer. . espérons-le : ce qu'ils étaient maigres, ces zébus étiques! Mais je n'oublie pas qu'après les vaches maigres viennent les vaches grasses... au Sahara, aussi bien qu'en Egypte. Si décharnés qu'ils fussent, je t'assure que nous les aurions quand même fort appréciés... sous forme de bifteck ou de roast-zébu! Je me rappelle qu'un jour un végétarien, des plus convaincus, me disait en préconisant son maigre régime : « C'est la nature elle-même qui veut que les hommes se nourrissent uniquement de végétaux ou de fruits. Vous voyez une pomme, une poire, l'eau vous vient à la bouche et vous êtes tenté d'y mordre à belles dents. Mais si dans une prairie paît un bœuf gros et gras, avez-vous envie de vous arrêter pour lui arracher un morceau de bifteck? Non! alors, c'est que nous naissons d'instinct végétariens et que notre barbare manière de vivre nous rend carnivores. » J'aurais voulu le voir, cet intransigeant végétarien, avec une fringale de viande saine et réconfortante, en face de ces deux pauvres zébus, que leurs propriétaires ont d'ailleurs refusé de nous vendre!...

Des plantes, des arbres (si épineux qu'ils soient, ce n'en sont pas moins des arbres!) des nids! des nids! Et voilà que chantent à mon oreille les vers de Sully-Prudhomme : des nids!

> Ce mot a rencontré dans l'infini de l'âme
> Une oasis profonde, et soudain découvert
> La source qui répand la fraîcheur sur la flamme,
> Et fait pour un moment oublier le désert...

Ah! comme je comprends que le grand Mohammed, prophète d'Allah, ait rempli son paradis de bosquets ombreux, de sources jaillissantes, de parfums rafraîchissants! Les Scandinaves, au milieu d'une nature glacée et glaçante, imaginent un paradis bien chauffé; Mahomet, fils du désert de feu, place son paradis dans la fraîcheur. Nous aussi, nous aspirons à entrer dans ce lieu de délices que nous entrevoyons là-bas à l'horizon

aux tons de cuivre. « Dans ce jour les hôtes du paradis boiront à longs traits dans la coupe du bonheur. Couchés sur des lits de soie, ils reposeront sous des ombrages délicieux. Ils y trouveront tous les fruits : tous leurs désirs seront comblés... »

« Les vrais serviteurs de Dieu auront une nourriture choisie, pas de chameau, par exemple, des fruits exquis, et ils seront servis avec honneur. Les jardins de délices seront leur asile. Pleins d'une bienveillance mutuelle, ils reposeront sur des sièges, on leur offrira des coupes remplies d'une eau pure, limpide et d'un goût délicieux... » Bref, tout ce que nous n'avons pas. Qu'Allah ne nous juge pas indignes de toutes ces jouissances que promet le Coran, c'est le vœu que je forme! Et que Mohammed (que son saint nom soit exalté!) daigne m'admettre en son frais paradis... pourvu que ce soit de mon vivant!

Des bêtes! des bêtes! des bëtes! bipèdes avec ou sans plumes, ou quadrupèdes aux pelages variés, c'est la vie, c'est le mouvement, c'est la résurrection. Il y en a des animaux, jusque sur les rochers où s'étalent, dans la région du *Thagazi*, de curieuses sculptures anciennes. On y voit là représentés, des chevaux, des autruches, des antilopes, des pintades, des animaux ayant vaguement l'apparence de singes, des singes ayant vaguement l'apparence d'hommes. Gravures plus que naïves, enfantines et difformes, obtenues curieusement au moyen de chocs multiples produisant une sorte de pointillé très serré indiquant les contours des images ou les remplissant entièrement.

Je connaissais les procédés des peintres dits *pointillistes* qui peignent à petits coups, à petites touches pressées, serrées les unes contre les autres, comme s'ils collaient sur leurs toiles une série de pains à cacheter multicoles : j'ignorais, et toi aussi sans doute, qu'il y eût des sculpteurs *pointillistes* sur roches du désert... D'où je conclus qu'il est bon que les jeunes gens voyagent pour s'instruire. Suis mes conseils, mon ami, et empresse-toi de demander, à cor et à cris, de quitter la caserne de ton Bordeaux, dont tu es entiché, pour aller vivre vraiment

dans quelqu'une de nos merveilleuses colonies. On étouffe dans vos villes!

Il est vrai qu'ici, on étouffe également : le thermomètre indique parfois 34 et 35 degrés au-dessus de zéro à l'ombre, ce qui est assez raisonnable, mais enfin ce n'est pas la même chaleur, le même étouffement... J'en arrive à aimer ce pays jusque dans ses tares!

Il n'y a guère que nos pauvres chameaux qui ne s'acclimatent pas dans ce pays. Ils sont si loin du Sud-Algérien, leur patrie, au sol et au climat de laquelle ils sont adaptés! Ici, à plus de deux mille kilomètres de Biskra, tout contribue à les dépayser et ils meurent! Songe que de Tadent à In-Azaoua, nous avons perdu plus de cent cinquante chameaux abandonnés le long de la route, ou abattus, quand ces pauvres invalides avaient pu péniblement arriver jusqu'à l'étape. D'In-Azaoua à Iférouane plus de deux cents vides se sont encore produits dans notre troupeau qui a diminué déjà de plus de moitié. Où allons-nous?

Sur les cinq cents survivants, bien rares sont les valides; la plupart sont blessés, malades, incapables d'aucun travail, sans résistance aucune. Du moins leurs derniers moments sont adoucis par un séjour reposant et réconfortant, au milieu de pâturages assez verts de mrokba et de krom · ils auront cette suprême consolation d'avoir pu se nourrir en paix pendant quelque temps et de mourir au sein d'une abondance relative.

Ces pauvres bêtes ont toutes les malchances. Elles sont atteintes de la gale et cette maladie se propage avec une rapidité inquiétante... pour nous, plus encore que pour eux.

Il y a bien un remède contre la gale. Un proverbe arabe — tu sais que le proverbe fleurit avec le style imagé dans toutes les langues orientales — un proverbe arabe dit : « Contre la gale, le goudron, contre la misère, le Soudan. » S'il exprime une vérité, ce proverbe de bon augure nous fait présager... pour nous une vie somptueuse. Mais le goudron de genévrier, qui est le remède universellement employé dans toute l'Afrique

Méditerranéenne, contre la gale chamélique n'est ici ni employé, ni même connu : comme nous n'en pouvons fabriquer nous-mêmes, il reste peu de chances à nos bonnes bêtes de charge, de pouvoir s'en sortir. Il est vrai que les Touareg préconisent un remède efficace, contre cette désagréable maladie, un badigeonnage au suc de graines de coloquintes écrasées. On va faire des essais, mais je n'attends rien de bon de ces gens-là. « Timeo Danaos et dona ferentes »... Je crains les Grecs et même leurs présents. J'ai la conviction qu'ils ne nous veulent que du mal à nous et à nos bêtes.

Puisque j'en viens encore à parler des Touareg, voici deux proverbes, que je tiens de la bouche d'un de nos tirailleurs noirs ; ils en disent long sur l'honnêteté de ces brigands,

« ... qui vont
Sous des tentes de poil dans le désert profond »

et qui affectent le plus grand mépris pour tous ceux qui mènent une vie sédentaire. Ils les raillent, leur prodiguent les épithètes moqueuses, daubent cet embonpoint qu'ils doivent à la vie mercantile et casanière. Qui n'est pas nomade, est « un épicier, un marchand de poivre, (sekakri), c'est le père du ventre! » et suprême injure : « c'est un éleveur de poules ! » Celui qui s'abrite sous la tente ne possède pas de volailles.

Mais aussi quelle outrageante réponse du sédentaire au... berger : « Vois la tente du Touareg ; il y a quelqu'un d'honnête dedans, c'est le chameau ! » et celle-ci : « Si sur ton chemin, tu rencontres un Touareg et une vipère, tue le Touareg ! »

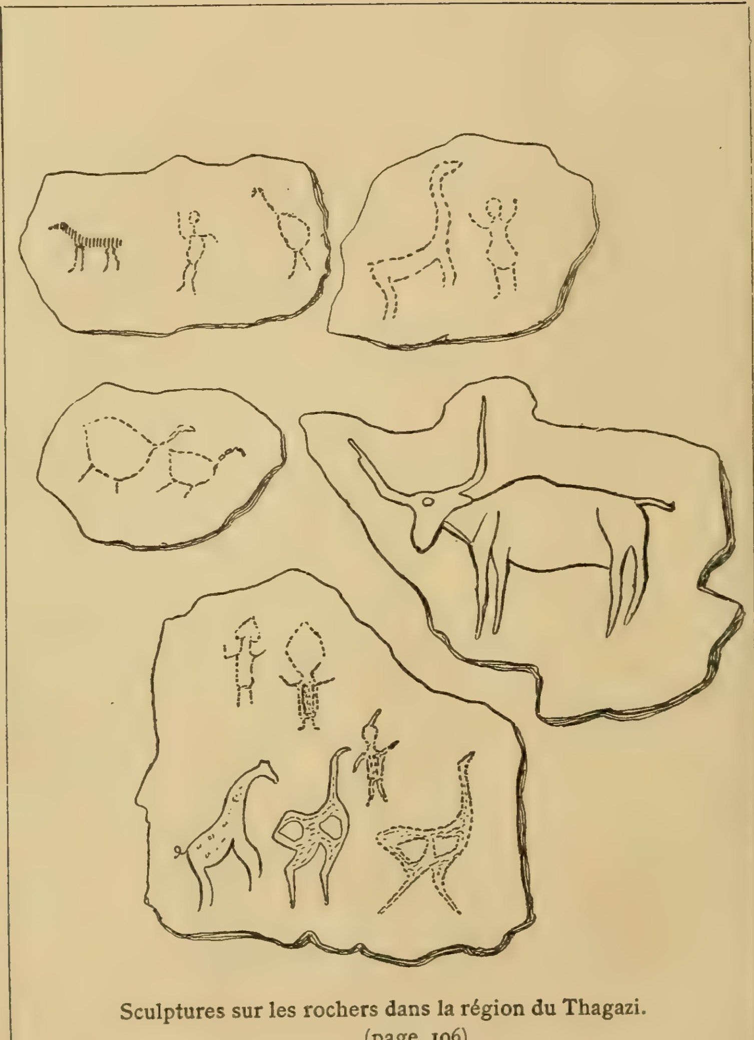
Je pose la plume... Rien, hélas! ne me pressant plus, vu l'absence de courriers, je pourrai tout à loisir, un autre jour, te donner des détails sur notre installation à Iférouane, en un pays vraiment curieux et intéressant. Sans doute aurai-je beaucoup de choses à t'écrire, notre séjour, pour cause de force majeure, devant se prolonger beaucoup plus que ne l'auraient voulu les chefs de notre mission...

Adieu donc, mon cher ami, et à bientôt... A bientôt! je veux

dire de mes nouvelles... encore ne le seront-elles plus guère pour toi quand elles te parviendront, si elles te parviennent! car d'espérer que nous aurons bientôt le bonheur de nous revoir et de nous donner une fraternelle accolade, ce serait folie. Ce jour n'est pas près de luire...

A toi de cœur,

X***



Sculptures sur les rochers dans la région du Thagazi.
(page 106)



Ces petits lutins sont sortis de dessous terre. (page 116)

X. — Buffon avait raison. — Un décor de théâtre : concert nocturne. — Maisons et murs végétaux. — Brumes sans eau. — Jolis négrillons. — La Capoue noire. — Des légumes familiers. — Festins. — Thalaris. — Les apaches du désert.

Toujours d'Iférouane, 3 mars 1890

Mon cher ami,

Après les plantes, les animaux; après les animaux, les hommes; maintenant les plantes, les animaux et les hommes, tels sont, par ordre, les êtres vivants que nous avons rencontrés depuis que nous sommes enfin sortis des régions lamentablement mornes, stériles et inhabitées, où si longtemps nous fîmes route. C'est au pied des monts arides du Tengueg ou Timgué, auprès du village d'Iférouane, que nous campons, heureux de sentir la vie, après tant de semaines d'implacable solitude, un peu surpris de nous trouver, nous, nomades, chez des indigènes sédentaires, les premiers que nous ayons trouvés depuis notre départ de l'oasis de Sedrata.

Enfin, c'en est fini avec ce spleen de la solitude qui aurait envahi les âmes les mieux trempées; on éprouve comme une sorte de vertige devant cette impression de vide qu'offre aux yeux le désert illimité. Ne te souvient-il plus qu'au lycée, on nous fit apprendre, (bien péniblement!) ce passage de l'Histoire naturelle de Buffon où le grand écrivain, que nous traitions fort irrévérencieusement de « vieille perruque », décrit le pays de la soif? Ma mémoire en a retenu quelques bribes et je ne sais ce que je dois le plus admirer en cette description, du style académiquement magnifique, de la vérité des détails, ou de la merveilleuse imagination du prosateur *en manchettes*, qui, tranquillement assis en son luxueux cabinet de travail, évoque si puissamment l'horreur d'une terre qu'il n'a jamais vue... qu'à travers ses livres... « Un pays sans verdure et sans eau, un soleil brûlant, un ciel toujours sec, des plaines sablonneuses, des montagnes encore plus arides, sur lesquelles l'œil s'étend et le regard se perd, sans pouvoir s'arrêter sur aucun objet vivant; une terre morte et, pour ainsi dire, écorchée par les vents, laquelle ne présente que des ossements, des cailloux jonchés, des rochers debout ou renversés, un désert entièrement découvert, où le voyageur n'a jamais respiré sous l'ombrage, où rien ne l'accompagne, rien ne lui rappelle la nature vivante : solitude absolue, mille fois plus affreuse que celle des forêts; car les arbres sont encore des êtres pour l'homme qui se voit seul; plus isolé, plus dénué, plus perdu dans ces lieux vides et sans bornes, il voit partout l'espace comme son tombeau : la lumière du jour, plus triste que l'ombre de la nuit, ne renaît que pour éclairer sa nudité, son impuissance et pour lui présenter l'horreur de sa situation, en reculant à ses yeux les barrières du vide, en étendant autour de lui l'abîme de l'immensité qui le sépare de la terre habitée : immensité qu'il tenterait en vain de parcourir; car la faim, la soif et la chaleur brûlante pressent tous les instants qui lui restent entre le désespoir et la mort... »

Heureusement pour nous, nous n'avons succombé ni au désespoir ni... à la mort, du moins jusqu'à présent, hormis tou-

tefois le suicidé du Tiniri et le déserteur qui retourne à son servage « sicut canis redit ad vomitum suum! » Comme le chien en revient à son vomissement. Le latin dans les mots brave l'honnêteté.

Etre dans un pays habité, c'est bien, mais habité par des Touareg, c'est tout différent. Ils nous le font bien voir. N'anticipons pas, comme on dit dans les romans-feuilletons. Donc, la méfiance étant la mère de la sûreté, nous avons pris nos précautions contre une attaque possible, je dirais même probable si j'en juge par les mesures de défense que nous a fait prendre notre excellent commandant Lamy, qui est trop *saharien* pour se laisser prendre aux malices cousues de fil blanc de ces pirates de terre.

Notre camp est situé sur un petit plateau assez uni qui domine les divers groupes des huttes iférouaniennes disséminées çà et là au milieu de maigres bosquets de palmiers encore plus maigres. Du haut... de notre hauteur, nous avons sous les yeux un vrai décor de théâtre : ces paillottes dans la verdure, et tout près du village, à quinze cents mètres à peine comme toile de fond à plusieurs plans, les contreforts étagés de la puissante et imposante chaîne du Timgué.

A certaines heures, l'air surchauffé tremblote partout et miroite comme une eau dont un léger vent agiterait la surface; parfois aussi, le soir principalement, telle est la transparence de l'atmosphère que les lointains se voient comme s'ils s'étaient tous rapprochés ou comme si la vue avait acquis une pénétration inusitée. Et la nuit, la lune immense et claire, pareille à un bouclier d'acier chauffé au blanc, dessine lumineusement toutes les lignes de ce prestigieux décor, comme le ferait au théâtre un électricien habile, promenant sur la scène le faisceau aveuglant des projections électriques.

Et pour rendre l'illusion plus complète encore, des bosquets de palmiers, des jardins qui entourent les paillottes à demi-noyées dans les ténèbres s'échappent les mélopées lentes, traînantes, sur quelques notes seulement, scandées par les coups

réguliers frappés sur des tambours, que chantent ou plutôt que lamentent tristement des voix glapissant dans l'ombre. Tu peux te faire une idée du rythme endormant de ces chants en songeant à ceux que nous avons ensemble entendus un jour à la foire de Bordeaux, lorsque nous eûmes la sotte fantaisie d'entrer dans une de ces baraques équivoques se parant du titre de *Concert Tunisien*.

Pour en revenir à notre camp, c'est un vrai camp fortifié : au centre, l'espace réservé aux chameaux : bonnes bêtes s'il en fut, puisque, même si on les attaque, elles ne se défendent point; d'où la nécessité pour nous d'assurer leur sécurité. Autour de ce parc, s'alignent correctement, les tentes et les gourbis des soldats et des officiers, car nous sommes passés maîtres dans l'art de la construction, mon cher ami ; en quelques jours, nous sommes capables de bâtir une citadelle, témoin le Fort Flatters, et même une ville, témoin le camp d'Iférouane, ville légère, il est vrai ; mais en ces pays de chaleur tropicale et trop... piquante (excuse le calembour, il est si vieux qu'il en est respectable !) on se vêt à la légère, on se loge de même.

Bref, avec des perches, avec des branches de gommier, ou d'un bois assez facile à travailler, mais par contre peu résistant, que l'on appelle *korunka*, nous avons établi les carcasses de nos huttes. Cela fait, des *djerids* de palmiers habilement disposés, entrelacés, attachés, remplissant tous les vides, voilà nos maisons terminées et répondant à toutes les exigences, sinon de la solidité, du moins du confortable et de l'hygiène ; l'air circule librement à travers les murs de feuilles et rend le séjour sous ces paillottes très supportable, alors que sous les tentes de toile la chaleur est suffocante. Je dirai même qu'elles possèdent de l'élégance, car les parois de certaines de ces huttes sauvages... de gens civilisés sont fort coquettement parées d'armes en trophées, d'ustensiles divers artistement disposés.

En seconde ligne, une enceinte continue percée seulement de deux portes, est constituée par l'amoncellement chaotique-

ment régulier (une pareille alliance de mots est permise à quelqu'un qui vit si loin du monde civilisé des bagages de la mission. Un espace libre, de largeur variable selon les facilités du terrain, de 15 à 25 mètres, sépare la ligne des bagages, vrai mur pélasgique, d'une redoutable zériba très large, très dense, très haute, obstacle des plus sérieux à toute attaque extérieure.

Cette haie, je veux dire cette muraille redoutable, est l'œuvre de nos mains qui plus d'une fois se sentirent cruellement meurtries et ensanglantées par les épines des branches de gommiers, qui la composent. Arbres bizarres que ces gommiers et d'une originalité... piquante ! Figure-toi qu'ils ont des voilettes ! — Des voilettes? te récrieras-tu. — Des voilettes ! insisterai-je, des voilettes, d'un gris souris effrayée, extrêmement délicat. Ce qui te prouve, mon cher ami, que la coquetterie ne perd ses droits sous aucune latitude, puisqu'au *Pays de la Soif* les arbres eux-mêmes, cherchent par des artifices de toilette à préserver leur teint du hâle si funeste à la beauté... Toute plaisanterie à part, voici l'explication de ce phénomène.

L'Aïr, c'est le nom de la région que nous habitons, est situé au sud d'une zône immense de déserts sablonneux : les vents dominants soufflent du nord-est, et chaque fois qu'ils s'élèvent, s'élèvent en même temps des brumes assez épaisses qui restreignent singulièrement l'horizon et qui estompent et voilent les contreforts de la montagne. Or ces brumes ne sont point ce qu'un vain peuple pense, de ces brumes-nuages flottant au-dessus des rivières, (les brouillards de la Tamise ou de la Gironde!) des brumes humides, non, ce sont des brumes sèches, des brouillards de poussières très fines que le vent a prises dans le désert et qu'il promène à son gré.

Or, suis bien mon raisonnement, les gommiers dont il s'agit sont presque tous recouverts de toiles d'araignées qui les enveloppent des pieds à la tête : sur ces tissus légers s'accumulent les impalpables poussières que le vent emporte, et voilà comme il se fait que les gommiers portent voilette!

Et maintenant à l'abri derrière cette formidable zériba, pro—

tégés encore par notre artillerie soigneusement dissimulée par des branchages sur deux petites buttes naturelles qui s'élèvent dans l'enceinte de notre redoute, nous pouvons attendre sans inquiétude, l'attaque des Touareg; s'il leur prend fantaisie de tenter l'aventure, qu'ils y viennent donc ! Je crois que notre mitraille et nos balles ne leur permettraient même pas de se frotter à notre épineuse zériba. Ils s'épargneront ainsi de cruelles piqûres : qui s'y frotte, s'y pique!

Donc, en notre ville forte, nous menons une vie de délices, moins énervante toutefois que celle des soldats d'Annibal dans la fameuse Capoue, car le travail ne nous manque pas . nous avons cependant des loisirs et, plaisir inconnu depuis de longues semaines, nous pouvons dormir, sur nos deux oreilles (position peu commode à prendre... au pied de la lettre!) Ft vois, mon cher ami, comme nous sommes gâtés : (Capoue, te dis-je, Capoue!) nous avons des domestiques, des boys, des *chouatine*, comme j'avais rêvé jadis d'en avoir à mon service.

Dès le jour de notre installation à Iférouane, ils sont sortis de dessous terre, ces petits lutins, et se sont offerts pour aller aux différents puits du village et des alentours remplir nos guerbas individuelles : ils s'acquittent admirablement de leurs fonctions, ces petits négrillons, car, tu l'as deviné, ce sont les très nombreux enfants de la tribu des Iférouaniens (je ne sais si le mot est français ou touareg, mais il est d'un usage commode et fréquent entre nous) qui se sont ainsi, moyennant quelques dattes, improvisés d'excellents porteurs d'eau... comme les Auvergnats d'autrefois. A l'eau! à l'eau!

Ils sont noirs, ces petits, noirs, aussi noirs que les faux sauvages qu'on exhibe dans les baraques, après les avoir fait reluire comme une botte de gendarme avec un cirage sans rival. Souples, agiles, ils ont des mouvements félins comme de jeunes panthères : il faut dire que leurs vêtements ne les gênent ni aux entournures ni ailleurs; la plupart sont entièrement nus, quelques-uns ont une sorte de pantalon, plutôt caleçon de bain par la longueur, et par la forme assez ressemblant aux

pantalons-couches dont on se sert pour envelopper les tout jeunes enfants. Cette culotte embryonnaire, fabriquée en peau tannée, est le seul vêtement de ces petits négrillons. Elle est attachée à la taille, ramenée entre les jambes, relevée par devant et rattachée à la ceinture... Ils vont, viennent, trottent, galopent, cabriolent, très amusants à voir, avec leur tête rieuse dont les cheveux sont coupés très courts, à l'exception d'une mèche assez longue qui par derrière se relève sur la nuque en catogan, telle la queue de polichinelle. Certains sont plus drôles encore, car ayant aussi les cheveux presque rasés ils conservent une crète étroite et raide qui s'étend du front à la nuque, en forme de cimier de casque : et l'on dirait la crinière droite qui orne les chevaux de bois, jouets de la première enfance !

Du village j'aurai peu de chose à te dire, sinon qu'il a un nom très champêtre, *Iférouane,* signifiant en langue touareg : *lieu recouvert d'arbres.* T'en serais-tu douté ? Extasie-toi donc, comme M. Jourdain, le bourgeois gentilhomme, de falote mémoire. — « *Iférouane* veut dire *lieu recouvert d'arbres !* Tu fais bien de me le dire, car pour moi je ne l'aurais jamais cru. Voilà une langue admirable que le touareg ! Voilà qui est merveilleux ! Iférouane, lieu recouvert d'arbres, dirait-on jamais cela ? Voilà qui me confond !... » — « Parfaitement, mon ami ! et jamais appellation ne fut mieux justifiée, etc. »

Les cases d'Iférouane sont nombreuses, mais fort disséminées, rarement seules et le plus souvent groupées par deux, quatre, six ou même huit paillottes dans un même enclos palissadé en branches de korunka, sèches, contorsionnées, entrelacées, hérissées : et cet enclos primitif me fait souvenir des huttes germaniques ou des villas carolingiennes fortifiées par le même procédé... korunka en moins.

La plupart de ces maisons rudimentaires sont rondes, à toit aplati, à toit conique aplati ou à toit conique régulier. La variété dans l'unité, ou l'unité dans la variété ! Presque toutes sont en nattes grossièrement composées de brindilles de bois

ou de tiges de mrokba Tu as vu, dans la cour de certaines fermes, des meules non de paille, mais de menu bois, de branches de bruyères par exemple : eh bien! à distance, hutte iférouanienne et meule de bois se ressemblent étrangement. Je n'ai pu, et pour cause, consulter les tableaux du dernier recensement de la population, mais il me semble, à vue d'œil, que le village malgré son étendue ne doit guère compter plus de 600 à 700 âmes. Ce qui étend considérablement la superficie occupée par les cases des Touareg, c'est que chaque groupe a son jardin et son petit champ, ceints eux aussi de haies vives ou mortes de korunka, et abrités à l'ombre des palmiers de la vallée Irhazar, nom collectif de toute la région où nous stationnons. Champs et jardins produisent en petite quantité de l'orge, du blé, du mil, du sorgho, quelques légumes (j'ai même aperçu des petits pois devant lesquels je me suis extasié, de loin, car les gens du pays n'aiment guère nous voir rôder dans leurs parages!) qui ne viennent à maturité qu'à grand renfort de seaux d'eau qu'on leur distribue généreusement.

Il y a là, en effet, un grand nombre de puits particuliers dont on extrait l'eau à l'aide de la perche à bascule, analogue à celle dont se servaient jadis les Egyptiens, des milliers d'années avant Jésus-Christ, et qu'ils utilisent encore, sous le nom de *shadouf,* en l'an de grâce 1899 après Jésus-Christ. Dans nos campagnes françaises, il n'est pas rare de voir puiser l'eau des puits peu profonds dans un récipient suspendu par une corde, à l'extrémité d'une longue perche basculant aisément, grâce à un contre-poids formé généralement d'une lourde pierre... Ceux d'entre les indigènes qui sont assez opulents pour se payer les frais d'une traction mécanique animale, emploient le zébu qui marche dans une sorte de manège en forme d'allée ombragée par des djerids de palmiers, sur lesquelles s'enroulent de gracieuses plantes grimpantes, des courges, des calebasses, etc. Ce zébu, que l'on conduit au moyen d'une corde qui traverse la cloison médiane du nez... de l'animal, élève, grâce à un câble de remontage qui passe sur une poulie placée

entre deux poteaux, de grands et lourds récipients de peau remplis de l'eau que les esclaves déversent ensuite sur les plantations. Mais qu'il est difficile d'approcher de ces jardins !

Comme on se sent bien ici dans un pays où les gardes-champêtres font totalement défaut, autant que les gendarmes, alors qu'ils seraient si nécessaires! Ils ont été tant de fois volés, pillés, razziés, les pauvres sédentaires, par les pirates nomades (c'est la loi de l'histoire!) qu'ils vivent constamment dans la peur. Comme le lièvre de la fable,

> Le *Touareg* est triste et la crainte le ronge...
> Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donne la fièvre.

A la moindre alerte, ils se sauvent au plus vite dans les contreforts de la montagne qui leur offre aux portes du village un inviolable lieu d'asile, abandonnant les huttes et leurs richesses(!), les jardins et les champs à une dévastation, à un pillage certains. C'est sans doute moins contre l'ennemi extérieur, que contre le maraudeur de la tribu que l'on palissade les paillottes et les cultures. J'ai même remarqué que les arbres fruitiers, notamment les jujubiers, situés en dehors des enclos, sont, à une certaine hauteur, garnis d'un collier épineux, large, embroussaillé, destiné à arrêter l'ascension du maraudeur adulte, ou du gamin gourmand...

Quelle jouissance pour nos yeux déshabitués, de contempler des carrés de carottes, d'oignons, des planches de haricots ou de petits pois, des plants de tabac et de tomates, des pastèques et des potirons à l'embonpoint engageant! Et quelle volupté pour nos estomacs désaccoutumés, de faire des régals à nuls autres pareils ! Capoue ! te dis-je. Les délices de Capoue !

Nous avons ouvert un marché où, nègres et négresses (luttant de laideur pour la plupart), viennent nous offrir quelques-uns des produits de leurs jardins — arrosés de leurs sueurs sans doute — un peu de lait frais, un vrai délice ! doux au goût comme le nom qu'il porte, *nonou*, est doux à l'oreille, beaucoup de lait aigre (faute de grives on mange des merles!) des

quémarïa, les fromages secs dont je t'ai parlé déjà; ils ont même amené quelques moutons et quelques zébus. Que le saint nom d'Allah soit exalté! Que Mohammed soit béni! Rôtis de bœuf! gigots de moutons! repas gargantuesques! Nos estomacs se reposent... en travaillant.

Tous les achats, du moins ceux que nous faisons, nous les tirailleurs, se soldent par un payement en dattes que nous prélevons sur notre ration quotidienne. C'est le troc en nature usité chez tous les peuples primitifs. Toutefois les Touareg ne dédaignent pas la monnaie d'argent. Dans tout le grand Désert, a cours une monnaie connue sous le nom de *bou-thyr :* cette pièce d'argent, du poids et de la taille de notre pièce de cinq francs, porte aussi le nom de thalari, et n'est autre que le thaler frappé à l'effigie de Marie-Thérèse d'Autriche et au millésime de 1780. Le demi-thalari s'appelle *réal.* Remarque toutefois, mon ami, que le bou-thyr tout en représentant le même volume que la pièce de cinq francs, tout en ayant la même valeur nominale, n'a pas la même valeur réelle. Chaque thalari revient à 2 fr. 50 environ, et on lui attribue comme valeur : 5 francs. Tu me diras que les 25 grammes d'argent de la pièce de cent sous *(la roue de derrière* chère au *carottier* qui la réclame à sa famille « avec des larmes dans les yeux! ») n'ont eux aussi qu'une valeur d'environ 2 fr. 50. Très juste. Mais on l'achète 5 francs, tandis que le bou-thyr n'a été acheté par les organisateurs de la mission que 2 fr. 50 : là est la différence!...

« Qu'attendons-nous à Iférouane? » Telle est la question que j'ai posée à un de mes collègues qui, facétieux, m'a répondu simplement : « Qu'on en sorte! » Et c'est précisément ce qu'il y a de plus difficile. Tous les jours nos chefs palabrent avec les autorités constituées du village, notamment avec El-Hadj-Mohammed et Mohammed-Ben-El-Hadj-Bachir (tous Mohammed dans la tribu!) Mais de ces longues et laborieuses réunions, il ne résulte aucun changement sérieux dans notre situation. Nous voilà donc obligés de rester ici jusqu'à ce que

les indigènes, qui ont hâte de nous voir partir, nous procurent les moyens de poursuivre notre route vers le sud. Trouverons-nous des chameaux? « That is the question ». Si oui, c'est la victoire; si non, c'est la défaite. Nos chefs ne semblent point très rassurés sur l'issue de leurs négociations : leur diplomatie vient se heurter contre la force d'inertie des Touareg, contre leur lenteur voulue, leur indifférence certaine, leur haine mal déguisée. Il y a un certain Tegoumane, chef de la tribu des Kel-Fadé qui jure par Allah de nous envoyer à bref délai quelques centaines de chameaux, en qui je n'ai guère confiance.

Or, il ne nous faut pas oublier que nous avons laissé derrière nous, là-bas, à près de trois cents kilomètres de marche,

« dans le désert immense,
Dans l'horizon sans fin qui toujours recommence »

une poignée de braves qui s'étonnent sans doute et peut-être même s'inquiètent de ne point voir revenir leurs camarades, leurs frères, les relever de leur longue faction.

Bonne nouvelle, grande nouvelle ! mon ami. Nouvelle inespérée !... Je viens d'apprendre, à l'instant, que Chaouchi et Sidi, les guides qui nous ont conduits du Tassili à Iférouane, veulent nous quitter et retourner vers le nord. Si cette nouvelle se confirme, mes lettres pourront peut-être te parvenir, car l'un d'eux emportera notre courrier. J'avais raison de ne pas jeter la pierre à l'Administration des Postes sahariennes, qui fonctionne admirablement et plus régulièrement peut-être que celle de la métropole, où fatalement tous les courriers empruntent la même voie... la voie hiérarchique ! Petite vitesse ! lenteur et irrégularité !) Je plaisante, mon cher ami, parce que j'ai de la gaieté dans l'âme, à l'idée que nous ne sommes pas absolument perdus dans les mornes solitudes du *Pays de la Soif* et que Sidi et Chaouchi (ces mots ont pour moi une harmonie d'une douceur infinie !) vont, dans leurs sacs de cuir, porter à un ami l'assurance que plus on est loin des yeux, plus on est près du cœur.

Une seule pensée m'attriste, mon pauvre cher vieux, c'est que le service des courriers ne se fait que dans un sens... viâ sud-nord, malheureusement sans vice-versâ. Il est vrai que je n'ai pas lieu de craindre pour toi de danger sérieux, tandis que nous, nous devons compter avec les sauvages du désert! Nos amis d'aujourd'hui seront peut-être nos assassins de demain. Adieu. Pense à moi, comme je pense à toi.

X***



Des formes rampantes s'approchent. (page 127)

XI. — Bataille ! Victoire ! — Beaucoup de bruit pour rien. — A la pointe... des balles!
Un obus... de Tarascon. — Tableau effrayant de nos pertes.

Encore d'Iférouane, 12 mars 1899.

Mon cher ami,

Bataille ! Bataille !

Inutile d'ajouter, je pense : Victoire?

Si j'avais à rédiger, pour la postérité, un de ces mots ou bulletins historiques improvisés... à loisir, j'écrirais : « Rien n'est perdu fors l'honneur... des Touareg ! »

Ah ! les brigands ! Ils ont reçu une de ces leçons mémorables qui font époque dans l'histoire des peuples. Ils se souviendront de la journée du 12 mars 1899. Tu veux quelques détails sur leur folle équipée? Prête-moi donc une ou deux oreilles attentives.

Dès le 8 mars, je me suis aperçu que nos chefs sentaient qu'il y avait quelque chose dans l'Aïr.

Dans la vallée d'Irhazar il y avait comme un frisson d'inquiétude vague qui la parcourait toute : des rumeurs confuses, des bruits inaccoutumés, suivis de longs silences, puis le vide, la solitude absolue qui se faisait autour de nous; au camp, plus un négrillon, plus un Touareg, plus une négresse! T'ai-je dit que ces excellentes femmes étaient nos blanchisseuses? A blanchir un nègre on perd son savon, dit le proverbe; je t'assure qu'à blanchir... des blancs (c'est une façon de parler) tels que nous, elles ont perdu pas mal de savon. Elles frottaient, battaient, tapaient notre linge avec une vigueur telle qu'à ce jeu, une noire vaut facilement deux blanches!

Bref, tous ces signes annonçaient clairement que nous devions de toute nécessité prendre de sérieuses mesures de prudence. Que se passe-t-il dans l'oasis? Une brume intense, cette brume sèche, dont je t'ai expliqué l'origine, masque notre horizon. Les sentinelles ouvrent des yeux plus vigilants, les rondes sont renforcées, nous prenons la nuit nos postes de combat. Il est peu probable que ce soient les habitants du village, jardiniers et pacifiques cultivateurs, qui aient l'intention de nous attaquer. D'ailleurs nous en apercevons un certain nombre qui, ombres dans le brouillard de poussière, poussent devant eux, vers la montagne embrumée, des ombres de zébus et des fantômes de chèvres. S'ils se sauvent, c'est qu'ils prévoient l'orage avant qu'il soit éclos.

Il est évident que ce sont les *pirates du désert* qui brûlent de se mesurer avec nous et de s'assurer que leurs chefs ou leurs marabouts ne leur ont pas menti quand ils leur assurèrent que nos fusils n'étaient que des épouvantails pour rire et ne partaient jamais... comme Tartarin!

Toute la nuit du 11 au 12 mars, nous l'avons passée dans l'insomnie, à nos postes de combat; nos Hotchkiss, en prévision d'une attaque nocturne, sont eux aussi sur le qui-vive... Dans l'oasis, des cris... une musique infernale... les youyou suraigus des femmes... Sont-ce des gens qu'on maltraite, qu'on vole? sont-ce au contraire des guerriers qui s'excitent au combat en



Les méharistes ne peuvent tourner bride. (page 128)

poussant des hurlements? « Feu dé brut! » comme on dit à Tarascon (France). Nous ne sommes cependant pas très rassurés. Nuit sans lune... Ombres épaisses. Nos prunelles agrandies ne voient que du noir : il nous semble cependant que des formes rampantes s'approchent de la zériba : nous faisons un mouvement, elles disparaissent dans les ténèbres. Leurs yeux sont plus perçants que les nôtres... Oiseaux de nuit!

Au point du jour, comme d'habitude, les clairons donnent un coup de langue pour la confection du café quotidien. A six heures, sonne le réveil : précaution inutile, nous étions tous sur pied. Les derniers échos de la diane matinale répercutés par les rochers du Timgué se sont à peine éteints dans la montagne, que des cris effroyables lui répondent de la vallée d'Irhazar, noyée dans la brume qui masque toujours notre horizon et nous empêche de voir distinctement, à plus de deux cents mètres de la muraille de bagages derrière laquelle nous sommes postés.

Les cris redoublent, hurlements de fauves plutôt que vociférations humaines, le tam-tam fait rage, rhytmé par les youyou plus précipités : un nuage de poussière épaissit encore la brume d'où sort bientôt en une indescriptible cohue, Touareg et méhara, chargeant avec une rare furie dans la direction de notre camp : Je suis là, près de mes hommes, sur une des deux faces menacées. Le commandant Lamy, au milieu de nous, est aussi calme que sur le champ de manœuvres; dès qu'il aperçoit à bonne portée les assaillants dont nous distinguons mal, tant leur avalanche est rapide, les longues lances pointées en avant et qui hurlent à pleins poumons l'éternelle invocation : « La illa illala ou Mohammed raçoul Allah! » un commandement retentit : « Mes enfants, tir à volonté, comme à la cible! »

Pendant sept ou huit minutes nous exécutons un tir en rafale : la grêle de projectiles crachés par trente fusils, le crépitement des balles, la voix plus grave des Hotchkiss qui tirent à mitraille, sèment l'épouvante dans les rangs des assaillants. Les

cavaliers à méhara s'effondrent avec leurs montures, les fantassins sont fauchés comme de grandes herbes... Comme ils ne s'attendaient ni les uns ni les autres à cette magistrale réception, les voilà qui se débandent, si tant est qu'ils aient jamais marché en rang, dans une inexprimable confusion. Heureusement pour eux, la brume matinale et les tourbillons de poussière qu'ils ont soulevés, leur permettent d'échapper à nos coups en profitant des abris que leur offrent les paillottes d'Iférouane et les arbustes qui les entourent !

Emportés par un élan irrésistible, les méharistes ne peuvent, malgré leurs efforts désespérés, tourner bride et viennent s'abattre à une cinquantaine de mètres de notre zériba, victimes de leur présomptueuse témérité et... de la vitesse acquise !... Ce qui prouve que les lois physiques, autant que les lois morales, ont leurs sanctions en ce bas monde.

Leur compte leur fut promptement réglé à ces pauvres gens à qui nous ne voulions pas de mal et qui nous ont forcés à user contre eux d'une rigueur que tu trouveras peut-être cruelle, mais qui était nécessaire. « Quiconque sème le bien récolte la sécurité; quiconque sème le mal récolte le remords. » C'est la devise du cachet de M. Foureau. Ils étaient cependant bien prévenus que nous ne tenterions rien contre eux, à moins qu'eux-mêmes ne commençassent les hostilités : lettres missives, messagers le leur répétaient sur tous les tons. Il n'y a pire sourd que celui qui ne veut rien entendre!

Une dizaine de cadavres gisent aux abords de notre camp; une vingtaine de chameaux morts ou blessés sont restés sur le carreau, avec nombre de lances, de poignards, de boucliers, de harnachements, de selles à méhara, de gris-gris de tous genres (plus efficaces les uns que les autres !) : de nombreuses traces de sang indiquent les chemins qu'ont pris les blessés se sauvant terrifiés dans toutes les directions... Tel est le bilan de la victoire qui a fait rentrer dans leurs inaccessibles repaires les 600 ou 700 brigands qui escomptaient si bien notre défaite qu'ils avaient abrité derrière un rideau de collines, quantité

de chameaux de charge destinés à enlever sans retard tous les trésors de la mission, ainsi que le butin qu'ils ramasseraient en pillant les cases des sédentaires d'Iférouane auxquels nous avons rendu un signalé service.

Les bandits composant la colonne d'attaque ou *ghezi* n'ont guère, avant que nous nous interposions, eu le temps que de molester quelque peu et de battre, en attendant mieux, les gens du village, sans en excepter les autorités! Aussi fallait-il voir la joie de El-Hadj-Mohammed, quand il vit en notre campement nos méhara de prise et notre trophée d'armes conquises, si l'on peut ainsi parler, *à la pointe de... nos balles!* Il sautait, il dansait, il exultait, ce brave maire de campagne, et, dans une mimique des plus expressives, il gonflait les joues, imitait la grosse voix du canon, ou le ronflement crépitant des balles... Ils sont bien du midi, ces Iférouaniens! Voilà-t-il pas que médusés par les effets foudroyants de notre tir et par quelques balles perdues qui sont allées tomber dans la montagne, à d'énormes distances, auprès d'un groupe d'indigènes, ils racontent maintenant qu'un de nos obus a été tuer un lion, de l'autre côté du massif du Timgué! L'épée de Roland, la belle et claire Durandal, fendait l'homme et son cheval du tranchant de sa lame divine; elle ne s'ébréchait même pas lorsque, pressé par la mort, le vaillant preux entaillait largement le roc géant qui devant lui se dresse. L'obus, lancé, au dernier moment de la bataille, par un des canons du lieutenant de Chambrun, qui perce les montagnes et transperce un lion, sortait évidemment de la même aciérie que la Durandal du chevalier!

Un bulletin de victoire se doit à lui-même d'être court : je ne te l'écris pas, comme on le ferait au théâtre, sur un tambour, mais assez commodément assis sous mon gourbi devant une caisse qui me sert de coffre-fort et de table. Je dormirai bien ce soir, comme on dort à vingt-deux ans, sur un lit... de lauriers (assez facilement coupés, n'est-ce pas?) Ne tremble donc pas rétrospectivement en songeant aux dangers que j'ai

courus le 12 mars 1899. Dans la colonne de nos pertes s'étale en gros caractères le mot : néant !

Reçois donc l'accolade d'un héros... gascon qui est fier quand même de n'avoir pas eu peur, en tirant pour de vrai, sur des cibles vivantes. A toi de cœur.

X***

—



Les chambba ont trouvé le cadavre de Miloud. (page 133)

XII. — Prisonniers des perfides Touareg. — Deux assassinats. — Le prix du sang. — Un raid à In-Azaoua. — Fragments du journal de marches de la M-S. F-L. — Sacrifices navrants. — Des chameaux par trop... bêtes !

D'Iférouane, encore d'Iférouane, toujours d'Iférouane,
d'Iférouane *for ever !* 20 mai 1899.

Mon cher ami,

Voici bientôt trois mois que nous sommes immobilisés à Iférouane. Trois mois! « Longum ævi spatium »! Trois mois de piétinement sur place, alors que nous devrions déjà avoir, sur les bords du lac Tchad, rejoint nos compatriotes qui, anxieux, se demandent peut-être si nous n'avons pas été massacrés par les perfides Touareg. Tu n'ignores pas que la Mission *saharienne* Foureau-Lamy, la Mission *congolaise* Gentil, la Mission *soudanienne* Voulet-Chanoine, venant de trois points différents de l'horizon, la première du nord, la seconde du sud, la troisième de l'ouest, marchent en ce moment, à moins

qu'elles n'en soient réduites comme la nôtre à s'éterniser dans quelque Capoue... noire ! vers le Tchad, ce cœur du *continent mystérieux*. Si les circonstances veulent que nous y puissions effectuer notre jonction, nous aurons soudé ensemble l'Algérie, le Soudan et le Congo, ces morceaux séparés de la France africaine.

Hélas ! il y a loin de la coupe aux lèvres, en Afrique surtout. On nous l'a fait bien voir. Pour peu que nous nous éternissions encore quelques semaines en ce pays de malheur, nous mériterons d'être dédaigneusement traités par les Touareg d'*éleveurs de poules !* Mais de nous appeler *les pères du ventre,* je ne le leur permets pas ; ma maigreur qui est celle de mon voisin de gourbi, de mon officier, de mes grands chefs, prouve bien que nous ne vivons surtout de... privations et que, au camp d'Iférouane, la faim est à l'ordre du jour. Or, cette situation peut se prolonger longtemps, car je ne vois guère le moyen de secouer l'inertie et la mauvaise volonté de tous ces chefs Touareg qui s'intitulent gravement sultan, sultan des sultans, prince des croyants et sont incapables de nous fournir les 200 ou 300 chameaux qui nous sont nécessaires pour aller à In-Azaoua chercher les charges dont la garde est confiée à quelques vaillants soldats dont la faction dure depuis près de deux mois ! Est-ce impossibilité réelle ou n'est-ce pas plutôt mauvais vouloir caché sous de mielleuses protestations d'amitié et de dévouement à notre cause. Je suis persuadé qu'on nous berne : la vue seule de ces gens à tête d'oiseau de proie, au nez en bec d'aigle qui chaque jour viennent *palabrer* avec notre commandant et avec M. Foureau, ne me dit rien qui vaille. Dans leurs yeux aux lueurs fauves se lisent le mensonge, la fourberie, la cruauté...

« Nos amis d'aujourd'hui seront peut-être nos assassins de demain », te disais-je dans une de mes précédentes lettres. Je ne me doutais guère que je prophétisais. Voici les faits : le capitaine Reibell commandant du détachement chargé d'assurer la garde des chameaux qui pâturent assez loin d'Iférouane avait

envoyé, à la recherche d'un point d'eau, un sergent indigène, le tirailleur Aouadi et le chambbi Miloud. De ce petit groupe d'éclaireurs, revint seul le sergent indigène. Ces trois braves (Miloud, depuis longtemps connu de M. Foureau qu'il avait escorté dans ses explorations antérieures, était le modèle des serviteurs; quant à Aouadi, il avait été cité à l'ordre du jour pour sa bravoure à Madagascar : c'est tout dire!) ces trois braves donc avaient commis la faute, au cours de leurs recherches, de se séparer et de marcher isolés. Les Touareg les ont épiés et auprès du puits de Tamat, tout en leur tenant conversation, ils ont frappé par derrière Miloud et Aouadi et se sont acharnés, comme des brutes, sur leurs cadavres.

Les chambba envoyés par le capitaine Reibell puis par le lieutenant de Thézillat pour rapporter les corps de nos pauvres camarades ont trouvé le cadavre de Miloud, revêtu de sa gandoura de tirailleur, percé de plusieurs coups de lance : ses assassins lui avaient coupé les jarrets! Quant à Aouadi, il était lardé et déchiqueté par les coups de sabre de ses agresseurs, et, continuant leur œuvre, les vautours avaient déjà à moitié dévoré le cadavre...

Des coupables, un seul, jusqu'à présent, a été découvert et a expié son crime. C'est miracle qu'on l'ait retrouvé. Après la fusillade matinale du 12 mars, une des patrouilles envoyées par le commandant pour fouiller les cases d'Iférouane et les abords du camp, trouva, à moins de cent mètres de la zériba, une espèce de chef indigène, richement vêtu, formidablement armé, étendu à plat ventre, face contre terre et mort... de peur, tenant dans ses mains crispées un véritable arsenal : sabre, fusil et revolver Lefaucheux à six coups! Ce malandrin, solidement ligotté, fut rapporté au camp et jeté dans un coin, jusqu'à ce qu'on eût le temps de s'inquiéter autrement de lui.

Dans la journée, on lui demanda des explications : ses réponses fort embrouillées ne furent qu'un tissu de mensonges. On découvrit enfin la vérité : c'était un des assassins de Miloud et de Aouadi. Le soir même il fut fusillé : c'était justice.

Les tribus des Kel-Fadé et des Kel-Tadélé, de laquelle l'homme-arsenal sus-indiqué est un remarquable échantillon... sans valeur! ont été avertis par le commandant Lamy que, d'après la loi musulmane, « le sang appelle le sang ». Deux de nos hommes ont été tués, il nous faut la vie de deux Touareg. A qui le tour?...

Je t'écris un peu à bâtons rompus, mon cher ami, excuse-moi. Depuis le combat du 12 mars, je ne me suis pas senti le courage de continuer à entasser lettres sur lettres, sans espoir de les voir partir... j'ai cependant griffonné à la hâte des notes que j'aurais voulu collationner et rédiger à loisir, pour toi. Je les ai là sur ma table (à transformations multiples); je les feuillette au hasard... qui me dicte mon plan. Mais ce beau désordre n'est point un effet de l'art; c'est plutôt absence d'art... Excuse-moi.

... Le 16 mars, à cinq heures du matin, 120 hommes emportant des vivres pour onze jours, de l'eau pour six jours, partent pour In-Azaoua avec tous les chameaux disponibles. C'est le commandant Lamy lui-même qui dirige le détachement... Je n'en faisais point partie : je restai au camp qu'en prévision de ce départ, qui affaiblit nos forces, nous rendions presque inexpugnable. Un large fossé précède la zériba et entre cette première ligne et le rempart des bagages, des fils de fer, tendus sur piquets, renforcent encore nos multiples enceintes. Mais, nous du moins, nous nous reposions, tandis que dans leur raid d'Iférouane à In-Azaoua, et d'In-Azaoua à Iférouane nos pauvres camarades n'ont, pour ainsi dire, pas eu une minute pour prendre haleine. Dans la journée ils étaient occupés au remplissage des récipients d'eau et à l'abreuvage des chameaux ; les étapes se faisaient la nuit, au clair de lune. C'est évidemment très poétique, mais aussi très éreintant. La nuit cependant était fraîche, tandis que la chaleur de la journée leur eût été mortelle.

Pas d'autre mot que *torride* pour qualifier la température dont nous *jouissons*. Depuis notre arrivée dans l'Aïr, elle monte sans arrêt, régularité remarquable et qui certes lui fait hon-

neur... mais que nous souhaiterions un peu moins *chaleureuse!* Pour nous, qui vivons au camp, à l'ombre... b ûlante de nos gourbis, 43, 45 degrés au-dessus de zéro ne sont pas pour nous faire peur. Mais eux, les pauvres gens, que je les plaignais! La chaleur en elle-même n'est pas, quoique cuisant·, précisément intolérable ; la preuve en est que notre état sanitaire est excellent, et que dans les différents *raids*, poussés à droite ou à gauche, nos détachements n'ont eu ni un traînard ni un malade. Nous vivons dans cette fournaise, beaucoup moins incommodés que dans les pays où l'air est saturé d'humidité : ici point de diarrhées infectieuses, point d'entérites, point de fièvres bilieuses hématuriques, point de tétanos, point de plaies ulcéreuses à redouter!

La chaleur de l'air est donc parfaitement supportable, mais la terre emmagasine les rayons solaires avec une facilité regrettable, surtout pour nos pieds qu'elle brûle à travers nos chaussures dont le cuir se ratatine comme au contact d'une plaque de fonte surchauffée. Il en est de même du bois, des livres, des métaux principalement, que l'on ne peut toucher, surtout s'ils ont été exposés au soleil, sans éprouver une véritable sensation de brûlure.

Tu comprends que dans ces conditions toute marche était impossible de jour : on a beau être solidement trempé au moral comme au physique, on ne peut impunément braver les insolations. Le petit détachement du commandant Lamy avait contre lui non seulement la chaleur mais encore le trop fameux *chihili* à l'haleine brûlante. Figure-toi, mon cher ami, comme il doit être facile de marcher ou même de se reposer, quand un ouragan vous cingle ou vous aveugle avec des grains de sable ou de petits graviers à arêtes vives gros comme des lentilles! Que bien, que mal, le voilà à In-Azaoua au Fort Flatters, le 26 mars à sept heures du matin.

« Voilà nos gens rejoints ; et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines ».

Hélas! la joie de se revoir devait être de courte durée. Je laisse la parole (ce qui est, puisque j'écris, une façon de parler singulière) au commandant Lamy lui-même. J'ai pu copier quelques lignes de son Journal des marches et opérations de l'escorte de la Mission saharienne et je les transcris ici, dans leur dramatique simplicité :

26 *mars :* Le détachement arrive à In-Azaoua à sept heures du matin ayant parcouru une distance de 35 kilomètres.

« Le détachement commandé par M. le lieutenant Rondenay est au complet.

« Les chameaux sont abreuvés dans la matinée. Du mrokba et quelques dattes leur sont donnés. Pendant ce temps, il est procédé à l'inventaire du matériel d'In-Azaoua, au triage de ce qui peut être emporté et de ce qui doit être détruit et à l'organisation du départ pour la nuit suivante.

« Les moyens de transport dont disposent la mission ne nous permettent pas d'emporter tout ce qui a été déposé à In-Azaoua; le commandant ne voulant rien laisser au puits de crainte que ce ne soit volé par des caravanes de passage et par les indigènes qui n'ont pas voulu nous louer des chameaux, décide que tout ce qui ne pourra être emporté sera brûlé ou détruit d'une façon quelconque. C'est ainsi qu'une quantité considérable de matériel et d'approvisionnement de dattes, notamment, faisant environ deux cents charges est brûlée ou détruite; les vivres de réserves contenus dans les paniers, les ballots des marchandises les plus précieuses et les munitions de guerre peuvent seuls être enlevés. »

J'ouvre ici une parenthèse pour laisser s'exhaler toute mon indignation contre ces hypocrites Touareg qui, malgré leurs promesses réitérées, se sont refusés à nous fournir les moyens de ramener à Iférouane ces charges que nous avions eu tant de peine à amener de si loin... pour les voir s'envoler en fumée! Et pendant qu'ils se gaussent de nous, nous mourons de faim... C'est sans doute ce qu'ils attendent! Ah! ils comptent nous prendre par la famine pour se partager ensuite nos richesses...

Ils oublient qu'à attendre les souliers d'un mort on risque de marcher longtemps pieds nus !... Canailles, va !... Je reprends :

« C'est un crève-cœur pour tout le monde, de voir détruire ces marchandises, ces approvisionnements et ce matériel... que l'on est obligé de sacrifier par suite de la mauvaise volonté, de la force d'inertie, de l'hostilité et de la bêtise des gens de l'Aïr, qui n'ont pas voulu nous louer, moyennant une bonne rétribution, les chameaux nécessaires pour ce transport ».

Parfaitement, mon commandant. Je dirais même que le mot *bêtise* n'est pas encore assez fort. Comment ! voilà des gens qui voudraient nous voir à cent lieues de leur oasis, et qui font tout ce qu'ils peuvent pour nous empêcher de les débarrasser de notre présence ! A-t-on idée d'une stupidité pareille ? M. Foureau leur avait offert jusqu'à sept réaux par chameau pour aller haut-le-pied au Fort Flatters et en revenir chargés : et ils n'ont pas accepté...

« A la nuit, le pavillon français, qui flotte depuis cinquante-trois jours au-dessus de la redoute d'In-Azaoua, est amené devant tout le détachement en armes, et à dix heures du soir, l'on reprend la route du sud, à la lueur de l'incendie du matériel sacrifié, et aux détonations des munitions de chasse ou d'échange, qui sautent pour ne pas tomber entre les mains des forbans du désert... »

Ah ! comme je comprends l'angoissante émotion de nos pauvres camarades qui, les yeux pleins de larmes, « muets et chancelants, sans force et sans pensée » regardaient nos trésors s'écrouler, au milieu de tourbillons d'une fumée noire et âcre, en un immense brasier d'où s'envolaient des étincelles et dont la masse rougeoyante teintait de sang les montagnes prochaines !

« 28 *mars*. Journée épouvantable comme la journée précédente. La tempête ne cesse pas, impossible de prendre le moindre repos.

« Vu les pertes en chameaux éprouvées les deux jours précédents, l'on est encore obligé de sacrifier une partie du matériel emporté, qui est brûlé pendant la nuit... »

Longue et triste liste que celle de nos approvisionnements ainsi livrés aux flammes! Dattes, conserves de tous genres, cartouches de chasse, cotonnades, outils, armes, cordes, jouets, papier, allumettes, bougies, guinées bleues, lunettes, couteaux, faux, faucilles, rubans, jusqu'à un graphophone, dont la voix nasillarde devait charmer les oreilles de quelque potentat nègre! Quel désastre! sacrifice cruel, d'autant que c'était nous-mêmes qui, de nos propres mains, étions obligés de jeter dans le brasier ardent, inexorable moloch, ces ballots éventrés qui laissaient s'échapper au milieu des flammes du bûcher, d'incalculables richesses.

Et ne crois pas que j'exagère, mon cher ami. Ces vivres qui flambaient, ce lait concentré, ce pain de guerre, ce café, c'étaient des hommes mourant d'inanition qui les abandonnaient. Mais quoi! les forces humaines ont des limites, et ces pauvres diables de tirailleurs ployant sous le faix de paquetages multiples et indispensables ne pouvaient cependant se charger davantage... Du moins avaient-ils sauvé du désastre quelques ballots de toile dont ils se coiffèrent la tête comme de gigantesques turbans, et quelques pagnes en guinée bleue qui furent instantanément transformés en superbes pantalons et en magnifiques vareuses... Ces objets de pacotille, petites glaces, colifichets, perles de couleur, c'était de l'argent bel et bon... pour des nègres. Le commandant Lamy se vit cependant dans la triste nécessité de les détruire ou de les cacher. Lis plutôt :

« 2 *avril*. Continuation des opérations au puits. Le nombre des chameaux ayant considérablement diminué depuis le départ d'In-Azaoua, le commandant décide de cacher dix-huit charges (cotonnades et perles) dans les ravins, au milieu des rochers, non loin du camp. On profite de ce que la plupart des hommes sont occupés de différents côtés et de ce que le guide touareg est au puits, pour effectuer ce mouvement. La région rocheuse dans laquelle se trouve la cachette empêche de voir les traces des chameaux et des hommes qui ont effectué ce

transport. Les dix-huit charges sont entassées au fond d'un petit ravinot et entièrement recouvertes de rochers. On pourrait passer à quelques mètres, sans s'apercevoir que des marchandises sont cachées en ce point, si ce n'étaient les traces des cailloux qu'on a dû arracher du sol pour recouvrir les ballots. Néanmoins, vu l'isolement de l'endroit, la nature rocheuse du sol et le manque absolu de végétation dans les environs, le commandant espère que cette cachette ne sera pas découverte, d'autant plus qu'il se propose de la débarrasser de son contenu dès la rentrée à Iférouane.

« Deux gros buissons sont allumés autour du camp, de façon à faire croire, à ceux qui ne sont pas dans le secret, que les marchandises ont été détruites... »

Tu comprends, mon cher ami, qu'avec ces Touareg il faut user de toutes les ruses. Quant à moi, je crains bien que nous ne retrouvions jamais cet argent... qu'absent! J'ai bien dit : argent.

Les *thalaris* ou *bou-thyr* n'ont pas cours dans toutes les parties de l'Afrique et il y a telles tribus d'indigènes qui n'estiment les monnaies d'argent ou d'or qu'en qualité de bijoux et d'ornements de toilette : bracelets, colliers, etc. Les blancs sachant bien que pour un nègre tout ce qui brille est or, font d'excellents marchés avec des monnaies précieuses... sans valeur : perles rouges, blanches, bleues ou vertes, barrettes de cuivre ou d'étain, ciseaux, rasoirs, hachettes, peignes, aiguilles, petits miroirs de poche, (à l'usage de gens qui n'ont pas de poches, et pour cause!), couteaux, article très demandé, qui ne reviennent pas à quatre sous mais ont une valeur marchande considérable. Ajoute à cela les petits coquillages ou cauris, de la poudre, des fusils... Avec un fusil, mon ami, un fusil remontant aux premiers âges de la création... des armes à feu, on peut se procurer un esclave très vigoureux ou deux femmes, au choix! Cela ne veut pas dire que ces galantes gens estiment bien cher le sexe faible mais beau (on ne s'en douterait guère ici!) car on m'a dit qu'une femme s'échangeait cou-

ramment contre deux cochons! O délicatesse! Avec un couteau on peut acheter un enfant. Doux pays! Pays de la faim, pays de la soif, pays de l'esclavage!...

Enfin, contre vents et marées, nous voici tous réunis, après une séparation de près de deux mois à l'ombre du pavillon tricolore qui depuis trois mois, trois mois déjà! flotte à l'entrée de l'Aïr...

Notre brave commandant est rentré, avec ses fidèles soldats affamés, éreintés par d'indicibles fatigues physiques et morales, marchant d'un pas fantomatique, comme des somnambules, par la force de l'habitude, dans un état d'exaspération facile à comprendre. Je crois qu'il s'en est fallu de peu que, pour châtier les Touareg de leur perfidie, il n'ait exécuté quelque projet désespéré, fonçant tête baissée, comme une bête aux abois, sur ces chiens de pirates, et mettant à feu et à sang tout le pays d'Iférouane à Agadès...

Dans ce raid exténuant, plus de 250 chameaux sont restés en route, sur près de 500 partis! Et sur ceux qui restent bien peu sont bons à quelque chose...

Tout conspire contre eux! C'est un vrai martyre qu'endurent ces braves bêtes. Figure-toi, mon ami, qu'ils ont à subir un supplice renouvelé de Prométhée dont un vautour rongeait le foie sans cesse renaissant. Sur leurs dos pullulent d'innombrables parasites dont corbeaux et vautours sont très friands: mais non contents de pratiquer cette chasse aux tiques, ces ignobles oiseaux de proie fouillent de leurs becs recourbés les blessures, les plaies de nos pauvres bêtes de somme, qu'elles creusent, avivent et rendent incurables. Que les moutons se laissent manger la laine sur le dos, c'est déjà raide, mais que ces pacifiques chameaux se laissent sans protester manger la bosse de leur échine, c'est trop de résignation...

Conséquence : personne ne sait quand nous pourrons reprendre notre marche vers le sud. Et pas une âme pour aller, vers le nord, donner à notre patrie, à nos parents, à nos amis, un signe de vie!

Je gagerais que vos journaux ont déjà publié des détails inédits, avec gravures à l'appui, sur le massacre de la Mission saharienne... Sèche la larme qui perle à tes paupières, mon ami. Ce n'est pas mon fantôme qui te serre dans ses bras décharnés.... mais pas encore de squelette.

X***



Les lourds pilons de bois tombent dans les mortiers. (page 150)

XIII. — Sauterelles. — Termites belliqueux. — Un joyeux cercle. — Coiffures... au beurre. — Chahut monstre. — Esthétique nègre. — Prises étranges. — Toum ! Toum ! Toum ! — Concerts et bals. — Le chant et la valse des sables.

Enfin ! la dernière d'Iférouane : 24 mai 1899.

Mon cher ami,

Tout vient à point à qui sait attendre. Or, j'avais désespéré trop tôt de pouvoir jamais m'arracher aux délices de la noire Capoue de l'Aïr. C'est demain que nous partons. Demain, 25 mai, à une heure du matin nous quitterons avec armes et bagages, toutes nos armes, mais non, hélas! tous nos bagages... loin s'en faut, les *éleveurs de poules* d'Iférouane, pour arpenter à nouveau l'immensité du désert et gagner Agadès, où nous attendent peut-être d'autres déceptions, et sûrement de nouvelles fatigues. Pour la Patrie! travaux, ennuis, corvées, efforts, marches de nuit et de jour, luttes incessantes contre la nature, les habitants et les éléments, souffrances, périls, misères infi-

nies, famine continue et grandissante, qu'importe, si nous réussissons pour la Patrie?...

Reprendre notre traversée du Sahara, si malencontreusement arrêtée par la perfide tactique de temporisation et les peu scrupuleux moyens dilatoires chers aux Touareg, c'est, il nous semble, faire un pas vers le succès final. Aussi reprenons-nous confiance. En avant! pour la Patrie!

Je suis heureux, mon cher ami, et je ressens une allégresse si entière que telle doit être celle du prisonnier à qui le geôlier ouvre les portes de la liberté! Car, il n'y a pas à le dissimuler, nous étions bien les prisonniers des Kélouis, des Kel-Fadé, des Kel-Tadélé, des Kel-Ghârous et autres... loups-garous, *ejusdem farinæ*, tous gens de sac et de corde...

Et je serais plus heureux encore si nous pouvions communiquer avec notre chère Patrie... Hier, dans l'après-midi un grand vol de sauterelles, poussé vers le nord par un vent du sud, a passé au-dessus de notre camp. Combien n'aurais-je pas donné pour pouvoir confier à ces messagers ailés le soin de te porter des nouvelles d'un ami! Et j'ai longtemps suivi du regard leur nuée sombre qui s'envolait vers toi dans la direction du nord...

Rêve insensé, qui ne dura qu'un instant! N'était-ce pas folie que de transformer en pigeons voyageurs, pacifiques courriers, des insectes malfaisants, dignes enfants du pays que nous traversons; où l'on ne peut attendre rien de bon, ni de la nature, ni des êtres vivants; où tout est hérissé, belliqueux, hostile : sol, arbres, oiseanx et hommes de proie? Tels les Touareg, dans leurs razzias, telles les sauterelles ne laissent derrière elles que ruine et désolation. Tels encore les termites, avec lesquels nous et nos bagages, nos bagages surtout, nous avons fait connaissance à Iférouane. Les entomologistes distingués (ils le sont tous!) désignent ces insidieux déprédateurs sous le nom de *termites belliqueux*. Si par belliqueux il faut entendre dévastateur, jamais épithète ne fut mieux méritée.

Tu peux te faire une idée des ravages qu'occasionnent les termites d'Afrique par les dégâts que leurs frères d'Europe (avec

cette différence que ces derniers sont des termites... quasi-civilisés et pacifiques !) les termites des Landes, ont, il y a quelques années, causés presque sous nos yeux sur les bords du bassin d'Arcachon. Te souvient-il de cette charmante villa, décorée de balcons, de colonnettes de boiseries élégamment découpées, qui avait reçu la visite de ces détestables rongeurs? Quelle ne fut pas notre stupéfaction lorsqu'on nous montra qu'à l'intérieur tous ces ornements de bois, toutes les poutres, même les plus épaisses, avaient été totalement rongés, évidés, creusés! A l'extérieur, rien ne permettait de supposer qu'un tel travail de mine avait été accompli : mais la couche de bois superficielle avait à peine l'épaisseur d'un pain à cacheter. On nous raconta, à ce propos, les exploits d'autres termites, appelés *lucifuges* par les distingués entomologistes, qui dévorèrent les archives de la préfecture de La Rochelle, les cartons, les livres : si bien qu'aujourd'hui l'on enferme dans des boîtes et coffres en zinc les papiers à conserver.

Notre camp a, lui aussi, été visité, mais par les termites *belliqueux* cent fois plus voraces et experts dans l'art de la destruction, que les *lucifuges* ou les *landais*. En moins d'une demi-heure une paire de souliers, abandonnée sur la terre, ou la moitié d'une selle de méhari était dévorée. Tous les êtres vivants ont faim en ce pays! C'est par myriades que ces envahissants insectes pénétraient partout dans nos caisses dévorant tout : livres, papiers, étoffes, tout leur était bon. Bref, il a fallu lutter contre cette nouvelle plaie... du Grand Désert.

Dans les jardins d'Iférouane, je ne crois pas avoir noté ce détail, on trouve des espèces de greniers haut perchés, souvent à plus d'un mètre du sol, supportés par des piliers de pierre ou de bois irrégulier. C'est par ce procédé que les sédentaires de l'Aïr défendent leurs grains contre la voracité des termites.

A leur exemple, on nous fit déménager tous nos bagages pour les replacer ensuite sur un véritable talus de pierres et débris de roches isolatrices. Ce que les termites ont dû se trouver moqués ! Je me demande, après tout, si ces voraces rongeurs ne

croyaient pas nous rendre un signalé service en nous débarrassant de nos bagages (nos *impedimenta;* en français comme en latin bagage est synonyme d'embarras) désormais intransportables... Délicate attention de ces insectes touareg, dont il faut se défier tout autant que des amabilités des autres... Touareg!

Je ne voudrais pas quitter Iférouane sans te toucher un mot des plaisirs que nous y goûtâmes. Je t'ai assez, peut-être même trop, entretenu de nos misères, pour ne pas te montrer maintenant le beau côté de la médaille.

La faim, t'ai-je écrit, était à l'ordre du jour; elle avait néanmoins la gaieté pour compagne. Le soir, quand ils étaient libres, (je parle au passé, car j'ai si grand'hâte de... lever le camp d'Iférouane, qu'il me semble déjà en être sorti) les Français de la colonne se réunissaient et formaient un joyeux cercle que nous avions dénommé : *la Boucle du Niger;* nous devisions gaiement, nous riions, et les bonnes heures que nous passions en bonne camaraderie, nous faisaient oublier nos fatigues et nos inquiétudes. Nous étions là, entre compatriotes; et c'était comme un petit coin de terre française où flottait dans l'ombre obscure et transparente de la nuit, l'âme de la Patrie.

Parfois les négresses, nos blanchisseuses, nous récréaient par leurs danses plus ou moins classiques et dignes de figurer, avec honneur, sur une grande scène... à la foire des Quinconces ou de la barrière du Trône. Laids, ils l'étaient, sans conteste, les premiers sujets du ballet, d'une laideur hideuse, mais leurs ébats chorégraphiques ne manquent pas d'un certain caractère et d'une certaine souplesse. Je trouve à ces danses aux mouvements lents, aux ondulations souples et gracieuses quelque analogie avec les danses égyptiennes.

Les étoiles... noires de la troupe étaient la jeune Absou et la beaucoup moins jeune Chettou. Permets-moi, mon cher ami, de te les présenter. Absou est la moins affreuse de toutes les mégères qui cumulent les fonctions de vendeuses de légumes et de danseuses : cela ne veut pas dire qu'elle soit jolie. Ce que j'admire en elle, c'est sa coiffure : une œuvre d'art que signerait

nos plus distingués artistes capillaires de la métropole. Art, patience et beurre fondu : il faut tout cela pour obtenir une coiffure à la Absou.

Une journée entière est nécessaire à la coiffeuse — car dans l'Aïr les coiffeurs sont des coiffeuses — pour parachever son chef-d'œuvre. La patiente, c'est le mot qui convient, est couchée tantôt sur le côté tantôt sur le ventre et, dans ce cas, appuyée sur les coudes. L'artiste en cheveux est accroupie : elle commence par poisser abondamment la tête de sa victime avec du beurre fondu, elle la peigne, puis avec un clou, ce qui me rappelle les plaisanteries de la caserne sur le bleu à qui l'on demande s'il se peigne avec un clou ou avec une fourche! elle sépare les cheveux en une infinité de mèches qu'elle tresse une à une avec ses doigts abondamment beurrés pour assouplir et aplatir les crêpelures naturelles. Et de l'aube à la nuit, elle beurre, elle peigne, elle divise les mèches, elle tresse, elle rebeurre, elle re-peigne, elle re-tresse et le grand œuvre achevé, la patiente se relève fort courbaturée, mais le chef orné d'une infinité de tresses, séparées par une infinité de raies

« Dont un beurre gluant inonde tous les bords ! »

Chettou a la toison laineuse, ni blanche ni jaune, des vieilles négresses. Aussi a-t-elle, pour relever sa beauté, recours à l'éclat des bijoux... de cuivre, cet or des noirs, qui sous forme de colliers ornent son cou, sous forme de bracelets parent ses bras et... ses chevilles, sous forme de triangles pendent à ses oreilles.

Cette Chettou, qu'on avait immédiatement surnommée Touchatout, avait une véritable passion pour la danse, non la danse savante et réglée, mais pour la danse échevelée, épileptique, et pour tout dire en un mot, le plus effréné chahut. Te représentes-tu le fou rire qui nous secoua tous le jour où elle prit de force le docteur... (je ne le nommerai pas : mais il porte un binocle) pour qui elle éprouvait la plus vive et la plus obsédante amitié, et qu'elle ne voulait pas lâcher avant d'avoir obtenu une polka!

Le pauvre docteur se débattait, se défendait de son mieux et cette lutte épique entre la mégère et lui nous arrachait des larmes... Il finit, nouveau Joseph, à s'échapper, après avoir laissé son lorgnon aux mains ou aux pieds de la Putiphar noire...

Quel sens bizarre de l'esthétique ont ces femmes! Au contraire de la blanche qui par coquetterie, cherche à s'embellir, elles ne songent qu'à se rendre plus laides que nature... ce qui n'est pas peu dire. Il est vrai qu'en elles-mêmes, elles se figurent peut-être se rendre plus séduisantes. Il me souvient d'avoir lu que certaines femmes du centre de l'Afrique, agrandissent les lobes de leurs oreilles jusqu'à pouvoir y introduire une rondelle d'ivoire ou une petite glace de 7 à 8 centimètres de diamètre. Peut-être pour pouvoir s'y contempler, dirait Calino. D'autres se percent la lèvre inférieure pour y sertir un ou deux cônes de quartz poli, longs de 8 à 10 centimètres, et la supérieure pour y loger un disque de bois ou d'étain de 2 à 3 centimètres de diamètre et épais de un centimètre : ce qui leur fait des becs de canes! D'autres encore ont la cloison du nez perforée, comme les zébus! et y introduisent plusieurs brins de paille ou un morceau de bois de 10 à 12 centimètres de longueur. Je te recommande toutes ces recettes : l'art d'être belle et de plaire!

Moi-même, j'ai vu, de mes yeux vu, ce qui s'appelle vu, beaucoup de nos cavalières (elles ont trouvé des danseurs parmi nos tirailleurs! Des goûts et des couleurs...) ayant une des narines percée d'un trou dans lequel elles introduisaient soit un morceau de bois menaçant le ciel, soit quelques brins d'herbe desséchée! Peut-être pour prouver que l'herbe est le plus précieux des trésors; en quoi, je les approuve fort.

Les hommes, eux aussi, se fourrent quelque chose dans le nez. Je te le donne en mille pour deviner quoi... Leurs doigts? me diras-tu. Mon Dieu, cette coutume... dégoûtante se retrouve un peu sous toutes les latitudes. Les Iférouaniens font mieux. Tu sais, ou tu ne sais pas, qu'assez fréquemment les Arabes du Nord s'introduisent dans l'une et l'autre narine... des pétales

de roses ou des fleurs de jasmins. A la rigueur, cela s'explique. Mais ici, il y a de braves gens qui passent leur temps à se fourrer dans le nez de petits paquets de feuilles de jeunes oignons! On blague les Bordelais qui mangent et sentent l'ail... pas tous, heureusement; mais que penses-tu de nos hôtes qui se parfument les fosses nasales avec de l'essence d'oignon?... Horrible! horrible!

De dire à quelle race appartiennent ces remarquables échantillons de l'espèce humaine — nos frères! — je serais fort en peine. Les mélanges ont été si nombreux, si constants qu'il y a des Iférouaniens pur-sang, demi-sang, quart de sang, demi-quarteron, etc., si bien qu'à côté de Touareg absolument noirs (cependant ils n'ont ni le nez ni les lèvres caractéristiques des nègres) on en voit d'un noir plus ou moins clair, passant par tous les tons de la gamme des sombres : une symphonie en noir majeur! Mais s'ils se différencient par la patine de leur peau, ils se ressemblent tous par leur... absence de beauté.

Seuls les petits négrillons sont charmants avec leurs frimousses un peu chiffonnées et rieuses. Leurs mères les portent à cheval sur une hanche et arrivées au camp, les déposent dans un coin, pendant qu'elles lavent nos défroques ou pilent notre mil.

Car, étant oiseaux de passage, nous mangeons du mil... Le moindre grain de *blé*

Serait bien mieux notre affaire...

A défaut de pain de blé, nous sommes trop heureux encore de casser, en mangeant notre sempiternel çhameau... malade (les restes des corbeaux et des vautours!) une bonne croûte de galette de béchena, régal qui n'est pas notre ordinaire de tous les jours, malheureusement! S'ils comprenaient leur bonheur ceux qui ont leur pain quotidien!...

Ce n'est pas une mince besogne que de transformer en galette les graines de sorgho! Mais nous avons les esclaves... libres pour ce rude travail. Toum! Toum! Toum! En cadence! En

cadence! Toum! Toum! Toum! Ce sont les très longs et très lourds pilons de bois qui tombent, rythmiquement, dans les larges mortiers de bois. Toum! Toum! Toum! Jamais deux pilons ne sont à la fois dans le mortier. Toum! Toum! Toum! C'est la basse grave qui accompagne la mélopée que modulent les pileuses en se soulevant brusquement pour frapper avec plus de force! Toum! Toum! Toum!

Ce premier concassage terminé, on jette dans l'eau toutes les graines broyées, le gros du son monte à la surface, on écume, comme un vulgaire pot-au-feu; on fait sécher la farine grossière sur des couvertures, on la vanne et on rebroie entre deux meules rudimentaires et informes. Pour faire mouvoir ce moulin ce sont encore les femmes qui fournissent la force... animale. Dans une grande dalle de granit, légèrement creusée en forme d'auge, elles déposent le grain déjà concassé, et en avant les bras et la musique! Avec les deux mains elles saisissent une grosse pierre polie, de forme convexe, et comme le mitron qui roule la pâte et la ramène à lui, elles frottent, frottent et chantent toujours. C'est sans doute la fameuse *huile de bras,* bien connue du troupier! qui rend relativement facile cette difficile opération...

Beaucoup de peine, n'est-ce pas, pour un résultat médiocre en somme. Ce décortiquage est cependant indispensable, car, s'il n'a pas eu lieu, la farine du sorgho est extrêmement irritante; nous nous en aperçûmes : elle nous occasionna, au début, de légères entérites.

Dernière transformation : la farine grisâtre ainsi obtenue se fait cuire à l'eau, ou avec le chameau, sans être fort ragoûtante dans l'un ni l'autre cas, ou sous forme de galette (pain complet!) sous la cendre. Dur et friable, ce pseudo-pain se brise sous la main, au moindre effort, et s'effondre en un horrible mélange de débris confus pareils à de petits graviers... Bref, beaucoup de bruit pour rien!

Ces excellents indigènes sont passionnés pour le bruit et la musique. Les petits concerts que leur donnaient les musiciens

de la *noubba* des tirailleurs attiraient dans la première enceinte du camp, une énorme affluence de mélomanes. Le *tout-Iférouane* était là, ravi, extasié, bouche bée, aux accents bruyants de cette musique... céleste. En échange, ils nous ont donné une séance de guignol des plus réjouissantes. Le guignol au désert! Qui l'eût cru? Installation simpliste : l'opérateur s'assied, soutient de sa tête une pièce d'étoffe, fendue en son milieu, qui s'appuie sur un petit piquet, formant une sorte de tente. Par la fente médiane, le directeur du Guignol, fait sortir et manœuvrer avec ses doigts de petites marionnettes habillées à la nègre ou à la touareg, qui échangent, à la française, force coups de bâton, à la grande joie des assistants qui lancent aux acteurs maints lazzi et maints cailloux : bien leur en prend d'être de bois! La représentation commence, continue et se termine avec l'inévitable accompagnement des tambours à une baguette ou... à la main. Peu ou point de dialogue : les joueurs de tambours interpellent sans cesse les marionnettes et expliquent leur pantomime. D'ailleurs, pour les nègres, ces grands enfants, plus il y a de taloches et de coups de bâton emboursés et remboursés par les acteurs de bois, plus il y a d'éclats de rire!

C'est aussi aux accents bruyants, mais discordants, d'un orchestre inénarrable que se sont présentés au camp les ambassadeurs de Sa Majesté le sultan d'Agadès, Prince des Croyants, etc., etc. Tout se fait en musique, en ce délicieux pays dont les gens pratiquent tous, sans la connaître, la fameuse règle de la grammaire latine : *musica me juvat* ou *delectat!* Délectable, cette cacophonie sauvage, presque effrayante, pour eux peut-être, mais fichtre pas pour nos oreilles moins barbares! Voici d'abord le joueur de *Ghaïla* qui tire de sa clarinette des notes stridentes, comme exaspérées, exaspérantes surtout, gémissantes, vrillantes par leurs sons suprasuraigus! Il souffle, le pauvre! il souffle sans interruption, en se gonflant les joues si démesurément qu'elles semblent d'énormes fluxions sur le point de crever... mais ne se dégonflent jamais. C'est un vrai phénomène! Puis l'inévitable tambourinaire dont la main em-

portée par une véritable danse de Saint-Guy, tape désespérément sur une calebasse recouverte d'une peau parcheminée. Et je te tape... et je te tape! C'est à crier grâce, ou à se boucher les oreilles comme Odysseus et ses compagnons, pour ne pas se laisser attirer par ces sirènes noires! C'est tout cela, la musique vizirienne du chérif, le sultan Mohamed-El-Bayeri, fils du sultan Abdelqâder, fils du sultan El-Bayeri, etc. (revoir plus haut!) qui se prétend modestement le maître du Soudan tout entier depuis Tadent jusqu'aux confins du Soudan! Deux musiciens! Une méchante langue disait en montrant l'Institut : « Ils sont là quarante académiciens qui font bien du bruit comme... quatre! » Sans être taxé de médisance on peut bien accorder à ces deux musiciens du sultan, qu'ils font bien du bruit comme vingt! Deux hommes-orchestres quoi!

Et l'on prétend que la musique adoucit les mœurs! La musique et la danse!... Tout danse, tout chante... Rien n'est plus impressionnant que le « Chant des sables »... Dans certaines parties du désert, il n'est pas rare, au milieu du silence infini, d'entendre tout à coup le son vibrant d'une trompette lointaine.

« Le son éclate et meurt, renaît et se prolonge! »

Cette musique étrange dure une minute à peine. Les sables se taisent et la voix du désert recommence plus loin sa chanson. Les chameaux en sont effrayés et le caravanier croit à l'apparition d'un Djinn qui lui annonce sa mort prochaine.

Les sables chantent, les sables dansent. Ces jours derniers, des tornades sèches valsaient dans la plaine. Spectacle curieux! Figure-toi deux immenses entonnoirs, deux cônes se touchant par la pointe, une des surfaces larges rasant la terre et l'autre se perdant dans les nuages de sable obscurcissant le ciel : tel est l'aspect de la tornade. Représente-toi maintenant quinze, vingt ou trente de ces tourbillons de poussière grise, aspirant tous les objets légers qu'elles rencontrent, ayant chacune son mouvement propre et parcourant l'immensité de la plaine, décoiffant au passage nos gourbis, entraînant dans leur mouvement

giratoire nos djerids, nos papiers, des brindilles de paille ou de bois, et tu auras une vague idée de cette valse capricieuse des tornades. Tu peux la chanter sur un air connu, la valse (ter) des tornades!

Heureusement qu'elles ne dansent point à l'heure où je t'écris, car les trop nombreuses feuilles que j'ai noircies eussent été emportées, Dieu sait où. Ce n'eût pas été une grande perte, après tout : j'en aurais eu cependant un gros chagrin, mon cher ami, car un commerçant caravanier tripolitain qui va vers le nord, emportera peut-être (?) notre courrier et mes interminables causeries dont tu retiendras du moins, l'assurance d'une fraternelle amitié.

X***



Ce sont des galopades effrénées. (page 163)

XIV. — « Oui » c'est « non » ! — La guerre sainte : mort aux Koufar. — Œil pour œil ! — La parole est au commandant. — Orages... sans eau. — Insolations mortelles. — Paniques nocturnes. — Des chrétiens livrés aux bêtes.

D'Agadès, 31 juillet 1899.

Mon cher ami,

C'est d'Agadès que je t'écris, après deux mois de silence, d'Agadès la fameuse capitale du fameux Mohamed-El-Bayeri, fils du sultan Abdelqâder, fils... de son père, etc., etc... Sultan!! moins qu'un roitelet, devrait-on dire, si nous n'étions au pays du mirage... Trois cent cinquante kilomètres environ nous séparent d'Iférouane, d'où je t'envoyai mes dernières lettres : et il nous a fallu près de soixante jours pour accomplir cette traversée! Si nous marchons avec ce train de sénateur-tortue, tu resteras de longues années sans revoir ton ami, que tu ne reconnaîtras plus et qui aura certainement des cheveux blancs. Mais je dois ajouter que sur ces soixante jours nous en consa-

crâmes près de quarante-cinq à nous reposer... par force. Ces arrêts, que je n'hésiterais pas à qualifier d'arrêts de rigueur, nous retinrent du 27 mai au 24 juin à Aguellal et du 7 au 23 juillet à Aoudéras.

Eh! parbleu, aller de l'avant, brûler les étapes, nous ne désirerions pas autre chose; mais pour qu'un express rende son maximum de vitesse il faut lui fournir le combustible à discrétion. Or c'est le combustible qui nous manque le plus; je veux dire les vivres... *Primum vivere, deinde philosophari,* vivre d'abord, discuter ensuite, disaient les Latins. Donc ne pas mourir tout à fait d'inanition est notre unique préoccupation.

Ces rusés Touareg, féconds en ruses, ont adopté à notre égard une tactique fort habile, quoique renouvelée des Parthes et des Russes : ils font le vide autour de nous. Avec un flair merveilleux, ils éventent notre marche : troupeaux, denrées alimentaires, hommes, femmes, enfants, tout disparaît à notre approche. Et c'est le fameux combat du 12 mars qui nous rend si effrayants! Allez donc vous couvrir de lauriers... pour n'avoir pas de sauce qu'ils puissent parfumer? Nous avons beau protester de notre bonne foi, faire publier que notre intention est de sévir uniquement contre les tribus ayant participé au *ghezi*, on ne nous croit pas. « Ces gens sont très bons, leur répétait un de nos émissaires. Vous, vos chapelets sont de pierre, les leurs sont en or; ils n'ont qu'une parole et savent la tenir. » Autant en emporte le chihili! La mauvaise foi est si bien ancrée en eux, qu'ils ne peuvent croire à l'honnêteté d'autrui. Eux aussi n'ont qu'une parole : quand ils disent : oui! traduisez : non!

Ils sont persuadés que, suivant la coutume indigène, nous nous vengerons sur les innocents, dévastant, pillant tout sur notre passage. En débarrassant l'Aïr des étrangers qui foulent son sol vierge, ils s'assureront à la fois la sécurité, puisque nous sommes des bandits, et le Paradis... à la fin de leurs jours, puisque nous sommes des infidèles! Ecoute plutôt cet appel à la guerre sainte qui est tombé entre nos mains : « Que tous les

désireux du paradis, de la guerre sainte, se lèvent contre les Koufar! Serrez vos rangs et massez-vous! Vous, les prudents et les sages, n'ayez qu'une seule idée, qu'un seul but, le matin, le soir, la nuit : la guerre sainte contre les infidèles! Il faut combattre, de toute nécessité, nul ne doit reculer. Levons-nous et élevons nos âmes vers le Très-Haut jusqu'à la mise en fuite ou l'anéantissement total de cette poignée de chrétiens! »

Brr! cela me fait froid dans le dos!... Il faut voir dans ces excitations la main des Sénoussistes. Pendant notre séjour à Iférouane notre camp avait reçu la visite... intéressée d'un envoyé de la zaouïa des Sénoussistes de Ghât. Je crois t'avoir parlé des Tidjani, dont les zaouïas s'échelonnent du Nil à l'Atlantique et de la Méditerranée à Tombouctou, ordre religieux musulman, chaud partisan de l'expansion française en Afrique. Les Senoussistes, au contraire, sont des fanatiques intransigeants, fidèles aux enseignements du farouche Sidi-Mohammed-Ben-Ali-ès Senousi : leur nombre qui atteint déjà plus d'un million, croît sans cesse et il faudra compter un jour avec cette formidable association qui prêche la haine de l'Européen et l'assimile à une bête fauve à laquelle on doit tendre des pièges, si on n'ose l'attaquer de front. La liste est déjà longue de ceux à qui le fanatisme des Sénoussistes a coûté la vie : Laing, von Beurmann, Mlle Tinné, l'expédition Flatters, nombre de missionnaires français. Fasse Dieu que nous n'allions point allonger cette funèbre énumération!

Cet envoyé, espion des Sénoussistes, voyageur en guerre sainte, à la parole mielleuse et aux airs de bon apôtre, n'a fait que paraître, juste le temps de se rendre compte de notre situation, de ses propres yeux, et disparaître pour rappeler aux populations qu'elles doivent, sans pitié, exterminer notre colonne composée de Roumis, fils de chiens, mangeurs de porc, buveurs de vin! En quoi il se trompe fort, ce missionnaire, car, de porc ni de vin, nous ne mangeons ni ne buvons... qu'en rêve!

Devant cette hostilité, latente et patente à la fois, il ne restait plus, si nous ne voulions périr de famine en ce désert... déserté

par les bêtes et les gens (encore nous serions-nous fort bien passés des habitants s'ils nous avaient abandonné leurs bêtes... j'entends les grosses car des petites qui pullulent sur leurs corps nous n'y tenons guère!) il ne nous restait plus qu'à user de représailles. Nécessité cruelle, même à l'égard d'adversaires déloyaux, mais quoi! nous n'avions pas le choix des moyens. Un officier m'a raconté que M. Foureau a longtemps hésité à autoriser le commandant Lamy à prendre les mesures militaires commandées par les circonstances. Cette nécessité de représailles, cette obligation de razzier, leur semble à tous deux une dérogation si violente à leurs habitudes honnêtes d'Européens, les écœure, les humilie profondément. Mais c'est à nous surtout qu'ils songent, à ces trois cents soldats qu'ils ne peuvent conduire à la mort! Lourde responsabilité! Scrupules qui les honorent, scrupules que je comprends mais que, ma foi,... je ne partage pas. Les Touareg n'ont-ils pas ouvert les hostilités alors que nous avancions pacifiquement, ne demandant qu'à solder généreusement tous nos achats? Que n'ont-ils confiance en notre parole? Nos chefs leur ont promis *l'aman* (le pardon) mais ils croient à un piège. Tu l'as voulu, mon ami, ne t'en plains pas, tire-toi de là comme tu pourras...

Il nous faut des chameaux : on leur en prendra; des bœufs, des moutons : on s'emparera de tout le bétail qu'on pourra leur ravir. C'est la loi de la guerre. Remarque qu'on les a prévenus, qu'on s'engage à leur payer la location des bêtes de somme et le prix des troupeaux razziés si leurs propriétaires se présentent et acceptent l'aman! Si après cela, les Touareg nous accusent de banditisme!... J'admire la douceur, la patience de nos chefs! Et dire qu'il se trouvera certainement en France des journalistes bien informés pour les accuser de monstrueuses injustices, de cruauté, de barbarie!...

Ne va pas te figurer, mon ami, qu'en cet infernal pays où il ne pousse que des pierres, faire des razzias soit une partie de plaisir, une excursion en montagne. Ah! nous en avons vu de raides, dans ces *raids,* (pardon!) et pour que tu ne supposes pas



On se précipite au pas de course. (page 161)

que j'exagère pour me couvrir de gloire et me faire tresser des couronnes, je transcris tout uniment le rapport du commandant relatant une de ces reconnaissances aux environs d'Aguellal : c'est moi qui l'ai recopié de ma belle main. « On se glisse doucement et sans bruit au milieu des rochers jusqu'au-dessus même des campements. A quatre heures et demie, le muezzin appelle les gens à la prière, mais interrompt brusquement ses appels ; il a aperçu les silhouettes de nos hommes se profilant au sommet de la montagne, et il donne l'alerte au campement. Le commandant fait sonner la charge et on se précipite au pas de course vers le fond de la vallée, entraînant avec soi les rochers que l'on fait écrouler en produisant un fracas épouvantable... » (Juge de l'effet de cette avalanche!) ... « Toute la population mâle prend, bien entendu, la fuite, abandonnant tout : femmes, enfants, bestiaux... » (Galants hommes!) — « On fait le café, et, vers huit heures et demie, tous les prisonniers et les animaux sont rassemblés et mis en route vers Aguellal. La chaleur est torride et on avance lentement au milieu de cette région bouleversée, dans laquelle le moindre faux pas pourrait vous entraîner au fond de précipices inaccessibles. En passant près du gouffre où se trouve l'eau, on remplit tous les récipients et on fait boire tous les animaux qui se réduisent à environ une centaine de chèvres : il a été impossible, malgré tous les efforts faits par M. le lieutenant de Thézillat de faire passer les bourriquots que l'on avait trouvés au campement des Touareg. La marche est reprise et l'on éprouve les plus grandes difficultés pour redescendre la vallée que l'on a escaladée pendant la nuit. La chaleur est étouffante dans ces gorges profondes. A midi, on s'arrête au débouché de la gorge, dans la plaine, au pied des montagnes, sous d'énormes gommiers qui produisent une ombre bienfaisante. Dans l'après-midi tout le monde rentre au camp. » J'ajoute : exténué, harassé, époumonné, rendu fourbu, mais heureux du succès car nous pourrons du moins manger à notre faim pendant quelques jours. Mais le bonheur parfait n'est pas de ce monde ; pendant deux

ou trois semaines il nous a été donné de satisfaire la fringale qui tiraillait nos estomacs en dévorant de la viande saine, appétissante, tendre, à bouche que veux-tu. Résultat : un dégoût profond pour tant de *viandasse!* (ô souvenir de la cantine !) Légumes et pain, même de mil, eussent été les bienvenus. *Nemo suâ sorte contentus* (1).

Elles n'étaient pas non plus contentes de leur sort, les quelques négresses esclaves qui sont venues au camp, comme en un lieu d'asile, pour se mettre sous notre protection ! Celles-là du moins, à l'encontre du déserteur dont je t'ai narré l'aventure, préféraient la liberté à la servitude. Voici cependant un fait qui démontre bien que la mentalité des nègres n'est en rien la nôtre : ce sont de grands enfants, capricieux, volages, incapables de vouloir et surtout de vouloir avec suite. Une de ces pauvres serves, réfugiée sur ce petit coin de terre libre qu'est notre camp, n'a pas tardé à être prise de la nostalgie de l'esclavage et a demandé elle-même à suivre ses compagnes qui la venaient réclamer!... Peut-être la reverrons-nous, sous peu de jours, implorer à nouveau notre protection !...

... Des difficultés de la route je te dirai peu de chose, mon ami, car plus ça change, plus c'est la même chose. Toujours des pierres, des montagnes, des ravins, des cirques, des sentiers de chèvres, des cols étranglés, des descentes à pic, succédant à d'invraisemblables escalades ; toujours les mêmes efforts, le même labeur épique pour aider, soutenir, recharger, dans leurs multiples chutes nos bêtes de somme; toujours les mêmes lits de rivières sans eau, les mêmes puits avec la même indigence d'eau.

Toutefois nous sommes entrés dans la saison des orages... sans eau ! Jusqu'à présent nous n'avons reçu qu'une torrentielle averse qui nous a trempés des pieds à la tête et nous a procuré le plaisir, nouveau pour nous, de voir tomber de l'eau et... de dormir dans la boue! car je crois inutile de te dire que nos chefs, pas plus que nous, personne n'a plus dès à présent, ni lit ni tente... Juge de notre dénûment !

(1) Jamais on n'est content de son sort.

Oh! ces nuits au campement d'Aguellal! Très fatigués par la chaleur étouffante de la journée (plusieurs tirailleurs sont morts d'insolation, de fatigue et de soif!), énervés par l'électricité atmosphérique qui nous rendait irritables, impatients, irascibles, impressionnables, nous aurions eu besoin d'un sommeil réparateur. Mais les animaux, eux aussi, ressentaient les effets de cette température à la fois déprimante et excitante. Je crois que s'il eût plu... plus fréquemment, ces petites douches eussent calmé la surexcitation nerveuse des bêtes... et des gens. Malheureusement les orages quotidiens, revenant presque à heure fixe, dans l'après-midi, avec leurs fulgurants éclairs et leurs tonitruantes détonations, n'amenaient en définitive que quelques gouttes de pluie; mais ils se dédommageaient en soulevant des rafales d'une effroyable poussière tourbillonnante, épaisse, aveuglante, asphyxiante. Décidément nous sommes encore au Sahara : aux brumes *sèches* d'Iférouane, succèdent les orages *à sec* d'Aguellal et d'Aoudéras!

Donc, nous voilà moelleusement étendus sur des lits de gravier et de cailloux; succombant à la fatigue nous nous endormons... Tout à coup un assourdissant concert de beuglements, de bêlements, de braiments, de bramements, de hennissements s'élève, dans le grand silence de la nuit : puis ce sont des galopades effrénées à travers le camp, les bagages, les ustensiles chavirés, des charges impétueuses d'animaux fantômes passant, dans le souffle des rafales, comme des ombres, sous un ciel noir et pesant! Dans cette course folle, bœufs et veaux, chèvres et bourriquots, chameaux, chamelles et chamillons, chevaux passent, disparaissent, escaladent les rochers, reviennent et recommencent leur effroyable cacophonie. Les dormeurs, bien éveillés, je te le jure, se livrent à des luttes homériques pour arrêter, calmer et attacher, à grands renforts de jurons, de cris, de coups, les bêtes affolées...

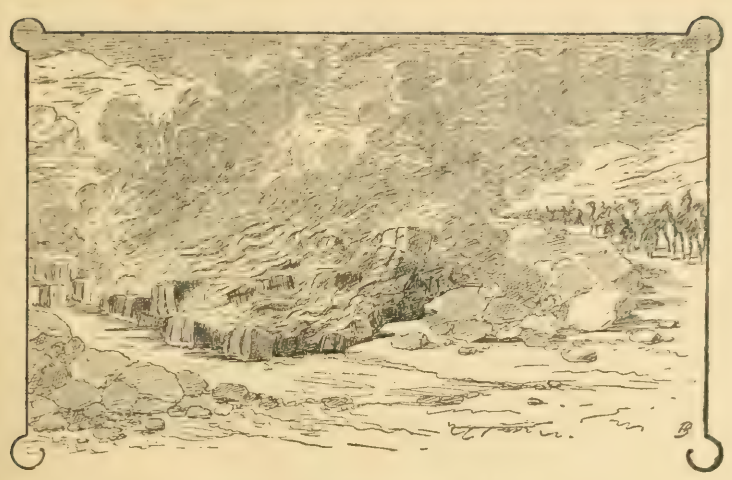
« On n'entend que des cris poussés confusément :
Dieu, pour s'y faire ouïr, tonnerait vainement! »

Enfin tout rentre dans l'ordre... ou à peu près. Nous regagnons nos couches, mais pour reposer faisons des efforts inutiles. Après avoir lutté contre de grosses bêtes, c'est maintenant contre des petites qu'il faut se défendre. Et ils sont légions, ces monstres qui grouillent dans l'ombre : scorpions, termites, moustiques, tiques de chameaux (leur nom seul évoque la sensation de piqûre : et je te pique par ci et je te pique par là !) fourmis dont les pinces en forme d'hameçons pénètrent si avant dans les chairs que si on les en arrache la tête reste dans la plaie et le corps dans la main! Bref, un véritable martyre. Le mot n'est pas trop fort car nous étions des chrétiens livrés aux bêtes !

J'ai passé là, mon cher ami, les plus mauvaises nuits de mon existence. Et je ne t'ai rien dit des répugnants mille pattes, des cancrelats, des margouillats et des cent espèces de poux, de toutes couleurs mais tous plus dévorants les uns que les autres! La palme appartient cependant aux rouges : si bien que nous avons modifié la locution proverbiale « méchant comme un âne rouge » et que nous disons « méchant comme un pou rouge! » Il est vrai que nous n'avons pas encore rencontré la *chique* ou puce pénétrante qui a une affection particulière pour le gros orteil : elle s'introduit sous l'ongle, s'y installe, pond ses œufs, fait triple couvée et pour se nourrir, tel le rat de la fable, ronge les parois de sa maison. En voilà des locataires qu'il faut se hâter d'expulser! Mais je ne désespère pas de devenir propriétaire d'un de ces monstres minuscules... d'autant que, comme les camarades, je marche le plus souvent nu-pieds.

Je m'arrête. A évoquer le souvenir de ces nuits d'affreuse insomnie, j'éprouve un invincible besoin de sommeil. Je bâille. Le temps de te donner une accolade fraternelle, mon bien cher ami, et je serai dans le pays des songes. Je rêverai de toi et de ma Patrie qui à distance me paraît comme un petit coin de terre ombragé et frais... où l'on dort bien !... sans bêtes !

X***



Toujours des bûchers consumant nos trésors.

XV. — De nouveaux bûchers. — Soldats, bêtes de somme. — Fleuves qui se cachent sous leur lit. — Une surprise. — Incinération d'un caporal. — Un 14 Juillet joyeusement célébré : programme des réjouissances.

D'Agadès, 1er août 1899.

Mon cher ami,

J'ai dormi d'un si bon sommeil, après t'avoir envoyé, à travers l'espace, un bonsoir que tu n'as certainement pas entendu, que ce matin, frais et dispos, je reprends la plume pour terminer mon interminable récit de notre voyage Iférouane-Agadès.

Toujours des sacrifices! toujours des bûchers consumant nos trésors amenés de si loin, au prix de tant de peines! Et de ces richesses : lits, tentes, effets de rechange, appareils et plaques photographiques, tonnelets, étoffes, caisses, papiers, livres, etc., il ne reste plus que des carcasses lamentablement tordues, des chiffons noircis et quelques feuilles recroquevillées dans

d'immenses tas de cendres faisant sur la plaine de larges taches rondes et noires! C'est l'égalité dans la misère : nos braves officiers sont dans le même dénûment que nous ; sans chaussures, sans vêtements (tous les galons ont disparu depuis longtemps!) ils ne touchent que la même ration que nous. Et malgré cela, ils sont pleins d'entrain, et leur exemple est bien fait pour nous remonter le moral : ils ont leur part de nos fatigues, de nos privations et plus d'une fois je les ai vus à l'œuvre, comme nous, chargeant ou déchargeant les animaux de bâts, travaillant à la construction de nos zéribas. « De quoi nous plaindrions-nous? me disait mon capitaine, nous sommes une troupe *admirable,* puisqu'on nous met à *la demi-ration !* » (admiration !)

Nous avons sauvé du désastre des rubans et des dentelles que nous conservons précieusement, en prévision de l'avenir, pour les achats que nous pourrons faire... si nous trouvons des vendeurs. Chacun de nous s'est paré, à sa guise, de ces épaves sauvées de l'incendie et je t'assure que, sous nos cafetans provenant aussi des ballots éventrés, nous avons grand air, comme don César de Bazan. Très pittoresque notre accoutrement! mais lourd, oh! combien! le faix pesant qui s'échafaude sur nos épaules : huit jours de pain de guerre, huit jours de sel, cinquante jours de sucre et de café (sous forme de tablettes de poudre de café comprimée) et l'eau du jour, en plus du fourniment. Les bêtes de somme ne sont pas plus favorisées que nous, leurs frères supérieurs. Les chevaux des spahis et des officiers ont à porter, outre leur cavalier et sa ration, un petit supplément de 25 à 30 kilos de munitions ou de biscuit. Tout cela marche cependant : un peu clopin-clopant, on arrive à l'étape; on mange peu, on boit moins encore, on ne dort pas du tout, et le lendemain on recommence... Pour être heureux, dit-on, il faut regarder au-dessous de soi. Juge de notre félicité quand nous voyions de pauvres négresses ramasser précieusement la poussière de notre camp avec les crottins des chevaux, les fientes des chameaux, pour en retirer les quelques grains de mil échap-

pés des mortiers des pileuses! J'aurais voulu être comme le riche et miséricordieux Booz :

> « Quand il voyait passer quelque pauvre glaneuse :
> — Laissez tomber exprès des épis, disait-il... »

Mais j'étais moi-même pauvre comme Job... D'autres suivaient les bouchers et lorsqu'ils procédaient à l'abatage des bêtes, elles se précipitaient sur les intestins et sur tous les morceaux de rebut, disputant cette triste proie aux vautours et aux éperviers...

Rien de moins monotone, malgré les apparences, que notre vie de soldats-explorateurs. J'ai eu la chance de faire partie de la reconnaissance conduite par le commandant Lamy qui du 14 au 20 juin a battu le pays et qui mieux est... les Touareg. Notre deuxième victoire! Tressez-nous des couronnes!...

Nous partîmes donc le 13 juin, dans l'après-midi, au nombre de 150, avec six jours de vivres et de l'eau. Le 14 juin, dès quatre heures du matin, nous nous mîmes en marche dans une vallée assez encaissée et très boisée que des pluies récentes avaient couverte d'une belle végétation. Nous arrivons auprès d'un ruisseau assez large où se trouvaient encore quelques flaques d'eau témoignant qu'il avait coulé peu de temps auparavant. Les ouadi africains sont comme cela, mon ami; et malheureusement on ne peut pas les refaire. Le matin ils sont à sec, à midi, après un de ces abats-d'eau diluviens dont je t'ai cité un exemple, ils roulent entre leurs berges trop étroites des eaux torrentueuses, le soir le beau fleuve est je ne dirai pas rentré dans son lit, mais sous son lit...

Notre colonne s'avance lentement, et le passage du ruisseau se fait très difficilement et chameau par chameau. Ah! c'est que nous n'avons plus nos bonnes bêtes d'antan, presque toutes mortes à la peine aujourd'hui, mais des animaux jeunes, mal dressés, provenant de nos razzias, et faisant preuve de la meilleure... mauvaise volonté. Tout à coup, à l'arrière-garde où je me trouvais, nous entendons des cris sauvages en même temps

que des bois qui les dissimulaient, fondent sur nous, en trombe, une centaine de Touareg montés à méhara, la lance en avant et le sabre au clair. En moins d'une seconde, avant même d'avoir pu faire usage de leurs armes, cinq des nôtres tombent sous leurs coups. Vite remis de la soudaineté de cette attaque, nous exécutons à bout portant un feu meurtrier sur la colonne ennemie qui tourne bride, aussi vite qu'elle est venue, et va s'abriter derrière un mamelon pour se rallier et renouveler l'attaque. D'autres groupes aussi importants se trouvaient embusqués dans cette vallée très accidentée : il nous fallut plus d'une heure, et nombre de feux de salves bien ajustés, pour pouvoir enfin crier: Victoire ! en voyant ces braves Touareg en pleine déroute, protégeant leurs dos avec leurs larges boucliers... Trente cadavres ennemis, quatre-vingts chameaux gisaient sur le champ de bataille. C'est donc, pour employer le mot de notre commandant, une frottée sérieuse qu'ont reçue le 14 juin ces pauvres Ikazkazen, Kel-Aguellal, Hoggar et Agadésiens, mais hélas! nous comptions de notre côté un mort : le caporal français Billotet, tué au premier choc des Touareg.

Nous chargeâmes sur nos chameaux et sur les quatre chevaux richement harnachés que nous avions capturés à ces brigands, le corps de notre pauvre camarade et quelques tirailleurs blessés, peu grièvement par bonheur, et nous nous remîmes en marche, heureux de notre succès, un peu attristés quand même de l'avoir payé trop cher. Nous allions silencieux; dans l'air étouffant, point d'autre bruit que le tintement clair et ironiquement joyeux de la multitude des petits grelots de cuivre, gros comme des noisettes, qui ornaient le frontail et les montants de bride de nos chevaux de prise.

Vers dix heures et demie, après avoir franchi un très mauvais passage, la colonne, sur l'ordre du commandant, fit halte à l'ombre de très beaux gommiers : repos bien mérité, car depuis quatre heures du matin nous avions marché, combattu, sans une minute de relâche. Triste halte s'il en fut, dont la plus grande partie fut consacrée à la construction du bûcher sur

lequel furent incinérés les restes du pauvre caporal Billotet, tombé au champ d'honneur...

Nous rentrâmes au camp le 20 juin, à six heures du matin, après avoir marché le plus souvent de nuit, pour souffrir un peu moins de la terrible chaleur qui n'en fit pas moins dans nos rangs cinq victimes, qui s'abattirent comme des masses terrassés par des insolations. L'un de ces cas fut suivi de mort immédiate. Encore une victime de ce pays meurtrier!...

Je feuillette mes notes et y retrouve sans cesse les mêmes remarques qui seraient pour toi, mon cher ami, totalement dénuées d'intérêt : orages, coups de vent, quelques gouttes de pluie dans l'après-midi... Vers cinq heures, violent orage qui se résout en légère pluie... Orage sec... poussière, poussière... escapades nocturnes des animaux; infernal brouhaha... On a faim : on pile le sucre et le café et on avale le tout gloutonnement... Orage habituel... La nuit, étourdissant concert des chacals, des hyènes et autres bêtes de proie qui hurlent, glapissent, aboient, rugissent pendant que les oiseaux nocturnes hululent lugubrement... Un drame écrit sur le sable : aperçu très nettement dans un ravin les traces profondes laissées par deux lions poursuivant un bœuf... Toujours des orages...

Laissons tout cela. J'aime mieux te raconter comment nous célébrâmes, à Aoudéras, la fête nationale du 14 Juillet.

Dès le matin, suivant la tradition, des salves de mousqueterie et deux coups de canon annoncent la fête et convient les indigènes d'Aoudéras et les *indigents* du camp à prendre part aux nombreuses réjouissances organisées en l'honneur de la fête de la République.

Revue, et quelle revue! A notre tête, nous avions le capitaine Reibell, et je te prie de croire que nous avions fière mine sous nos guenilles et nos défroques hétéroclites, quand nous défilâmes devant notre commandant, assisté de MM. Foureau et Dorian. Au-dessus de nos têtes claquait gaiement le drapeau tricolore; les clairons et les tambours sonnaient et battaient allègrement : nous nous sentions tous l'âme doucement remuée

en songeant, qu'à pareille heure, la France tout entière, de la grande ville au plus infime hameau, était secouée par le même frisson d'enthousiasme patriotique.

Les indigènes eux-mêmes nous admiraient avec ahurissement et ne pensaient pas plus que nous à rire de notre accoutrement grotesque, de la veste en coton violet de M. Foureau, du smoking barré par l'écharpe tricolore du député M. Dorian, des dolmans sans insignes de nos officiers dont quelques-uns étaient coiffés d'horribles chapeaux de paille, ni de nos chaussures... absentes! Car tous, tu m'entends bien, tous, les chefs comme les soldats, nous allons nu-pieds, moins heureux que les héroïques soldats en sabots de la première République...

Après la revue, sous le bâton du maëstro-docteur Fournial, qui se révèle un incomparable chef d'orchestre, tous les Français lancent à pleine voix, en ce coin perdu dans le désert immense, les couplets vibrants de la *Marseillaise*. Il nous semblait que par-delà les sables illimités, par-delà les montagnes inaccessibles, par-delà les mornes solitudes de pierres, qui n'avaient pu arrêter notre marche, nos voix amplifiées, surhumaines, venaient se mêler aux innombrables voix qui ce jour-là, dans toutes les terres françaises, aux quatre coins du monde, jetaient aux échos les accents émouvants du chant sacré de la Patrie... La Patrie! Nous comprenions bien, pour avoir longtemps marché sur des chemins qui ne sont pas ceux de la France, pour avoir souffert durant les rudes journées d'étapes et de misères, ce qu'il y a de doux et d'amer à la fois, dans ce mot, le plus beau de tous, la Patrie! De la patrie absente il ne nous restait que le lambeau d'étoffe aux trois couleurs, clapotant au vent, là-bas, au-dessus du camp; et cette vue remuait en nous, jusqu'au plus profond de l'être, toutes les nobles aspirations, tous les généreux sentiments, tout ce qui porte au dévouement, au sacrifice, à l'abnégation, au devoir!

Dans l'après-midi, des jeux divers furent organisés et avec un entrain, que nos fatigues antérieures auraient dû ralentir, mais que stimulait la douce et réconfortante perspective de prix en

nature, dattes et denrées diverses, nous prîmes part aux concours de saut, de courses, etc. Puis on s'en fut au bal... « Après la pause, la danse » dit un vieux proverbe français. Ces dames Touareg nous dansèrent « la danse de la tête » originale plutôt que gracieuse. Plus gentilles, c'est-à-dire beaucoup moins laides que celles d'Iférouane, les femmes d'Aoudéras ont comme elles la passion des parures : bracelets de cuir où sont serties des perles, bracelets (ou plutôt « jambelets ») de jambes en cuivre, colliers de verroterie, de plaques de métal, boucles d'oreilles d'argent, de zinc ou... de bois. Jamais noir, le teint de ces dames (ma foi assez avenantes) est plutôt cuivré sombre, mais leurs danses ne permettent guère de l'admirer, car elles sont presque entièrement voilées d'étoffe noire ou multicolore.

En place pour la danse ! Elles s'asseyent en cercle, (s'il n'y a pas de gêneurs, d'empêcheurs de danser... en rond !) et en avant la musique!.. Des musiciennes, frappant dans leurs mains ou sur des sortes de tambours de basque, indiquent le rythme, d'abord très lent, puis progressivement extrêmement rapide ; les têtes des danseuses, dont le corps doit rester absolument immobile, suivent cette mesure, et pivotent de droite à gauche, de gauche à droite, sans arrêt, sans interruption aucune *pendant des heures!* Il paraît que cela les amuse extraordinairement puisque musiciennes et dodelineuses de tête ne s'arrêtent que lorsqu'elles s'écroulent par terre, anéanties...

Ces messieurs Touareg ont des danses plus mouvementées et plus intéressantes : une sorte de gigue avec piétinements, trémoussements, véritables exercices d'assouplissement avec même sauts périlleux en arrière.

Le soir, (tu vois, mon cher ami, que la fête est complète) grande représentation par toute la troupe ! Qu'on se le dise ! Entrez, entrez, Mesdames et Messieurs : tout le monde *sont* bien assis à l'intérieur ; on a même le droit de se coucher ou de rester debout. Et pas de danger que le plafond du théâtre vous tombe sur la tête, car c'est la voûte du ciel ; ni que les bancs se

cassent, car il n'y en a pas. Eclairage féerique : un immense feu de feuilles sèches de palmier.

Chacun de nous, à tour de rôle, *y a été* de sa chanson, de son monologue, de sa romance à la mode... d'il y a deux ans et même plus. Toutes les rengaines, tous les airs moulus par des orgues de Barbarie édentés,

« Sentinelles, ne tirez pas ; c'est un oiseau qui vient de Fran-an-an-ce ! »

toutes les *scies* boulevardières ou patriotiques, y passèrent : c'est bien ressassé, bien usé, bien puéril, bien bêta, penseras-tu; n'empêche que nous étions ravis, enthousiasmés et c'étaient des *bis!* et des applaudissements sans fin.

Pour varier le spectacle, le docteur Fournial reprenant son bâton de chef d'orchestre, dirigeait des chœurs que nous chantions avec peut-être plus de bonne volonté que de mesure, mais qui produisaient quand même grand effet. Les tirailleurs indigènes, avec leurs farces burlesques et leurs invraisemblables déguisements, nous désopilèrent la rate, et je t'assure que la figure de ces acteurs et chanteurs improvisés était rougie moins par la chaleur du brasier (rampe de notre scène!) que par le feu... de l'action. Ils auraient brûlé les planches... s'il y en avait eu... Il fallait voir comme les spectateurs regardaient de tous leurs yeux et écoutaient de toutes leurs oreilles, faisant mentir le dicton : « Ventre affamé n'a point d'oreilles ». Chacun de nous avait le ventre creux et n'en était que plus à l'aise pour rire à ventre... déboutonné... d'autant que pour la plupart nous n'avons plus de boutons...

Et voilà comme nous célébrâmes, en une journée inoubliable, répit de quelques heures pour nos misères, la fête de la Patrie et de la République, dont le souvenir est aussi impérissablement empreint en nos cœurs, qu'il est profondément gravé sur le haut d'un roc voisin d'Aguellal et qui porte fièrement cette inscription .

R. F. — M. S. (Mai-juin 1899)

Document précieux qui prouvera aux historiens des siècles à venir que la *République française* eut raison de confier à la *Mission saharienne* la tâche périlleuse de planter sur une terre de violence et de brigandage son pavillon à l'ombre duquel fleurissent la justice, la bienveillance et l'humanité.

Adieu, mon bien cher ami, ne désespère pas de me revoir un jour, bien que nous partions dans quelques jours par la route du sud. Je suis, pour ma part, persuadé qu'en tournant le dos au nord, c'est-à-dire à la France, nous prenons le chemin le plus direct pour y revenir!

X***



Un chambbi me faisait boire à son bidon. (page 178)

XVI. — Trahison des guides. — La journée de la soif. — Souffrances atroces de la mission. — El ma ! El ma ! Sauvés ! — Agadès-la-Sainte. — Le lieutenant-poète Métois. — Pas d'indigestions !

Du camp de Tinchamane, sous les murs d'Agadès, 25 août 1899.

Mon cher ami,

Nous venons de vivre des journées terribles et si pleines d'épouvante que je me demande encore si je n'ai point été le jouet de quelque cauchemar : les mots me manquent pour te narrer l'excès de nos misères...

Après un court séjour dans notre camp de Tinchamane, sous les murs d'Agadès, il avait été décidé que nous nous dirigerions au plus vite vers Zinder. Aussi le 10 août, à deux heures du matin, nous partîmes vers l'inconnu, sous la conduite d'un guide touareg, un traître bien entendu, nommé Khelil, que le diable emporte ! Dans quelles conditions défavorables la mission se mettait en marche, tu le comprendras quand je t'aurai dit

que le manque d'animaux porteurs nous permettait à grand peine d'emporter les épaves de notre matériel hélas! déjà fortement réduit, mais rendait impossible l'organisation d'un convoi d'eau. A la mer, on ne doit pas s'embarquer sans biscuit; au *Pays de la Soif,* c'était folie que de compter sur les puits hypothétiques promis par des guides menteurs, ou sur les *ghedirs* problématiques que les orages secs du pays targui remplissent plus volontiers de sable que d'eau!

La nuit était belle mais noire, de ce noir absolu que cette nature désertique, toute de contrastes et d'oppositions violentes, fait aussi sombre, qu'elle fait lumineuse la clarté du jour. Nous marchions donc à l'aveuglette, sans bruit, sans parole, dans l'accablement d'un sommeil difficilement vaincu par la peur de perdre ses compagnons, sur un chemin heureusement facile, où les chutes ne furent pas trop nombreuses, chutes d'hommes non plus que chutes de charges et de bourriquots. Mais avec le soleil et la lumière reviennent l'entrain, la bonne humeur, la gaieté, les chansons qui au désert, comme sur les belles routes de France, abrègent les étapes. On cause, on rit, on fume. On fume! tu aurais ri de voir les fumeurs, dont je ne suis pas, sortir de leurs poches (et quelles poches!) leurs invraisemblables pipes. Toi qui as médité longuement, ô philosophe, sur la fragilité des choses humaines et... des tuyaux de pipe, tu ne t'imagines pas que les pipes algériennes ou marseillaises de nos tirailleurs aient pu arriver intactes jusqu'à Agadès! Mais nos soldats, industrieux, se sont confectionné d'admirables instruments de fumerie avec... des tibias de mouton : et dans ces pipes, je les ai vus fumer de tout, à défaut de tabac... et particulièrement... (je te le donne en mille!) des crottes de chèvres ou de bourriquots, précieusement serrées dans de petits chiffons, blagues improvisées! J'aurais bien voulu t'y voir, fumeur impénitent; tu eusses, tout comme les autres, savouré cet odorant succédané du tabac. Heureusement pour nos fumeurs qu'ils avaient, à Agadès, rempli leurs blagues d'un tabac plus authentique!...

Après une étape de 24 kilomètres, nous nous arrêtons au puits d'Aballakh. Ce serait faire tort à la réputation des puits sahariens, que de supposer que ce puits avait de l'eau. De huit heures du matin à cinq heures du soir, nous avons, à tour de rôle, travaillé dans un trou étroit comme une cheminée, à emplir les récipients ou *dallos* que les camarades hissaient à l'orifice : eh bien! après neuf heures de travail, nous avions, tasse par tasse, ou mieux, quart par quart, extrait à peine assez d'eau pour faire une tasse de café pour chacun de nous! Aucun des animaux n'a pu boire; ni les chameaux, ni les ânes porteurs, et surtout semeurs de charges, ni les bœufs, ni les moutons, ni les chèvres réservés pour l'abatage, n'ont eu une goutte d'eau. Supplice pire que celui de Tantale! Tous, je dis bien, tous, bêtes et gens, nous tirions la langue auprès de ce puits de malheur qui avarement, ironiquement, instillait goutte à goutte son eau jaunâtre et terreuse... Nous soupâmes sans boire. L'orage sec quotidien nous amena trois gouttes de pluie : toute la nature se moquait de nous!

Le 11, à minuit, nous repartons. Nous nous enfonçons dans le noir : route épouvantable ; des trous, où notre marche chancelante d'hommes las et ensommeillés nous fait tomber ; on dirait que nous avons sous les pieds les tiges rudes du blé que l'on vient de couper; nous nous blessons terriblement... Dès le matin, le soleil embrase la plaine immense recouverte d'herbes dures (elles nous l'ont bien fait sentir!), et avive encore la soif qui nous brûle. Là-bas, bien loin, à l'horizon aux vapeurs de cuivre, apparaît une ligne de collines que nous croyons n'avoir jamais la force d'atteindre. C'est là pourtant qu'est le salut. Mais on doute, malgré l'assurance de nos officiers, qui, en tête de nos sections, nous réconfortent et cherchent à faire renaître en nous quelque espoir. Encore un effort... La soif devient irritante; il me semble que la langue me pèle et s'alourdit : je suis incapable de proférer une parole. Et cependant je marche, j'aide mes tirailleurs à relever nos bourriquots, exténués eux aussi, qui butent à chaque pas sur ce terrain raboteux, inégal, et à

ramasser les charges tombées... Mais lutterai-je longtemps contre la soif qui me torture et contre la chaleur qui me suffoque?... De toutes les poitrines oppressées sort un râle rauque et bref, un souffle d'agonie... Nous sommes vaincus par la soif... Je marche toujours et mes yeux ne voient plus les hommes, ni les choses que comme des images confuses et tremblotantes. De temps à autre, une de ces ombres s'abat : c'est un de mes hommes qui tombe la face contre terre en poussant encore un cri : « A boire! » Plus loin, je distingue confusément, comme un tas de morts sur un champ de bataille, des tirailleurs tombés pêle-mêle avec les ânes dont les naseaux saignent. Sont-ce des cadavres?... La colonne s'allonge terriblement, sur près de cinq kilomètres de longueur...

Soutenu par cette idée que je ne veux pas, que je ne veux pas mourir de soif, je marche comme un somnambule et je me répète à moi-même, pour ne pas céder à l'envie de me laisser tomber sur le sable pour y attendre la mort libératrice, que je ne veux pas mourir de soif... Je dépasse des camarades dont je vois les yeux grand ouvers et pleins d'effroi; je ne m'arrête pas, aucun d'eux ne tourne la tête vers moi : ce sont des cadavres qui marchent!... Je ne sens plus rien, ni la soif, ni la faim, ni la chaleur, ni la douleur de mes pieds déchirés : il me semble seulement que ma tête est entourée d'un cercle de fer rougi qui se resserre petit à petit, faisant éclater mon crâne et bouillir mon cerveau... Je tombe assommé et je perds connaissance...

Combien d'heures se passèrent, je n'en ai rien su... Quand je suis revenu à moi, j'ai senti qu'une eau fraîche me rendait les forces et la conscience : un chambbi me faisait boire à son bidon, et, sans attendre ni peut-être entendre ma question, il courait à la recherche d'une autre victime de la soif à sauver, criant de toute sa voix : « El ma! el ma! L'eau! l'eau! » Et de terre, comme au jour de la résurrection, se lèvent tous les cadavres, tous ceux plutôt que j'avais pris pour des cadavres, et qui comme moi, titubant encore, mais sauvés, se dirigent vers le puits où s'agite une foule grouillante d'hommes et d'ani-

maux... « El ma! El ma! » Avec les baïonnettes, on fouille furieusement les graviers à travers lesquels sort un peu de liquide, oh! combien peu! Il faut attendre des siècles pour qu'une gamelle soit pleine et toujours, toujours se présentent de nouveaux arrivants, les yeux injectés de sang, les bras tendus vers le liquide sauveur... El ma! El ma!

Le commandant est là, qui encourage les désespérés, qui calme les impatients, et, par sa fermeté, empêche le déchaînement farouche des égoïsmes surexcités. « Allons, tu as assez bu, toi! Songe à ceux qui sont restés là-bas! » Et sans avoir bu à sa soif, loin de là, le tirailleur s'en allait à la recherche des camarades agonisant dans le désert... « A toi, maintenant! » Avait-il bu, lui? Je ne le crois pas. Brave commandant, il songe à nous, ses enfants, avant de s'inquiéter de lui-même... Toute la soirée, une bonne partie de la nuit et le lendemain matin avant le jour, il se tint là, à son poste; et sa seule présence, un mot de lui, étaient pour chacun de nous un réconfort...

Telles furent, mon cher ami, nos angoisses, nos souffrances, durant cette étape qui restera tristement célèbre dans les annales de la Mission saharienne. Songe que nous nous étions mis en marche à minuit et que nous ne fûmes au complet, à l'exception d'un tirailleur retrouvé le lendemain, que le soir à dix heures. Lors d'un premier appel fait à six heures du soir, les trois quarts des hommes manquaient! Je ne puis évoquer sans frémir les lamentables, les attristantes scènes que j'ai vues : ce n'étaient plus des hommes qui marchaient, c'étaient des déments, des hallucinés, des forcenés... J'en ai vu se précipiter sur un chameau mort, l'éventrer, lui ouvrir l'estomac pour y chercher le peu d'eau que ses replis auraient pu recéler... J'en ai vu qui buvaient leur urine... J'en ai vu qui jetaient leurs armes à terre et sanglotaient comme des enfants et d'autres qui riaient de ce rire des fous qui fait mal à entendre... D'autres demandaient en grâce à leurs camarades, de les tuer pour terminer d'un coup leur martyre. Ah! ce fut un long et rude calvaire!...

Notre guide Khelil était un traître, qui avait dû certainement

recevoir du sultan d'Agadès la mission de délivrer le pays de cette poignée de *Koufar* en les conduisant à la soif fatale, dans les solitudes de cette région redoutable. Les Touareg, invisibles et présents, nous suivaient, nous escortaient, attendant avant de se partager nos dépouilles que la soif, leur alliée, leur eût permis une victoire facile. Mais les moribonds se sont réveillés et d'un geste ils ont mis en fuite ces oiseaux de proie qui se sont envolés d'un vol précipité où il y avait de la peur et de la colère... Le jour, la nuit surtout, ils rôdaient autour de nous; mais nous ne les voyions pas, on n'apercevait que leurs traces, sur le sable...

Le 13 août, vers deux heures du matin, par une nuit très noire, les sentinelles ont distingué leurs ombres errantes et ont fait feu. Réveillés en sursaut, les tirailleurs, troublés par ce cri « Aux armes! » par ces détonations, perdent la tête et se mettent à tirer dans l'ombre. D'où tumulte, confusion, panique... Les balles sifflent à nos oreilles, nos balles! d'autres nous passent entre les jambes, tirées par des soldats encore couchés et à moitié endormis! C'est miracle qu'il n'y ait eu qu'un des nôtres grièvement blessé : il mourut le lendemain matin. Malheureusement ce manque de sang-froid, qui nous valut une semonce bien méritée de notre commandant, nous coûte aussi la perte de tous nos bœufs, qui pris de peur au milieu de la fusillade, se sont enfuis. Ils sont perdus pour nous, mais non, j'en mettrais ma main au feu, pour les Touareg qui ont dû les prendre... sous leur protection. Heureusement les moutons nous sont restés.

Que te dire encore, mon ami, de ces désastreuses étapes, de la nécessité où nous fûmes réduits d'enfouir nombre de caisses de munitions et d'approvisionnements, nos pertes en ânes et en chameaux ne nous permettant plus de les emporter, de la trahison de notre guide Khelil qui sous prétexte de nous conduire au sud, nous menait directement au nord? Ce misérable Khelil était bien l'homme qu'il fallait au sultan d'Agadès pour nous semer tous les uns après les autres dans les plaines désolées du

Pays de la Soif. Heureusement pour nous, nos chefs ne se sont point laissé prendre à ses fourberies : le commandant Lamy l'a fait fusiller après avoir trouvé des preuves irréfutables de sa trahison. Figure-toi que, dans ses bagages, au lieu du grain qu'il devait emporter pour sa nourriture, on a découvert des outres remplies de sable, quelques nattes et une guerba vide ! Le misérable voulait nous attirer, sous le prétexte de nous mener à un puits soi-disant très proche et jamais atteint, dans des déserts implacablement secs, où il eût été le seul témoin de l'agonie de trois cents soldats, emportant dans la mort le regret de n'avoir pas réussi !... Et lui, remplissant son outre au ghedir connu de lui seul, eût été annoncer aux Touareg l'anéantissement de la mission et l'heure de la curée !...

Te dirai-je les tourmentes de sables et de graviers renversant les hommes, les ânes, déchargeant les chameaux, les tornades de poussière qui ne permettent de voir quoi que ce soit à quelques mètres, les grands éclairs continus des orages quotidiens? Te dirai-je le meurtre d'un de nos si dévoués chambba, tombant assassiné, à portée de la voix, tout près de notre camp d'Irhaiène, sous la lance et le sabre des Touareg ? Te dirai-je l'étroite surveillance de nos ennemis, dont nous ne voyons jamais que les traces, telles ces empreintes que nous relevâmes de trois chevaux cheminant au pas dans notre direction et qui nous ayant flairés, ont rebroussé chemin au galop vers Agadès? Ce serait m'exposer à te redire éternellement les mêmes choses...

Tant il y a que, le 18 août, dans la nuit, nous campions à quelques 1200 à 1500 mètres d'Agadès dont les murs grisâtres, et le haut minaret effilé en tronc de pyramide, tout hérissé de longues poutrelles saillantes se profilaient sur le ciel poudroyant d'étoiles. Le jour venu, en bel ordre de bataille, nos deux canons tirés à bras sur leurs affûts par les artilleurs, nous défilons fièrement sous les yeux des Agadésiens groupés sur les terrasses des maisons cubiques plus ou moins délabrées, sur les murs en ruines, sur les tas d'immondices qui servent de lieu

de repos aux désœuvrés, et bientôt nous rentrons dans notre ancien campement de Tinchamane, par les brèches pratiquées en notre absence dans la zériba...

Nos gourbis sont réparés... Combien de temps les occuperons-nous?... Pourquoi ne pas tenter un coup de force, bombarder Agadès et châtier rudement ces Touareg si intraitables, si haineux, si sournoisement hostiles? C'est la question que nous nous posons. A cela nos chefs répondent que cette victoire facile n'améliorerait en rien notre situation alarmante. Si sortant de notre rôle pacifique, nous en arrivions à une action violente immédiate, si nous nous emparions de la ville, nous la trouverions déserte, vide de vivres, vide d'animaux et nous ne ferions que hâter notre propre mort... la mort par inanition qui nous attend. Pour le moment si nous souffrons de la faim (nous associons à quatre ou cinq, nos rations de farine de mil, pour en confectionner une galette présentable dont les morceaux sont tirés au sort) nous ne mourons pas, mais si nous ouvrions les hostilités, dès demain les nomades détenteurs du mil et des animaux, disparaîtraient entièrement, faisant le désert plus grand encore... Et je suis forcé de reconnaître la solidité de ces raisons...

Agadès n'est plus la ville florissante de l'Aïr et qui se glorifiait de ses 70,000 habitants : son antique splendeur s'est éteinte; compte-t-elle plus de 4 à 5,000 âmes — si tant est que les Touareg aient une âme — ? Je ne le crois pas. Depuis qu'elle ne draine plus le commerce de la région pour le diriger vers le Niger et Tombouctou, elle n'est plus qu'un point de transit entre le Damergou, son grenier à mil, et les oasis de la Tripolitaine. Si pour une raison ou une autre, les caravanes se détournent d'Agadès, voilà une ville affamée...

Mais à quoi songeais-je quand je te disais que rien ne nous serait plus facile que de nous emparer de cette ville sainte? Dans des temps très anciens, un formidable ghezi comprenant plusieurs milliers de combattants, conçut le projet insensé de piller les trésors d'Agadès. La tête de la colonne avait déjà

franchi l'enceinte quand elle vit se dresser devant elle un saint marabout, Sidi Bagazid, qui avait assuré les habitants qu'Allah punirait l'audace des agresseurs. Et, en effet, la terre s'entr'ouvrit sur leurs pas et... plus jamais Agadès ne fut attaquée.

Que penses-tu de cette légende, mon ami? Belle matière à mettre en vers latins, me diras-tu. Eh bien! si tu me promets la discrétion, je vais te citer quelques strophes d'une pièce de vers inspirée par cette légende fantastique à un de nos officiers, très sympathique et très aimé, (ils le sont tous!) le lieutenant-poète Métois :

... O tyrans, qui passez près d'Agadès la Sainte
Si vous ne croyez point, respectez son enceinte
Fatale aux mécréants!
Mais si vous confessez, sans détourner la tête,
Qu'Allah est le seul Dieu, Mohammed son prophète,
Venez, entrez céans!

Et l'on vous montrera l'endroit où la vengeance
D'Allah sut engloutir les soldats en démence
De chefs blasphémateurs,
Leurs noms sont oubliés : leurs ossements subsistent,
Et, près de la mosquée, on a vu qu'ils existent
Aux noires profondeurs.

Un jour, des artisans qui pétrissent l'argile
Creusaient en cet endroit quand leur troupe tranquille
Stupéfaite, soudain
Découvrit un amas de lances et de sabres
Intimement mêlés à des restes macabres
D'un ossuaire humain...

Si donc, mon cher ami, je ne te reviens pas et que le sol d'Agadès engloutisse mes ossements, tu sais où il te faudra les venir chercher, si tu veux qu'ils reposent dans la terre de France, douce même aux morts qui y dorment mieux leur dernier sommeil... Je continue ma citation :

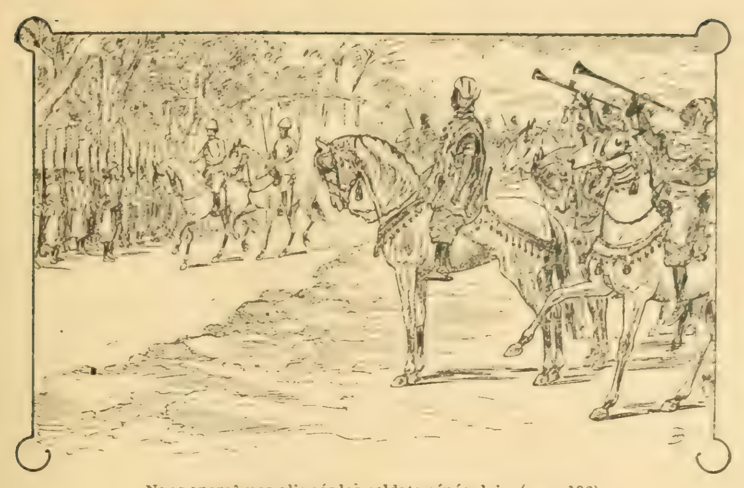
Et là prosternez-vous la face contre terre!
Et rappelez-vous bien que Dieu sait faire taire
Ceux qui parlent trop haut;
Que rien n'est plus sacré qu'un saint homme en prière,
Qu'il ne faut point toujours une troupe guerrière
Pour vaincre vos égaux!...

Maintenant que je sais que notre cher lieutenant est poète, je ne m'étonne plus qu'il supporte si vaillamment les fatigues de l'étape : il enfourche Pégase ! ni qu'il ne souffre jamais de la soif : il s'abreuve à la claire fontaine Hippocrène ! En tous cas, je forme des vœux fervents pour qu'il échappe à l'anéantissement total de la mission, que prophétisent les marabouts, pour qu'il célèbre dignement notre œuvre... et notre mort. Qui connaîtrait Achille s'il n'y eût eu un Homère pour chanter ses exploits?

Peut-être, mon cher ami, trouveras-tu ma lettre (si tant est que tu la lises!) quelque peu empreinte de mélancolie et de découragement... Que veux-tu? Hier encore nous avons rendu les honneurs funèbres à l'un de nos tirailleurs, Lamory, mort de la dysenterie : c'était un brave soldat que notre commandant avait vu à l'œuvre, au Tonkin, à El Goléa où il servait dans le régiment des méharistes, à Madagascar. Du terrible cauchemar de notre marche sur Irhaïène il ne s'est pas réveillé... Du camp de la Soif il a passé au camp de la Mort. C'est avec des camps de la Soif, des camps de la Faim, des camps de la Fièvre, des camps de la Mort que l'on parvient à supprimer sur une carte une tache blanche de quelques millimètres portant ces mots : *terres inconnues, régions inexplorées!*

Adieu, mon cher ami, je vais m'étendre sur un matelas que je me suis confectionné avec du mrokba, pour y dormir un bon somme, que ne troubleront point les rêves, fils d'indigestions, car ce soir nous ne fûmes guère que trois cents à nous partager les deux derniers moutons qui nous restaient!... D'Agadès montent des cris, des youyous, des hurlements, des batteries de tambour, qui berceront mon sommeil... Adieu, pauvre cher ami...

X***



Nous aperçûmes alignés les soldats sénégalais. (page 196)

XVII. — Le papier se fait rare. — Soldats à tout faire. — Vautours effrontés. — On coupe l'eau! — Défilé de héros en loques. — Disparition d'un tirailleur. — Marchés d'esclaves. — Quelques prix. — Esclaves-monnaie. — Herbes infernales. — Rencontre de Français.

De Zinder, novembre 1899.

Mon cher ami,

Mes lettres se font rares; n'incrimine pas ma paresse ou mon indifférence, mais... la peur que j'ai d'être dans l'obligation de rompre avec toi toute relation épistolaire... faute de papier. J'ai couvert de pattes de mouches tant et tant de feuilles blanches que ma provision, sauvée à grand peine de l'incendie, diminue à vue d'œil, et, comme le papetier le plus voisin se trouve... au diable et même plus loin encore j'économise, j'économise. T'en plaindras-tu? En tout cas, je m'efforcerai de résumer en une phrase ce que j'aurais bavardé en une page, et en un mot ce que j'eusse exprimé en une phrase : mais c'est là une tâche difficile. J'en serai quitte pour serrer les mots et les lignes au risque de

rendre illisible mon gribouillage au crayon. D'encre, il ne m'en reste plus depuis bien longtemps : le soleil l'a tarie, m'épargnant la triste obligation de la boire moi-même, un jour de disette... L'encre de salut!

Il nous a fallu près de trois mois pour nous arracher aux griffes des Touareg d'Agadès qui nous mesuraient les vivres avec tant de parcimonie qu'il nous était impossible de nous éloigner du camp pendant plus de vingt-quatre heures sans nous exposer à périr de faim... Trois mois durant, il a fallu vivre au jour le jour, et, au jour le jour, recruter les cent chameaux, les cent bourriquots, les deux cents moutons et chèvres, les rations de mil nécessaires pour nous permettre d'aller porter ailleurs nos pénates... Trois mois durant nos chefs ont palabré, discuté, menacé, patienté pour vaincre l'inertie et la mauvaise volonté du sultan et de son entourage... Trois mois durant nous avons attendu leur bon plaisir, non pas, comme tu pourrais le croire, en nous tournant les pouces mais en nous improvisant corroyeurs, tanneurs, cordonniers, fabricants d'outres, (de vraies outres des Danaïdes!) de chapeaux, de cordes, de selles, de bats, de palanquins pour porter les malades à dos de chameaux, etc. Malgré notre bonne volonté, cependant, les souliers que nous avons confectionnés n'ont pas figure humaine, nos cordes manquent de solidité et nos guerbas d'étanchéité... Trois mois durant nous avons été bercés la nuit par les aboiements des chacals et les cris sauvages des Agadésiens de l'un et l'autre sexe, et le matin réveillés dès l'aube par les aubades des bengalis soutenus par les rauques tourterelles, les pépiements, les gazouillements de milliers d'oiseaux célébrant le retour de la lumière. Nous avons vécu dans notre camp de Tinchamane, dans une intimité charmante avec des compagnons familiers : pas un gourbi qui n'eût son nid de bengalis toujours suspendu à l'extrémité d'une branche par des filaments d'herbe. (La crainte du serpent est le commencement de la sagesse... or les serpents pullulaient). Bref, un essaim d'oiseaux fourmillait, rôdait et volait à l'entour de nous. Mais en parlant des vautours, plus

chauves que feu le roi Charles du même nom, je devrais dire : *nous volait !* Ces rapaces très déplumés ont, entre parenthèses, toute la grâce des dindons ; comme eux ils font la roue, comme eux ils marchent les ailes écartées et traînant à terre. N'est-ce pas V. Hugo qui a dit : Dieu a donné à l'homme le chat pour qu'il ait l'illusion de caresser le tigre? Admire un dindon, mon ami, et tu auras l'illusion de contempler un vautour. Il était curieux de les voir par vingt et trente, bêtes et somnolents, sur les gommiers ébranchés du camp, transformés en perchoirs; et plus curieux encore d'assister à la lutte épique des cuisiniers qui, le gourdin à la main, défendaient leurs marmites contre ces effrontés pillards. Plus d'un tirailleur a vu sa ration passer de sa gamelle dans le bec d'un de ces rapaces : il y a loin de la coupe aux lèvres !

Dès qu'on parle de pillards, le nom de Touareg vient tout naturellement sous le crayon : voleurs, bandits et Cie! « and C° *illimited !* » Pour vaincre leur obstination, nos chefs ont eu recours à un admirable moyen qui les a enfin amenés à composition. Les puits d'Agadès étant à sec, chaque jour de longues théories d'esclaves s'en venaient la cruche sur la tête, telles les canéphores d'Athènes ou les femmes du pays basque, chercher de l'eau au puits de notre campement. On a adressé au sultan un ultimatum énergique ; la patience et la longanimité ont des bornes. « Point de chameaux, point d'eau ! Que ceux qui ont soif viennent, ils boiront à volonté, mais on n'emportera pas une jarre d'eau ! » Voilà parler !... Les chameaux sont arrivés, et nous avons pu partir; comme quoi il faut, suivant les circonstances, tantôt couper les vivres, tantôt couper... l'eau : c'est un moyen radical.

Enfin le 17 octobre, à trois heures du matin, grand branle-bas de départ : tableau mouvementé, s'il en fut, et digne de tenter un artiste. Bêlements des moutons, hennissements des chevaux, protestations gutturales des chameaux, notes aiguës des clairons, chants joyeux, cris, interpellations et tout à coup un silence religieux : les autorités constituées (!) d'Agadès venues

pour nous faire leurs adieux, nous amener les guides et surtout recevoir leurs cadeaux ou *bakchichs* (leurs *bagues chic*, disent les loustics : le fait est que les bagues en vraie ou en fausse cornaline rouge ont ici grand succès) et tous les assistants, sur un ton grave ou suraigu, les mains ouvertes et tendues, psalmodient leur prière. S'ils remercient Allah et Mohammed de les débarrasser de notre présence, nous aussi nous sommes ravis de sortir de ce cercle où nous tournions, lions en cage, dans l'agacement de l'attente et l'énervement du désœuvrement (ouf! pardonne à ma phrase! Que de mots en *ment!)* La *fatha* terminée nous nous rangeons, hors du camp, face au drapeau. Un commandement : Présentez armes ! Les clairons sonnent aux champs, et lentement le pavillon tricolore descend du mât pour être porté vers d'autres destinées « aussi loin, suivant le mot de M. Foureau, aussi loin que la patrie le désirera ». Et, l'allure martiale, fiers de reprendre l'œuvre interrompue, nous défilons en guenilles sous les yeux des Agadésiens qui s'entassent sur leurs maisons, ayant sorti pour ce jour de fête leurs costumes les plus riches et les plus voyants, silencieuse insulte à nos loques trouées, à nos bourgerons rapiécés, à nos culottes en toile à sacs... Nous honnêtes gens nous avions l'air de bandits, et eux, les bandits, l'air d'honnêtes gens !

En route !... Les étapes succèdent aux étapes ; je te fais grâce d'une énumération pour toi sans intérêt : puits d'Abellama, de Tembellaga, de Tédalaka, de Techiasko, etc., etc... Pour toi ce ne sont que des noms, pour nous ce sont des souvenirs de fatigues. Songe que tel de ces puits a près de quarante mètres de profondeur; que de peines pour en extraire une eau désespérément rare et d'ailleurs parfaitement nauséabonde (une sorte de guano... liquide confectionné par les innombrables pigeons qui nichent dans les fascines du coffrage supérieur du puits!) J'ai encore devant les yeux ce tableau fantastique : le puisage nocturne. Un grand feu flambe clair dans la nuit noire : les fourches soutenant la poulie d'extraction, la corde halée par les tirailleurs, une sorte de diable qui agite une fourche desti-



Les cuisiniers, le gourdin à la main, défendaient leurs marmites.
(page 187)

née à écarter le seau au moment où il sort du trou d'ombre, afin de lui éviter des accrochages, funestes à son contenu, tout cela, ou fixe ou en mouvement, rougi d'un côté par la flamme, et noir, tout noir, de l'autre... Scène d'enfer! Travail d'enfer!...

En route!... Un soir, à l'appel, après une marche de quatre-vingt-sept kilomètres, enlevés, haltes comprises, en trente et une heures, on constate la disparition du tirailleur français Jacquin. Des patrouilles sont envoyées pour fouiller tous les alentours, mais sans résultat. Une journée entière est consacrée à la recherche de notre pauvre camarade : rien! Notre commandant croit qu'il a dû mourir de soif, après s'être égaré, ou qu'il aura été assassiné par nos implacables espions invisibles. Encore une nouvelle victime du *Pays de la Soif!* On a fait une carte nécrologique de l'Afrique où des croix désignent le lieu où tombèrent les hardis explorateurs de ce mystérieux continent. Ces croix fatales on les peut encore compter, mais s'il fallait dénombrer la foule des héros obscurs qui tombèrent aux côtés de leurs chefs, à l'ombre de leur gloire, ce seraient des milliers et des milliers de noms qui noirciraient ce martyrologe...

En avant!... Le cœur serré par cette étrange disparition, il faut partir; on part, laissant derrière soi ce pauvre Jacquin mort ou vivant. Etapes de nuit, étapes de jour. Dans l'ombre, nous nous tenons serrés et silencieux, dans la pleine lumière, les pipes s'allument, la gaieté flambe, les chansons un peu lestes font marcher plus lestement. En tête sont les guides, Mili et Birri dont la tête disparaît presque tout entière sous un vieux casque colonial blanc, dans des temps très anciens jeté par un de nos officiers, puis vient le troupeau des négresses, anciennes esclaves libérées par notre passage et qui se font les esclaves volontaires de nos tirailleurs indigènes dont elles partagent la gamelle et les travaux. Car sur notre route, nous brisons les fers des esclaves : je dis bien, car l'une d'elles est venue se réfugier en notre camp de Tinchamane ayant encore la cheville serrée dans un cercle de fer : il paraît qu'à Agadès ces mal-

heureux esclaves sont enchaînés la nuit! Nous en avons recueilli pas mal, hommes, femmes, enfants, un pauvre petit de huit ans notamment. Oh! l'horrible chose! Nous ne pouvons presque rien, nous nomades, pour atténuer les horreurs de la traite: tu peux bien penser que les caravanes qui conduisent les noirs aux marchés d'esclaves de la Tripolitaine ou du Maroc se garderont bien de se trouver sur notre route, mais autant qu'il est en nous, nous favorisons les évasions, nous offrons protection et liberté à ces pauvres diables et leur permettons de regagner leurs pays d'origine sous notre sauvegarde : beaucoup d'entre eux viennent du Soudan dont nous approchons. A Kano, dans le Sokoto (protectorat anglais) se trouve un marché très achalandé où l'on peut se fournir à bon compte de *bois d'ébène*. Une fillette de 14 à 15 ans ne vaut guère plus de 200 à 250 francs; un jeune garçon de 18 ans : 600 à 800 francs; le prix baisse à mesure que l'âge augmente. Je ne veux pas, mon ami, te faire un topo philanthropique sur les misères de ce pauvre bétail humain, ce serait hélas! trop facile. Pour tout dire en un mot : c'est odieux, et ce ne sera point aisé de faire triompher la cause de la Civilisation dans le grand duel qu'elle engage contre la Barbarie. C'est un problème extrêmement complexe : il faudrait tout d'abord des voies de communication, le chemin de fer tuera l'esclavage, (ô le transsaharien!) en supprimant le portage des marchandises à dos d'esclaves et en faisant régner partout l'ordre et la sécurité. Il serait nécessaire d'établir un système monétaire nouveau, car les esclaves sont de la monnaie courante et vivante. Quand un brave Haoussa va faire un voyage au loin, au lieu de s'encombrer d'une ridicule et embarrassante pseudo-monnaie telle que les coquillages ou cauris, il emmène un nombre d'esclaves proportionné à la durée de sa route. A-t-il besoin d'acheter des vivres? il vend un esclave. Des montures? nouvelle vente. C'est pratique! S'il voulait payer en cauris, il lui faudrait des centaines de chameaux porteurs de cette monnaie, comme chez les Spartiates un chariot était nécessaire pour transporter les lourds lingots de fer représentant une somme

très minime. Six à sept mille cauris font un thalari ! Un gland de chéchia en soie vaut 200,000 cauris et la chéchia sans cet ornement 50.000! Une boîte d'allumettes : 4 à 500 cauris! Une petite pièce de cotonnade, très étroite, suivant la coutume, 15 à 20,000 cauris! Une bague de cornaline 2,500 cauris ! Ce ne sont plus des porte-monnaie ni des bourses qu'on doit avoir sur soi, mais des sacs. De plus, les tributs des vassaux sont payés aux suzerains en esclaves : le roi d'Adamaoua paie annuellement 10,000 esclaves. Les sultans ont là-bas *des nègres du trésor* pour équilibrer leurs budgets!

Il faudrait enfin faire un peu la lumière dans ces cerveaux obscurcis par les ténèbres : beaucoup d'esclaves sont parfaitement heureux de leur sort et bien peu en voudraient changer. La liberté, ce droit primordial de l'homme, paraît à leur abaissement moral un bien tout à fait superflu. Même dans les régions où les esclaves sont assez nombreux pour renverser leurs odieux tyrans, ils ne tentent aucune rébellion! Je n'irai pas jusqu'à prendre au sérieux la boutade de Montesquieu disant que « les esclaves noirs ont le nez si épaté qu'on n'est presque pas tenté de les plaindre », mais la vérité est qu'ils ont le sort qu'ils méritent. C'est à nous, Européens, qu'il appartient de les faire un peu plus *hommes* qu'ils ne sont et à les rappeler à la dignité humaine, dont ils font vraiment trop peu de cas...

Grand Dieu! que ne me rappelles-tu au fait? Tu me laisses divaguer, mon pauvre ami, et perdre le fil de ma narration... J'y fais un nœud et le raccord, pour être maladroit, n'en sera que plus visible. Donc, nous en étions aux négresses, plus *chocolat* que noires, qui dansent et se lutinent portant sur leur tête et leur dos toutes sortes d'ustensiles, paniers, paquets, outres, ballots divers et la crasse et la poussière des chemins où leur sueur trace des rigoles; très court vêtues d'ailleurs et par en haut et par en bas, lambeaux d'étoffes autour de la ceinture et descendant à peine aux genoux, haillons sur la poitrine. Groupe sale et pittoresque auquel notre saleté et notre pittoresque ont peu à envier d'ailleurs. D'autant moins que nous

avons traversé des régions toutes différentes des précédentes : c'est un immense hallier, à peine interrompu par quelques clairières, d'arbrisseaux, dominés par des jujubiers énormes et des teboraq, pasteurs géants de ces troupeaux de nains. Nous cheminons donc dans ces sous-bois charmants, de loin seulement, car de près, il faut en rabattre ! Si le gibier pullule, (hélas ! nous n'avons que des cartouches de guerre !) pullulent aussi les horribles *karindjias*, herbes que l'explorateur Barth avait, avant nous, vouées aux dieux infernaux. Ces herbes ont des graines dont l'enveloppe est armée d'épines imperceptibles qu'on ne peut éviter : elles se fixent à notre pauvre chair à nu, car nous avons laissé aux épines des gommiers, comme les moutons leur laine aux aubépines, les derniers lambeaux de nos derniers haillons, et on a beau gratter avec son couteau ou son sabre ce duvet gênant, les aiguillons restent dans la plaie et nous occasionnent des ulcères très douloureux. Trous dans nos guenilles, trous dans notre chair, que restera-t-il de nous bientôt?

Parfois ce fourré, ce maquis est si dense que le sentier large d'un mètre à peine ne permet l'écoulement de notre colonne qu'unité par unité. Nous du moins nous y passons à l'aise, n'ayant aucun embonpoint gênant, mais que je plaignais notre pauvre docteur Fournial qui très malade était couché sur un *bassour* ou palanquin à chameau ! Sa litière, large de près de deux mètres, se heurtait à tous les arbres et lui occasionnait des douleurs intolérables. Un de nos tirailleurs, malade, jouissait aussi des mêmes privilèges dans un autre *bassour*. Ah! il ne fait pas bon être malade dans le métier d'explorateur !

Enfin, nous sommes arrivés dans le Damergou, dont la campagne aux côteaux modérés est riante et accueillante : partout des cultures de mil et des villages aux populations affables, douces, complaisantes. Quel changement ! Très coquettes, ces agglomérations de paillottes, méritant bien leur nom, étant construites avec des nattes de paille de sorgho, les unes neuves d'un beau jaune d'or, les autres vieillottes et de couleur sombre. Toutes sont cylindriques et, de loin, paraissent de vastes

tonneaux cerclés coiffés de chapeaux pointus, rarement droits et le plus souvent comiquement penchés sur l'oreille; quelques-unes même ont leur bonnet de paille pointu gracieusement enguirlandé de verdure et de fleurs : ce sont les grandes élégantes. Partout, à Angoua, à Talaka, à Bourourou, à Gangara nous recevons un cordial accueil. Tu comprendras tout quand tu sauras que ces braves gens ne sont point des Touareg. Ce sont des *moussoura :* ce nom ne te dit rien, à moi non plus d'ailleurs, mais ce qui mieux est, ce sont de braves gens. Quoique noirs, ils ne sont pas nègres ni laids : j'ai ri de les voir avec leur barbe en pointe et leur petit chapeau canotier ; j'ai cru d'abord être le jouet d'un mirage et être transporté en plein Bordeaux, où les noirs *copurchics* ne manquent pas... D'aucuns portent le bonnet phrygien ; d'autres vont tête nue et tous mettent beaucoup d'art et d'originalité dans leur coiffure. Les uns ont une multitude de petites mèches enduites de blanc ou de rouge ; les autres ne portent sur la tête rasée qu'un cimier étroit allant du front à la nuque avec deux petites houpettes au-dessus des oreilles ; ceux-ci portent les cheveux longs avec la raie impeccable au milieu du crâne ; ceux-là ont au sommet de la tête une petite touffe vers laquelle se dirigent sans l'atteindre sept ou huit crêtes étroites disposées en étoile, etc., etc.

Des villages ! toujours des villages ! J'ai trop peu de place pour te les énumérer d'autant que leurs noms n'en finissent pas : Djadjijouna, Garinetambetouya, et que chaque village a trois et quatre noms, comme les fleuves africains qui changent d'appellations suivant les différentes parties de leur cours. Les cadis ou maires de ces agglomérations nous ont assurés de leurs bonnes intentions et comme ce n'étaient point paroles de Touareg ils étaient sincères.

Nous avons appris là que des Français avaient pénétré dans Zinder et occupaient la ville. Notre cœur a tressailli d'aise, à cette nouvelle : c'est sans doute, pensions-nous, la mission venant du Niger pour se joindre à nous. Si cela était?

Cela était ! Le 2 novembre, accompagnés d'une foule enthou-

siaste d'indigènes, cavaliers et piétons, hommes, femmes, enfants aux cris assourdissants, nous approchons de Zinder lorsque arrivent droit sur nous, au galop de leurs petits chevaux, deux spahis soudanais qui nous annoncent que le sergent Bouthel, chef du poste de Zinder, nous attend sur la route.

Quelques instants plus tard, sous le grand soleil du Soudan, nous apercevons, alignés comme pour la parade, les soldats sénégalais, ces Français à la figure noire, de la petite garnison de Zinder, qui présentent leurs armes à leurs frères venus du nord, ravis et émus d'avoir réussi, contre vents et marées, à opérer la jonction de l'Algérie au Soudan en donnant la main à d'autres soldats de France venus de l'ouest. En face d'eux, une cavalerie magnifiquement colorée accompagne le sultan de Zinder, Ahmidou : archers à cheval, musiciens à cheval, agitant frénétiquement leurs grosses clochettes doubles ou tirant des notes rauques et traînantes de leurs trompettes démesurément longues, analogues à la *tuba* romaine ou à la trompe de nos *mail-coaches*, cavaliers aux costumes chatoyants, scintillants, bigarrés, tous montés sur des chevaux fringants dont les caparaçons tout garnis de grelots bruissent harmonieusement. Et par dessus cette cohue grouillante, cliquetante, par dessus les rangs immobiles des troupes de Bouthel, des nuages de poussière lumineuse où passent les éclairs des aciers, et le soleil superbe versant sur tous l'or de ses rayons, et la joie et l'enthousiasme. Je comprends mieux maintenant « le soleil d'Austerlitz! » N'est-ce pas une victoire que nous avons remportée sur une nature ingrate, sur des populations plus farouches encore, cette traversée du *Pays de la Soif* qui nous a demandé douze longs mois de luttes incessantes et de sacrifices inouïs? C'est le 23 octobre 1898 que nous avons quitté l'oasis de Sedrata et nous ne sommes arrivés à Zinder que le 2 novembre 1899, après avoir parcouru plus de 2,800 kilomètres auxquels on peut ajouter les 400 kilomètres que nous arpentâmes de Biskra à Ouargla-Sedrata. Que dis-tu de ce *ruban de queue*

de huit cents lieues? Encore nos jambes n'ont pas dit leur dernier mot...

A Zinder, que personne ne nomme Zinder, mais bien Damagaram, nous attendaient à l'ombre d'arbres touffus de riantes paillottes, des vareuses, des pantalons, des chaussures, de l'eau et... du savon. Je ne suis pas encore fait à tant de luxe. Excellent Bouthel! Il a songé à tout et du fond du cœur nous lui en témoignons, chaque fois que nous le rencontrons, une reconnaissance qui se traduit par des effusions contre lesquelles sa modestie se défend difficilement...

J'ai le ferme espoir qu'un courrier va partir par l'ouest... M'oublies-tu? Moi, je ne le saurais.

X***



Une longue perche où pendent une tête et une main coupées. (page 202)

XVIII. — Zinder, Zindériens et Zindériennes. — Le langage des noix de kola. — L'assassinat de Cazemajou et d'Olive. — Histoire tragique de la Mission Voulet-Chanoine. — Des officiers rebelles. — La mort du lieutenant-colonel Klobb. — Justice! — Le fort Cazemajou. — Jeûnes et batailles en perspective.

De Zinder, 27 décembre 1899.

Mon cher ami,

Je ne veux pas quitter Zinder, ce paradis où nous nous sommes reposés de nos fatigues et où nous avons fait des réserves de forces pour les labeurs futurs, grâce à cet excellent Bouthel, « Deus nobis hæc otia fecit... » sans te dépeindre ce lieu de délices, verte émeraude enchâssée dans l'or fauve du mil.

La ville, d'une superficie d'environ 125 hectares, est entourée d'une enceinte de murs en terre disposés en un rectangle à contours peu réguliers et à angles arrondis, hauts d'une dizaine de mètres, très larges en leur base qui a près de quinze mètres, mais s'amincissant au point de ne mesurer plus que 50 à 60 centimètres au sommet. De loin Zinder avec cette ceinture de rem-

parts couronnés de merlons en dents de scie arrondies, avec ses semblants de tours gardant les sept portes de la ville, a une allure quelque peu moyenâgeuse; d'autant qu'avec un peu d'imagination on croit y voir, sur la banquette qui court à un ou deux mètres du faîte, les archers et les tireurs embusqués près des créneaux. Mais ce chemin de ronde est vide comme sont veuves de leurs canons les terrasses disposées pour les recevoir.

L'intérieur semble un vaste parc où les baobabs, (arbos gigantea, ô Tartarin) les figuiers, les tamariniers abritent sous leur vert feuillage les maisons qui s'y cachent dans une très artistique dyssimétrie. Rues tortueuses et étroites, sauf quelques larges avenues menant aux portes ou au palais du sultan. Maisons de tous styles : paillottes cylindriques à chapeaux pointus, les unes en nattes, les autres en tourbes ou briques de terre séchées au soleil : souviens-toi des villes colossales de la Chaldée qui ne sont plus que des collines d'argile : vanitas vanitatum ! Constructions cubiques inspirées des maisons arabes avec l'inévitable terrasse. Çà et là de grandes places avec de vagues kiosques à musique : ce sont des paillottes-hangars dont le toit conique est supporté par des poteaux irréguliers et qui servent de lieu de réunion pour les flâneurs ou d'ateliers de plein air pour les selliers, les brodeurs, les tisserands ou autres artisans, — mettons artistes car ils méritent ce nom, approximativement. J'y ai vu des forgerons-orfèvres travaillant tantôt le fer, tantôt le cuivre, tantôt l'argent ou l'or. Leur installation est des plus rudimentaires : un brasier, un soufflet constitué par une peau fermée munie d'une douille en métal sur laquelle on pose une pierre, un petit marteau, une petite enclume et un étau. Avec cela et *les pinces du père Adam* ils fabriquent des mors de brides, des chaînettes, des têtières pour chevaux, des chaînes, des bagues, des boucles d'oreilles, de monstrueux bracelets de cuivre pesant jusqu'à deux et trois kilos pour femmes. Telle élégante en porte deux à chaque bras! La femme forte dont parle l'Ecriture !

Même diversité dans la population très métissée : des gens cuivrés, d'autres café clair, d'autres chocolat, d'autres suie de cheminée. Tous en général, hommes et femmes, ont de belles formes sculpturales : des bronzes vivants. Coiffures plus multiples encore, à la tête de loup, aux petites tresses, à la Riquet à la Houppe, à la casque de pompier de Nanterre, et de toutes les teintes grâce à des enduits de beurre diversement colorés. Des bijoux, en veux-tu en voilà. Bracelets pour l'avant-bras, pour le biceps, pour les chevilles : anneaux de taille à tenir en laisse un éléphant, s'appliquant par pression sur les lobes auriculaires, colliers, chevilles de bois, de corail, de verre pour la narine droite percée, que sais-je encore?

Les marchés sont très animés : on y trouve de tout, moyennant argent, je veux dire : cauris. 2,200 cauris font un franc. Avec cinq cauris on peut acheter un bonbon au piment diablement piquant. Avec 1,000 cauris on a quatre noix de kola. Tu connais, pour y avoir goûté, les vins, les liqueurs à base de kola? S'ils sont fort agréables à boire, je n'en dirai pas autant du mastiquage de la noix. Tout le monde chique ici la pulpe de la kola, et j'ai bien de la peine à ne pas trouver à ce fruit une amertume extrême et une âcreté plus que désagréable. C'est, paraît-il, un aliment antidéperditeur grâce au tannin et à un alcaloïde analogue à la théine et à la caféine. On lui attribue des vertus merveilleuses, peut-être réelles; en tous cas, ces noix font l'objet d'un trafic très rénumérateur. Au pays d'origine, une noix vaut cinq cauris; à Say sur le Niger on la paye déjà 70 à 80; à Sokoto, 100; à Kano 150 à 200; à Zinder 250; sur le Tchad 300 à 400. Il est vrai de dire que les déchets de route sont considérables : exposées à l'air, ces noix deviennent dures comme du bois et perdent 90 o/o de leur valeur. Aussi faut-il les empaqueter avec le plus grand soin dans des sortes de paniers ronds au milieu de feuilles vertes. Toutes les quatre ou cinq heures, on dépaquette, on change les feuilles ou on les arrose, on enlève celles qui sont atteintes du mildew, on rempaquette et ainsi de suite. La couleur du fruit du kolatier est

généralement rouge brique, mais il y a de très nombreuses nuances intermédiaires entre le rouge et le blanc. On m'a raconté que chez certaines tribus soudaniennes, les noix de kola ont leur langage comme chez nous les fleurs ou la manière de coller un timbre sur une lettre : la kola blanche est un symbole d'amitié et d'hospitalité; offres de mariage, déclarations de guerre, refus, promesses, invitations sont accompagnés d'envoi de fruits d'une couleur déterminée. Poésie et pratique! La fiancée se console d'être refusée en mâchant les noix de l'inconstant. Après tout, cela vaut mieux que de se casser la tête contre les murs, ou de chiquer comme la plupart des Zindériennes les fleurs fraîches du tabac qui leur teignent les dents, les gencives et les lèvres du plus cruel rouge garance!

J'aurais mille choses à te raconter, par écrit, sur Zinder et son contenu, mais je dois me borner et je préfère, et ce pour beaucoup de raisons, te les narrer de vive voix : si je le puis faire, je conserverai mes notes et, heureux de n'avoir pas laissé mes os au ventre de cette Afrique dévoreuse d'hommes, je revivrai auprès de toi ces bons et ces mauvais jours... avec preuves à l'appui, car tu pourrais taxer mes récits de gasconnades. A beau mentir qui vient de loin!... s'il en revient!

Or de ceux, qui sont partis joyeux pour ces courses lointaines, combien ne fouleront plus le sol de la patrie? Dans la rue qui conduit au palais d'Ahmidou nous avons tous pu voir une maison en ruines et sur ces débris une longue perche où pendent une tête et une main coupées : ce sont celles du sultan Ahmadou, l'assassin du capitaine Cazemajou et de son interprète Olive. Peut-être, certainement même, en France êtes-vous beaucoup mieux renseignés que nous sur les drames qui ont ensanglanté la route qui de l'ouest mène du Sénégal et du Soudan au lac Tchad. Voici ce que nous avons appris à Zinder.

Cazemajou avait reçu du *Comité de l'Afrique française* la mission de gagner le Tchad par le Niger et le Damergou. Tout alla bien d'abord, mais le 5 mai 1898, dans Zinder même, Cazemajou et son compagnon blanc Olive étaient assassinés, sur les

instigations d'Ahmadou. Un brave caporal indigène, Kouby Keita à la tête de douze tirailleurs résista pendant une journée entière aux attaques furieuses des six cents hommes du sultan et il leur en tua deux cents! Les capitaines Voulet et Chanoine furent chargés de reprendre l'œuvre si tragiquement interrompue. Tous deux s'engagèrent par deux voies différentes sur cette route de l'ouest, funeste au nom français et qui n'allait pas tarder à devenir la route maudite. Voulet s'embarqua sur le Niger pour Tombouctou et Say, Chanoine traversa toute la boucle du fleuve dans la riche région du Nossi et tous deux se rejoignirent auprès de Say. L'état de la mission était excellent, les tirailleurs bien disciplinés, bien entraînés, aimant leurs chefs, les capitaines Voulet et Chanoine, les lieutenants Pallier et Joalland, le sergent-major Lamy, le sergent Bouthel, le maréchal des logis Tourot, etc...; avec de pareilles troupes et de tels chefs que ne pouvait-on espérer? Mais brusquement tout change... Que s'est-il passé? nous ne le savons ici que très imparfaitement. Voulet et Chanoine commettent des actes de violence, se complaisent à des rigueurs inutiles, à des cruautés indignes à l'égard des indigènes. Le Gouvernement français mis au courant de ces regrettables incidents et de ces abus de pouvoirs ne pouvait tolérer qu'une troupe de soldats français montrât son drapeau sous ces couleurs de brutalité, de barbarie, d'injustice : il résolut de rappeler les tristes chefs qui déshonoraient le nom de la France. Le lieutenant-colonel Klobb, se préparait alors, après une longue et fatigante campagne au Soudan, à rejoindre sa famille et ses amis au pays natal. C'est à lui qu'on demanda de partir à la poursuite de Voulet et Chanoine, de les renvoyer en arrière et de prendre le commandement de la mission... Sans hésiter il accepta, sacrifiant à la Patrie les joies du retour, la douceur de l'intimité familiale, le bonheur de l'amitié retrouvée. Il partit à la mort, emmenant avec lui le lieutenant d'infanterie de marine Meynier qui lui aussi se préparait à se mettre en route vers la terre de France...

Le 10 juillet 1899, le sergent Bouthel reçoit aux environs de

Zinder, quatre tirailleurs porteurs d'une lettre du lieutenant-colonel Klobb, enjoignant à Voulet l'ordre d'arrêter sa marche en avant. Après une longue conférence, Voulet et Chanoine, pris de vertige,(faut-il voir dans leurs actes de démence la manifestation de cette folie appelée *soudanite,* sorte de détraquement cérébral produit par la traîtrise d'un implacable soleil qui fait fermenter toutes les passions mauvaises et réveille les cruautés ancestrales?) prennent leurs dispositions pour ne point obtempérer à cette injonction. Le 12 et le 13, Voulet envoie en avant Chanoine, Pallier, Joalland, les sous-officiers européens et les sections de tirailleurs réguliers, ne conservant avec lui que les tirailleurs auxiliaires qui n'ont jamais servi sous les ordres de Klobb. Le misérable machinait son crime. Le 13, à huit heures du soir, à une nouvelle lettre de Klobb, il répond par des menaces de mort; le lendemain, 14 juillet (c'était le jour où nous célébrions gaiement la fête nationale à Aoudéras) à 5 heures et demie du matin, Voulet se met en marche. Peu de temps après ses cavaliers d'arrière-garde le préviennent que la colonne de poursuite s'avance à grands pas. Il s'arrête, griffonne un mot au crayon qu'il envoie au lieutenant-colonel, le prévenant, s'il continue à avancer, de son intention de faire ouvrir le feu contre lui. Klobb pâlit, mais résolument, accompagné du lieutenant Meynier, il quitte ses soldats et tous deux, accomplissant jusqu'au bout la mission qu'ils ont assumée, se portent en avant. Les hommes de Voulet ont fait volte-face, Klobb marche vers eux et à voix haute, sans émotion, il leur crie : « Tirailleurs de Tombouctou ! ne tirez pas : c'est votre colonel de Tombouctou ! » Un grand silence, puis ce commandement jeté par Voulet : « Feu ! » Et ses tirailleurs, qui n'étaient pas ceux de Tombouctou, obéissent à sa voix. Klobb et Meynier, regardant en face la mort, ne sont pas atteints et d'un pas toujours assuré continuent à avancer. Une seconde fois, plus impérative, la voix du capitaine rebelle répète : « Feu !... ou je me fâche ! » Et sous une salve meurtrière Klobb et Meynier, martyrs du devoir accompli, tombent, le premier tué net de

trois balles dans la tête, le second la cuisse fracassée... Les salves continuèrent suivi d'un feu à volonté : un des tirailleurs et l'interprète du lieutenant-colonel furent mortellement atteints.

Le lendemain (je t'assure de l'authenticité de tous ces détails, que je tiens de Bouthel lui-même) Voulet l'assassin rejoint le reste de la mission. A son arrivée, Chanoine sort de sa tente, la figure congestionnée. Joalland s'avance vers Voulet et, ignorant l'exécrable forfait, il lui tend la main, mais lui : « Ne me touchez pas la main ; ne me touchez pas la main avant de m'avoir entendu. Le colonel Klobb venait derrière nous avec l'ordre de faire une enquête et de nous envoyer devant un conseil de guerre... Je l'ai sommé de s'arrêter; il ne m'a pas écouté. Je l'ai tué. Il a reçu trois balles dans la tête et une dans la cuisse. Le lieutenant Meynier est blessé. Vous, vous n'y êtes pour rien. Pour moi, je ne regrette rien de ce que j'ai fait. Ce serait à refaire que je recommencerais. Ce que j'ai fait, c'est un coup d'Etat. Si j'étais à Paris, je serais aujourd'hui le maître de la France. Encore une fois je ne regrette rien ! »

Paroles de fou ! Le lieutenant Joalland était atterré par ces révélations.

Alors Voulet se tournant vers Chanoine :

— D'ailleurs, toi, tu es encore plus compromis que moi.

Et Chanoire répond :

— Je prends la brousse. Vive la liberté !

Indignés, tous les Européens refusent de suivre ces deux fous criminels qui leur expliquent qu'ils vont vivre une vie d'aventuriers, toute d'indépendance, de guerre, de pillages, à la manière des roitelets nègres. Singulier idéal ! « Qui m'aime me suive! » continue Voulet. Tu ne feras à aucun des Européens l'injure de croire qu'il ait été se ranger du côté des meurtriers. Au contraire, ils exigent une séparation immédiate et Voulet leur accorde une escorte de trente tirailleurs.

Le 16, au matin, Voulet et Chanoine campent à Maijirgui, avec les tirailleurs qui ont consenti à suivre leurs destinées.

Pas pour longtemps! C'est l'heure de l'expiation. Le même jour, leurs soldats se mutinent, poussés par la crainte d'être entraînés si loin, par ces chefs aventureux, qu'ils ne reverront plus jamais le village natal. Chanoine s'élance vers eux, les supplie, les menace, mais eux tournant contre lui leurs fusils à peine refroidis des salves dirigées contre Klobb, le tuent presque à bout portant, s'acharnent sur son corps et le mutilent atrocement... La fin d'un rêve!

Voulet effrayé s'enfuit seul, passe la nuit dans un petit village des environs. Le lendemain 17, à cinq heures du matin, il revient au campement français, à cheval, voulant sans doute aller au devant du châtiment.

La sentinelle croise la baïonnette.

— Imbécile! lui crie-t-il, ce n'est pas le moment de crier halte-là!

Il vise le factionnaire qui riposte, le misérable tombe de cheval, tué sur le coup, allant rejoindre son complice dans la mort mais non dans l'oubli; car il est des noms infâmes qu'il faut retenir et vouer à une éternelle exécration. Quel exemple à donner aux hommes que de les habituer à charger leurs fusils contre leurs chefs et de les engager à se mettre en révolte contre la Patrie! Quelques sections de tirailleurs revenues à la fidélité ne tardèrent pas à se mutiner, triste fruit des actes de violence dont ils avaient été les témoins ou les acteurs, et le lieutenant Pallier dut, la rage au cœur, revenir en arrière et les ramener sur le Niger, laissant Joalland et Meynier se diriger vers le Tchad à la tête de la Mission Voulet-Chanoine devenue *Mission Afrique centrale,* comprenant 160 hommes, un canon de 80, et 200 chameaux. Zinder pris, le sultan Ahmadou exécuté, sa tête et sa main, hideux trophées, plantées sur une perche devant la maison du crime, Cazemajou vengé, la colonne est repartie vers l'est, laissant Bouthel à la tête du poste de la ville, et nous irons bientôt, si Dieu le veut, joindre nos forces aux siennes.

Que de drames en ces quelques mois! En voici l'épilogue : le

commandant Lamy avec quelques sections a, au cours de ce mois, fait une promenade, expédition militaire dans la région de Tessaoua, théâtre du drame du 14 juillet, pour mettre à la raison un certain Moussa qui joue au tyranneau. Il en est revenu, le 23 décembre, après avoir, au prix de quelques combats, pacifié et organisé le pays, rapportant dans un tonnelet de fer les restes du colonel Klobb. Et ce matin dans une émouvante cérémonie, nous avons procédé à l'ensevelissement des trois victimes de ces tragédies sanglantes; Klobb, Cazemajou, Olive, tombés pour la Patrie sur cette terre d'Afrique altérée de sang, reposent maintenant, dans l'enceinte du fort, construit par la *Mission Afrique centrale* et qui porte le nom de *Fort Cazemajou*, dominant et menaçant Zinder. Toutes les troupes présentaient les armes pour rendre les honneurs à ces trois braves dont les ossements, tirés des puits où ils avaient été enfouis à la hâte, seront désormais sous la protection du drapeau français qui veillera pieusement sur eux. Le capitaine Reibell a prononcé un discours émouvant où il a dit la douleur de l'armée et les grandes leçons que peuvent donner les exemples d'hier qui suscitent les héros de demain. M. Dorian, en qualité de membre du Parlement, a, sur leur tombe fraîche, dit le dernier adieu à ces héroïques soldats couchés là loin de la France leur mère, après avoir saintement accompli leur devoir. Si l'Afrique garde comme proie leurs dépouilles mortelles, nous conserverons pieusement le souvenir de leur sacrifice; vivants, ils furent à la peine; morts, ils seront à l'honneur...

Dans deux jours, le 29 au matin, nous quitterons Zinder où nous avons séjourné près de deux mois, et de cette longue halte je garderai d'impérissables souvenirs... Il me semble que nous approchons du but : déjà commence la séparation, car MM. Dorian et Leroy vont rester à Zinder après notre départ et rejoindre la France, par la route de l'ouest, vraisemblablement avec la garnison actuelle de la ville, lorsque la relève aura été assurée. Notre commandant a appris, au cours de son expédition sur Tessaoua qu'une colonne de troupes blanches arrivait

venant du Niger : ce sont sans doute des soldats destinés à remplacer la garnison actuelle des Sénégalais de Bouthel.

Quant à nous, obliquant vers l'est, nous allons à travers la brousse, droit vers le Tchad pour y donner la main au gros de la *Mission Afrique centrale* et à la *Mission Congo-Chari* de M. Gentil. Quelles épreuves nous y attendent? Je te l'écrirai, si Dieu me prête vie... Si je meurs, ma dernière pensée s'envolera vers ma Patrie et vers toi, mon cher ami, dont la fraternelle affection m'a consolé de la disparition de mes pauvres chers parents. Si je meurs!... Ce serait de la malchance d'être arrivé si près du but pour ne pas goûter les douceurs du triomphe; mais je ne suis point maître de mes destinées. « C'est écrit! » Je serais quand même curieux de jeter un tout petit coup d'œil indiscret sur la page du Grand-Livre, tenu par Allah et Mohammed... Tout ce que je demande, si je meurs (j'aimerais autant vivre!) c'est de tomber les armes à la main. « Le glaive, dit le Coran, est la clef du ciel; une goutte de sang versée en combattant pour la cause sainte (or dis-moi, entre parenthèses, ne combattons-nous pas pour une cause sainte, s'il en fut, pour la Patrie et pour l'Humanité?) est plus méritoire que deux mois de jeûnes (s'il s'agit de nous, l'on peut dire douze mois!) ... celui qui meurt dans le combat reçoit le pardon de ses péchés... »

Des jeûnes et des batailles! nous en aurons. Le lieutenant Joalland a écrit à Bouthel des bords du Tchad, que ses troupes ont souffert de l'aridité du pays, du manque de nourriture, de la disette d'eau. A notre tour : place aux jeûnes! La région du Tchad est en ce moment fort troublée. Cela sent la poudre. A nous les combats! Dans ces conditions, j'ai quelques chances de sauter du *Pays de la Soif* en plein paradis mahométan. Hâte-toi, mon cher ami, de te faire musulman, si tu ne veux pas que nous soyons séparés pour l'éternité!

X***



Notre guide a beau crier : chouk... (page 215)

XIX. — Des remerciements cocasses. — A cheval ! — Une *vachalcade*. — D'où venait l'argent de la mission. — Un second 1er janvier. — Des villages. — Chouk ! Chouk ! — Ruines et ossuaires. — L'Attila nègre : Rabah. — Le Tchad. — Demi-tour ! — Succès de la mission : M. Foureau va partir pour la France. — Mission pacifique qui devient une mission vengeresse.

Du camp du bas Chari, en face de Goulféi, le 25 février 1900.

Mon cher ami,

C'est bien le 29 décembre que nous avons dit adieu à Damagaram, très vulgairement appelée Zinder par de profanes Européens. Le commandant Lamy nous avait précédés le 26, emmenant avec lui cent vingt hommes, tous à cheval — sur la discipline et sur de bonnes montures — nous laissant la garde du convoi sous la direction du capitaine Reibell. Nous laissons des regrets sincères dans le cœur des 10,000 Zindérois, si j'en juge par les génuflexions et les prosternements interminables que femmes et hommes nous ont prodigués. Les *bakchiks* sont bien pour quelque chose dans ces manifestations d'une sympa-

thie aussi cordiale que... poussiéreuse ! Je m'explique : si l'on a rendu service à ces gens, sous quelque forme que ce soit, pour vous témoigner leur reconnaissance, les voilà qui se jettent à genoux, et avec une rapidité d'autant plus grande que le service rendu fut important, ils prennent à pleines mains la terre, le sable, la poussière devant eux et s'en aspergent largement la tête, si ce sont des hommes qui marchent à l'ordinaire la tête nue et rasée; mais si ce sont des femmes, elles font les mêmes gestes dans la même posture, mais pour ne pas poudrer trop copieusement l'échafaudage gluant de leur chevelure, elles jettent sans désemparer d'abondantes poignées de terre sur leur épaule gauche. Ce qui prouve qu'elles savent allier la politesse et le souci d'une très légitime coquetterie. Et ce qu'il y a de plus drôle c'est que ces manifestations comiques, qui n'avaient pas grande raison de commencer, n'en finissent plus. On est obligé de sonner plusieurs fois le « cessez... poussière ! »

Et nous aussi nous sommes à cheval et nos loisirs à Zinder ont été occupés à nous transformer en cavaliers, relativement solides sur leur assiette. De bachamars, nous étions devenus des âniers très présentables, nous voici maintenant cavaliers. Bien m'en a pris autrefois, mon cher ami, aux temps heureux de mon adolescence de fréquenter les manèges hippiques bordelais. Sinon, j'aurais donné, comme beaucoup de nos camarades, aux curieux et aux curieuses (il y en a, même à Zinder) une piètre idée de notre façon... cavalière de nous tenir en selle. Ces leçons d'équitation furent épiques et... douloureuses, car les selles de nos *daquis* n'étaient que fort approximativement rembourrées : mais enfin on se cuirasse assez rapidement contre... les infortunes. Il faut savoir souffrir pour être beau... cavalier! Plus d'un, même après des semaines, ne monte encore qu'avec hésitation, prêt à embrasser le cou de son cheval au moindre écart ou à saisir à deux mains le pommeau de la selle. N'empêche que nous avons bon air sur ces montures dont nous a dotés le commandant Lamy : dans sa reconnaissance sur les territoires de Gazaoua et de Tessaoua, il a recueilli

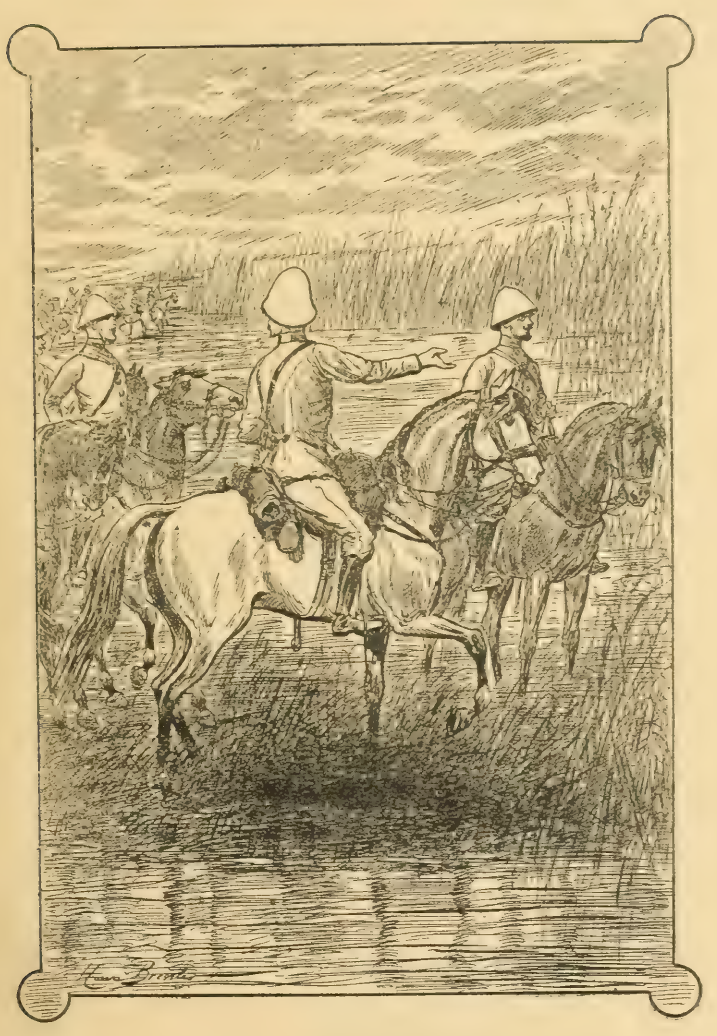
trois cents chevaux, comme tribut et comme amendes des révoltés réclamant l'aman, sans compter nombre de bœufs; si bien que nous sommes tous montés et qu'à la suite de notre cavalcade vient une *vachalcade,* comme on dit à Paris lors de la promenade du Bœuf-gras, fort pittoresque elle aussi : bœufs à cornes menaçant le ciel, bœufs à cornes horizontales, bœufs à cornes en lyre, bœufs à cornes immenses, bœufs à cornes lilliputiennes; bœufs sans bosses, bœufs avec bosses petites, moyennes ou grandes; bœufs blancs, noirs, chocolat, roux, café au lait, pic, etc., etc... Il faut dire qu'il en vient de tous les coins du Sahara et du Soudan. Nous convoyons aussi des chameaux, des moutons, des chèvres : un vrai comice agricole en promenade !

MM. Dorian et Leroy nous ont accompagnés pendant quelques kilomètres, avec le sergent Bouthel ; puis, au moment où nous sortions de la verte ceinture d'arbres qui enserre Zinder, pour pénétrer dans la brousse, ils nous ont serré la main, à nous leurs humbles collaborateurs et ont regagné la ville. Il m'a semblé voir une larme briller aux yeux de M. Foureau. Je ne crois pas t'avoir dit que M. Dorian, député de la Loire, fut un des généreux mécènes dont les libéralités permirent à la Mission saharienne de tenter sa périlleuse entreprise? La Société de géographie attribua à la mission 250,000 francs provenant d'un legs de M. Renoust des Orgeries, inspecteur général des Ponts et Chaussées, institué en faveur des explorations pacifiques qui pourraient contribuer à faire un tout homogène de nos possessions actuelles de l'Algérie, du Sénégal et du Congo. Mais pour organiser sa mission, 500,000 francs étaient nécessaires à M. Foureau. Le complément fut fourni par différents ministères, par le Gouvernement général de l'Algérie, par le Comité de l'Afrique française et par quelques donateurs, dont M. Dorian qui a, comme nous tous, pris sa part des angoisses, des périls, des misères de chaque jour. Et je comprends qu'à l'idée de se séparer de ce compagnon de voyage, le cœur de M. Foureau se soit serré...

Nous voilà donc dans la brousse, non pas uniquement couverte, comme je me le figurais, de hautes herbes au milieu desquelles les hommes ne paraissent pas plus que les perdrix dans un champ de blé, mais composée surtout d'arbrisseaux, de petits gommiers épineux, de korunka, de tamariniers, etc., etc. Beaucoup de mares, à sec, naturellement, car nous sommes dans la saison froide. Encore faut-il s'entendre sur le sens de ce mot : les nègres grelottent quand la température descend au-dessous de 25°! Le matin le thermomètre marquait souvent 10° et même 5° au-dessus de zéro, mais nos minces vêtements transformés en dentelles à jour par les épines, ne nous protégeaient que très insuffisamment. Dans la journée, la chaleur était presque toujours intolérable. Des villages... des cultures... des mares... des steppes incultes... éternel défilé...

Le 1er janvier 1900, dès 3 heures du matin, par une brume très dense, sonne le réveil. On se serre les mains, on échange des vœux et dans tous les cœurs le sentiment que l'année 1900 ne s'achèvera pas sans que l'œuvre entreprise ne soit menée à bien, nous console de ne pas recevoir, dans notre patrie, les souhaits de nos parents ou de nos amis. Nous sommes heureux cependant quand, faisant un retour en arrière, nous nous souvenons du 1er janvier 1899 où nous étions perdus dans une nature sauvage au pied de la falaise Aghaghar qui nous écrasait de sa masse immobile, énorme, nous donnant à tous une impression d'angoisse... Nous songeons à nos camarades du premier échelon à qui nous envoyons nos souhaits; eux, de leur côté ne nous oubliaient pas, car deux jours plus tard nous recevions d'eux une lettre cordiale datée du 1er janvier.

Des villages!... les uns, entourés de zéribas épineuses; les autres, de palissades très claires faites au moyen de troncs de palmiers doum supportés, tous les trois ou quatre mètres, par un tronc fourchu de la même essence; d'autres encore, enserrés par des palanques de tronc de doum fichés en terre les uns contre les autres et de hauteur très irrégulière; de vraies scies ébréchées.



Au bord du Tchad. (page 217)

Nous voici dans la région du Mangga, où l'on recueille le sel. C'est une plaine immense, constamment coupée de dépressions à efflorescences salines, que l'on distingue de loin à la ceinture de grands roseaux ou des troncs fourchus des doum qui les entourent. A chaque pas nous rencontrons des fours à sel. Voici comment s'y prennent les indigènes pour extraire ce sel impur qu'on nomme *mongoul* dans tout le pays Haoussa. Les eaux salées, chargées d'impuretés, sont mises dans une infinité de petits récipients de terre cuite au-dessous desquels, dans une sorte de grande cuve, qui sert de four, on allume de petites poignées de tiges sèches d'une herbe appelée gambba. Sous l'action de la chaleur, l'eau s'évapore, mais on ajoute sans cesse de petites quantités d'eau natronée : à l'issue de l'opération chaque moule-récipient ne contient plus qu'un bloc de sel. C'est Guérine-Sélek *(Terrine salée,* disaient les mauvais plaisants) qui est le centre d'exploitation de ces salines....

Nous souffrons de la chaleur et surtout de l'écart considérable entre la température diurne et la température nocturne. Pour varier nos plaisirs, nous retrouvons l'infernale herbe karindjia, ou nous cheminons dans des sous-bois qui nous laissent des souvenirs... piquants. A chaque instant on manque d'être décapité par une branche qui vous prendrait par le cou, si l'on ne se couchait prudemment sur l'encolure de son cheval, et vous ferait perdre la tête. Si on évite ce triste sort, on est assuré du moins d'être rudement flagellé et profondément égratigné par d'autres branches formidablement armées d'épines droites ou courbes, courtes ou longues, mais toujours cruelles. Il n'y a pas de roses sans épines, dit le proverbe. En tout cas, il y a dans l'Afrique beaucoup d'épines sans roses! Notre guide a beau crier, lui qui va de l'avant, de sa voix perçante : « chouk! chouk! » Epine! épine!, on n'en est pas moins *chouqué!* Sans compter qu'avec nos chevelures mérovingiennes (je ne me suis fait couper les cheveux que deux fois depuis mon départ : il n'y a qu'une paire de ciseaux ébréchés qui me font

une peur!...) nous risquons le sort de feu Absalon. Ah! oui, c'est drôle! Le jour passe encore, mais la nuit, c'est beaucoup moins réjouissant, je t'assure.

Le 9 janvier, nous rejoignons le commandant Lamy à Adeber. Nous sommes en territoire anglais : mais notre mission est toute pacifique, et rien n'empêche M. Foureau de continuer ses explorations scientifiques, même sur cette terre étrangère, puisqu'il n'y fait point acte de possession et qu'il ne veut y conclure aucun traité.

Nous voici donc encore une fois tous réunis et en route pour le Tchad, à travers une région désolée par la main des hommes, hélas! et non plus par la nature, ce qui est la pire des désolations. En ruines les villages de Ouogom, de Dambouéla, de Baguéra-Malemmi, de Kaléri, de Kanddiroua, de Yô, etc., etc.. Je ne te dirai pas qu'il n'en reste plus pierre sur pierre, car pour la plupart, c'étaient des agglomérations de paillottes, mais on se sent ému, malgré soi, devant ces monceaux de débris, de tourbes, de pieux au milieu desquels gisent çà et là des ossements humains. Ici des crânes; là des bras qui sortant des décombres tendent leurs mains décharnées pour implorer la vengeance : on sent que partout ont passé la guerre, la dévastation, le pillage... Sous les pieds des farouches légions de l'Attila nègre, du barbare sultan Rabah, ce fils d'esclave qui s'est proclamé Mahdi, l'herbe ne pousse plus... A Gaschguer, où nous campâmes le 18 janvier, l'emplacement du camp était un véritable ossuaire : crânes en pyramides, fémurs, tibias, témoignent que Rabah et ses sectaires ont fait là d'innombrables et sanglantes hécatombes. Notre cœur se serre d'angoisse devant ce tableau macabre et je comprends pourquoi tous les notables, toutes les populations nous accueillent avec tant d'enthousiasme : nous sommes les libérateurs ! C'est une véritable levée de boucliers contre Rabah, mais ils estiment avec raison que nos fusils et nos canons feraient œuvre plus utile que leurs lances et même leurs flèches empoisonnées. Aussi poussent-ils

sur notre passage de retentissants youyous et de frénétiques houzô! houzô!

A Kouka, la ville si florissante il y a quelques années à peine et qu'admira le colonel Monteil dans son voyage à jamais célèbre de l'Atlantique à la Méditerranée, centre d'une région riche et peuplée de plus de 100,000 habitants, le spectacle est plus navrant encore : remparts éboulés, maisons démantelées, terrasses effondrées, inextricables amas de jarres, de poteries, de poutrelles, de squelettes, d'où vigoureux et impassibles sortent des figuiers, des baobabs, des touffes de béchena, indifférents à la mort dont ils vivent, car elle leur a donné l'effroyable engrais de sang humain qui leur fournit une sève généreuse. Pendant trois quarts d'heure nous avons cheminé dans des rues jadis grouillantes de vie, nous demandant où les survivants de ces massacres avaient porté leur désespoir et leur misère, et souhaitant prochain le jour où ce bandit expiera ses crimes...

Le Tchad! Enfin nous l'avons atteint ce lac tant désiré, ce but de nos efforts depuis tant de mois et qui, mirage trompeur, semblait reculer sans cesse devant nous. Je t'avoue ma complète désillusion à la vue de cette mer intérieure que je me figurais tout autre qu'elle n'est en réalité. Quand, tels les Dix mille saluant la mer de leurs acclamations, on a crié : « *Le Tchad! le Tchad!* » j'ai ouvert tout grands mes yeux et j'ai vu... de la vase noire fendue, écaillée, jonchée d'arêtes de poissons gigantesques, d'ossements de crocodiles, d'éléphants et d'hippopotames, et une barrière de joncs et de roseaux hauts de quatre à cinq mètres à travers lesquels j'ai vaguement aperçu quelques miroitements aveuglants : c'était le Tchad. Depuis, j'ai mieux vu... D'après les descriptions que j'avais lues dans nos vieilles géographies, je m'attendais à voir une immense mer intérieure comparable aux grands lacs américains : or, le Tchad ne saurait être mis en parallèle avec aucun d'eux par la profondeur et la masse des eaux. Entre le littoral voisin de Kouka et le delta du Chari l'épaisseur de la couche liquide est, selon le mot des indigènes, de deux hauteurs d'homme. Sur les bords il n'y a que

quelques centimètres d'eau. On dit même que l'on peut se rendre à cheval à l'île de Segoroum, distante cependant de vingt kilomètres de la côte. L'eau n'est ni pure ni belle : son apparence est marécageuse et elle donne naissance à des myriades de moustiques qui nous ont mis nous et nos pauvres chevaux en un pitoyable état. J'aimais encore mieux les karindjias !

Une multitude d'îles parsèment le lac : les unes toutes de sables, dépourvues de végétation, à fleur d'eau, servent de lits de repos aux crocodiles; les autres, plus élevées, boisées ou cultivées servent de repaires à de redoutables pillards, les *Boudouma,* qui ne viennent à terre que pour voler ou massacrer les riverains. Aussi le commandant nous fit-il savoir de ne laisser s'isoler aucun traînard. Nous ne les avons vus que de très loin, ces pirates, montés sur leurs pirogues-radeaux en paquets de joncs qu'ils manœuvrent habilement : nous les avons même salués à 1200 ou 1500 mètres de quelques feux de salve pour leur faire savoir que nous sommes en état de réprimer leurs velléités de rapine. Ils se le sont tenu pour dit.

Nous étions au sud de Kouka et à assez peu de distance du Chari, notre objectif, quand on nous a donné l'ordre de faire demi-tour et de contourner le Tchad par le nord! Etre à dix jours du but et penser qu'il nous faudra deux mois de marche pour l'atteindre, n'était-ce pas décourageant? Nos chefs ont appris que M. Gentil n'était point encore arrivé au confluent du Chari et du Logone, et n'ont pas cru possible de nous laisser tenter seuls l'attaque contre Rabah, ni d'attendre en pays anglais l'arrivée de la Mission congolaise. Ce fut à cette nouvelle une consternation générale; mais nous fîmes volte-face, sans murmurer, et nous nous sommes remis en marche, côtoyant le Tchad, tantôt de loin, tantôt de près, suivant les brisées des grands fauves dont nous apercevions parfois les dos noirs et plissés pareils à des radeaux ou à des toits de paillottes. Nous avons souffert de la faim, du manque de sommeil, de fatigues inouïes; nous avons perdu un grand nombre de chevaux, nous en avons fourbu plus encore, et ceux qui nous res-

tent ne sont plus guère que des façons, des idées, des fantômes de chevaux; nous avons laissé aux épines maints lambeaux de nos si beaux vêtements de Zinder. Bref, après avoir traversé toute la région du Bornou et du Kânem, après avoir parcouru plus de 1400 kilomètres depuis le départ de Zinder, nous sommes arrivés sur les bords du Chari, en face de la ville de Goulféï, occupée par les partisans de Rabah. Enfin!

Les lieutenants Joalland et Meynier avec la *Mission Afrique centrale* sont venus au devant de nous, et nous campons à moins de deux cents mètres de leurs braves Sénégalais. Eux-mêmes se sont déjà mis en rapport avec l'extrême avant-garde de la Mission Congo-Chari de M. Gentil. La jonction est donc, à dater de ce jour, 24 février, définitivement faite entre les deux missions et le sera bientôt entre les trois : le programme de la *Mission saharienne* est accompli en son entier : Sahara, Soudan, Tchad, Chari.

M. Foureau estime que sa présence ici n'a plus de raison d'être, et, dès qu'il le pourra faire sans courir le risque d'être fusillé ou pendu par les *Rabistes,* il remontera le Chari, gagnera le Congo par l'Oubangui et de là se rendra en France, où d'enthousiastes acclamations accueilleront son retour et son triomphe. Son œuvre, à laquelle il a rêvé vingt ans, à laquelle il a consacré son temps, ses forces, ses ressources personnelles, forcera l'admiration de tous. Il a bien mérité de la France et de l'Humanité : c'est le plus bel éloge qu'on puisse lui adresser et celui dont il serait le plus fier, lui, si modeste!

Quant à nous, ses obscurs collaborateurs, nous ne nous séparons de lui qu'avec une infinie tristesse : dans cette angoissante traversée du *Pays de la Soif*, aujourd'hui menée à bonne fin, nous avons chaque jour admiré son inlassable patience, son énergique douceur, son patriotisme ardent et discret, sa bienveillance, sa générosité, son dévouement poussé jusqu'à l'abnégation.

Nous tombons sous l'autorité du Commissaire du Gouver-

nement au Chari pour toutes les opérations de guerre qu'il jugera nécessaires d'entreprendre contre Rabah.

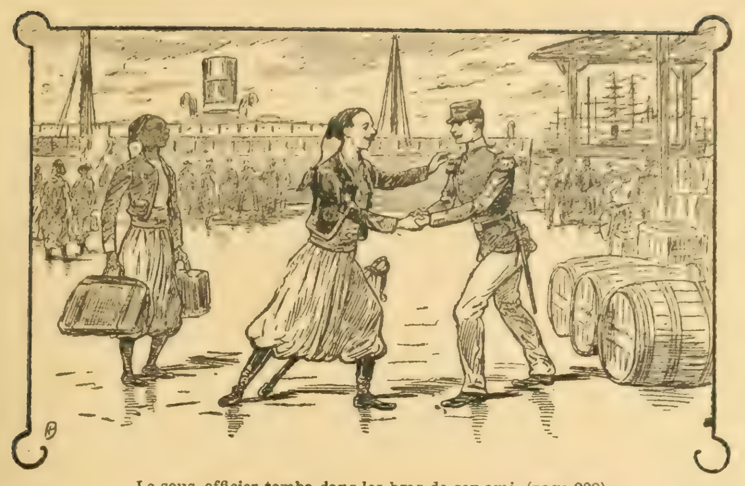
Nous ne serons plus désormais les pacifiques défenseurs d'une mission toute de paix et de science, mais des soldats chargés de venger les injures faites au pavillon tricolore par le terrible sultan noir, et de rétablir, dans ce pays terrorisé, l'ordre, la sécurité et le prestige du nom Français.

Dès demain, mon cher ami, commencent les hostilités préparatoires à l'action décisive pour laquelle il ne sera pas de trop de grouper les forces des trois missions. Nous allons aller de l'avant, de bataille en bataille et, souhaitons-le, de victoire en victoire. Pour ma part, je me promets de faire payer cher à Rabah la mort de ce pauvre de Béhagle qui, nous venons de l'apprendre, a été pendu, sous ses yeux, à l'un des poteaux destinés à la suspension des viandes de boucherie sur le marché de Dikoa !

Adieu, mon pauvre cher ami; Dieu seul sait si, au moment même où je t'écris, un fanatique Rabiste n'est pas en train de fondre la balle qui me ravira à ta fraternelle amitié. Si cela doit arriver, ne me plains pas, mon ami, mais... ne m'oublie pas.

Adieu.

X***



Le sous-officier tomba dans les bras de son ami. (page 222)

XX

Après le combat de Koussri du 22 avril 1900.

Mon cher ami,

Deux mots... je suis blessé... ma main tremble... Blessure heureusement plus douloureuse que grave... Le docteur m'affirme que je reverrai bientôt la douce France, plus heureux que beaucoup des nôtres... que le capitaine de Cointet, que notre chef adoré le commandant Lamy tombé, à Koussri, sur cette terre d'Afrique qu'il a tant aimée !...

« O morts pour mon Pays, je suis votre envieux! »

La mort de pareils chefs jette un voile de deuil sur une victoire, payée d'un prix démesuré, bien qu'elle fasse triompher la civilisation au cœur du continent noir, sous l'égide de la France...

Pauvre commandant! L'Afrique, dévoreuse d'hommes, gar-

dera sa dépouille mortelle, mais sa mémoire vivra dans le cœur de tous les Français, et la Patrie enveloppera son nom de regrets profonds, d'ardente reconnaissance, de sympathique admiration.

Lui, lui, mort!... Est-ce possible?... C'est en nos cœurs, comme un déchirement... Mes yeux s'emplissent de larmes... Lui! pourquoi pas moi?

Laisse-moi pleurer... c'est affreux!

Au revoir ou peut-être adieu! A toi... si je meurs, dans la mort comme dans la vie.

X***

NOTE DE L'AUTEUR

Nous arrêtons ici la publication de la correspondance de notre vaillant sous-officier, qui, hâtons-nous de le dire, bien guéri de sa blessure, tomba dans les bras de son ami, à Bordeaux, le 26 octobre 1900. Faut-il ajouter qu'il est retourné, depuis longtemps, sur cette terre Africaine si redoutable et si attirante cependant?...

Nos jeunes lecteurs trouveront dans un ouvrage qui paraîtra prochainement *le dramatique récit de la mémorable campagne entreprise par le commandant Lamy, après la jonction des trois missions, contre le terrible sultan noir, l'esclavagiste Rabah.* Nous osons espérer que ce nouveau livre trouvera auprès d'eux un accueil aussi favorable que les précédents.

FIN

TABLE

FIN DE LA TABLE

Isle. — Imp. Eugène Ardant et Cie


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 13 17 05 018 2